



## Une année sacerdotale

**L**e 19 juin dernier, le pape Benoît XVI a ouvert une année sacerdotale afin de « promouvoir un engagement de renouveau intérieur des prêtres ».

Sans doute y a-t-il bien des figures et des styles de prêtres. En témoigne depuis des siècles la grande diversité des instituts, des familles spirituelles et ordres religieux. Mais tous ont en commun d'avoir entendu l'appel du Christ à le suivre. Sur ce fondement reposent toute leur vie, leur responsabilité, leur mission : « Il en institua douze pour être avec lui et les envoyer prêcher » (Mc 3,14). Dans cet « avec lui », chacun fait l'expérience saisissante de l'amour du Père qui l'attire vers celui dont il veut partager la vie et témoigner avec joie.

Le prêtre demeure jusqu'au bout un disciple attentif à accueillir dans toute sa nouveauté celui qui l'envoie dans le monde rassembler son Église. Découvrant jusqu'où il est aimé du Seigneur, aimant le prier, le servir, le célébrer dans l'Église, il a besoin de reconnaître comment l'Esprit du Christ vient imprégner toute sa vie. Comme Pierre, il lui reste toujours à parcourir le chemin de Jaffa, le chemin qui va du Christ à l'Esprit.

Comme pour tout baptisé, les inquiétudes et préoccupations du moment risquent souvent d'étouffer son écoute de la Parole. Elle lui est pourtant d'autant plus nécessaire que les questions qui l'occupent concernent davantage la vie de la communauté et l'avenir de l'Église.

→ REMI  
DE MAINDREVILLE S.J.



## ≡ Sommaire

### 385 **Éditorial**

REMI DE MAINDREVILLE, s.j.

*Dossier : Face au découragement*



### 390 **Présentation**

### 392 **La tentation du découragement**

*L'expérience des spirituels*

DOMINIQUE SALIN, s.j., Centre Sèvres, Paris

### 401 **Les relations familiales**

*Sommet du bonheur ou comble du malheur ?*

GENEVIÈVE JURGENSEN, directrice de la rédaction de *Notre Temps*

### 409 **Face aux vies décourageantes**

*Une rencontre de pauvre à pauvre*

JEAN-GUILHEM XERRI, *Aux captifs, la libération*, Paris

### 418 **Figures du découragement dans l'art**

*Chez Mantegna, Caravage et Giacometti*

MARTINE LE GAC, École Nationale d'Art de Dijon

### 427 **L'expérience du prophète Élie**

*« Assez ! Lève-toi ! »*

ÉLIANE POIROT, carmélite, Roumanie

### 434 **Un trésor dans des vases d'argile**

*Récit d'une renaissance*

DOLORES PALENCIA GÓMEZ, sœur de Saint-Joseph, Mexico

### 439 **Reprendre cœur**

*Dans une société désabusée*

REMI DE MAINDREVILLE, s.j.





**446 Vivre et penser les crises**  
*De la conversion spirituelle après 1929 et 1973*  
JACQUES LE GOFF, Faculté de droit de Brest

**454 Combattre le découragement**  
*Nous convier au meilleur de nous-mêmes*  
ISABELLE LE BOURGEOIS, auxiliaire, ex-aumônier de prison, Paris

### *Chroniques*

**464 Joseph Thomas s.j. (1915-1992)**  
*Pour un « vrai sens de l'Église »*  
ANNIE WELLENS, écrivain, La Rochelle

**473 Psychanalyse contemporaine et religion**  
*Besoin de croire et éthique*  
JACQUES ARÈNES, psychanalyste, Paris

### *Études ignatiennes*

**482 Accompagner les jeunes**  
*Du désir d'être aimé à la volonté de servir*  
BERNARD MENDIBOURE, s.j., CVX, Lille

**491 Sentir avec l'Église**  
*Une méditation*  
YVES DE KERGADEEC, s.j., Centre Manrèse, Clamart

### *Lectures spirituelles*

**496 Une manière de vivre : les religieux aujourd'hui**  
de Philippe Lécivain  
**... et autres recensions**

### *Services*

**507 Nouvelles de la revue**  
**Sessions de formation spirituelle**  
**Tables**











# Face au découragement

*Andrea Mantegna*  
*LA PRIÈRE DU CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS*  
*Musée des Beaux-Arts de Tours*

© RMN/René-Gabriel Ojéda



## ≡ Présentation

**S**i ses racines plongent dans une psychologie fragilisée par la fatigue, le stress, l'angoisse devant les exigences de l'avenir, le découragement a aussi une origine et un visage profondément spirituels. L'abattement, s'il est souvent répété, fait monter en l'homme de foi une désespérance amère comme celle de Gédéon (Jg 6) ou conduit à une démission comme celle d'Élie (1 R 19,4) dans l'Écriture. Mais il n'est pas rare qu'il fasse suite à une recherche de performance ou de sainteté. Des maîtres spirituels comme Ignace de Loyola ou François de Sales en ont d'ailleurs fait l'expérience (D. Salin). Cette tentation s'immisce et prospère dans les relations les plus intimes, conjugales et parentales, quand l'habitude, les défenses, éteignent l'amour, voire le désir de la présence gratuite de l'autre (G. Jurgensen). Mais elle n'est pas imprévisible. Cette tentation est l'aboutissement d'un processus de dégradation intérieure déjà repéré par les Anciens et que confirment aujourd'hui ceux qui accompagnent des personnes en grande difficulté. Comment rester proche et à l'écoute sans se laisser détruire ? Une relation fidèle et patiente peut progressivement tisser une confiance nouvelle (J.-G. Xerri).

Sans doute est-ce l'art qui exprime au plus juste la tension paradoxale du découragement. L'artiste frôle les profondeurs abyssales de l'angoisse. Mais il n'y tombe pas, comme si, en deçà des apparences, il était retenu par d'imperceptibles signes de vie : vie minérale, végétale et animale chez Mantegna, lumière de Caravage qui monte de l'intérieur des corps, ou encore la technique du portrait de Giacometti (M. Le Gac). C'est bien là, dans le corps, dans ce lieu unique et très personnel, que se défont et





*se refont les forces de la vie. C'est là que depuis la création Dieu veille, et restaure les forces de ceux qui, découragés, se tournent vers Lui. C'est en pleine liberté que Jésus entre dans sa Passion au sortir du Jardin. Par deux fois, l'ange du Seigneur intime à Élie, accablé par la haine de Jézabel, l'ordre de manger pour sortir de l'abattement (É. Poirot). On se souvient aussi qu'Ignace fut obligé par son confesseur à manger suffisamment pour ne pas se détruire physiquement et spirituellement, au moment de la tentation de Manrèse.*

*Mais les forces spirituelles ont elles aussi besoin d'être nourries et soutenues quand « le sol se dérobe sous nos pas » et que s'effondre l'univers de certitudes qui nous a portés. Proximité et amour fraternels, soutien communautaire et ecclésial sont là d'un prix inestimable (D. Palencia).*

*En va-t-il du corps social comme du corps individuel ? Comment notre société actuelle peut-elle retrouver la motivation indispensable à son avenir ? Peut-on élaborer et adopter des perspectives nouvelles, sans changer ensemble nos mentalités ? L'expérience spirituelle peut ici révéler la part de non-vérité présente dans nos réactions collectives (R. de Maindreville). Les réactions de certains chrétiens aux crises de 1929 et de 1973 nous invitent à relire la crise actuelle sous un angle spirituel. L'homme n'est ni la cause ni la fin de l'économie (J. Le Goff).*

*La conversion spirituelle demeure la seule arme fiable contre le découragement. À condition de ne pas imaginer une transformation totale de soi-même ou de l'autre. Mais, à la ressemblance même de la foi que Dieu met en l'homme, « nous convier les uns les autres au meilleur de nous-mêmes » (I. Le Bourgeois). C'est aussi ce que l'eucharistie nous invite à nourrir et à partager en Église chaque fois que nous la célébrons.*

*Christus*







# La tentation du découragement

## L'expérience des spirituels



DOMINIQUE  
SALIN S.J.

Centre Sèvres, Paris.

Dernier article  
paru dans *Christus* :  
« L'abandon à la  
Providence, selon le  
traité jadis attribué  
à Caussade »  
(n° 218HS, mai 2008).

« **L**e démon de mon cœur s'appelle : À quoi bon ? » Sous la plume de Bernanos, au moment où il entame *Les Grands cimetières sous la lune*, terrible réquisitoire contre la répression franquiste et l'agenouillement de l'épiscopat espagnol, l'aveu surprend. Tenté par le découragement, lui, l'indomptable, qui aura mené tant de combats contre la bêtise et la veulerie humaines ? Les familiers de son œuvre savent jusqu'où a pu aller, chez lui, la tentation de rendre les armes devant les difficultés du métier d'écrivain et d'abord du métier d'homme.

Son exemple – sa foi – nous encourage. Sans avoir, peut-être, frôlé les mêmes abîmes que lui, nous connaissons trop bien l'affreuse tristesse qui peut nous étreindre au spectacle de nos défaites. Grands ou petits combats, nos luttes contre nous-mêmes ou contre l'entêtement de la réalité peuvent se conclure par un : « Je n'y arriverai jamais ! », ou : « Ce n'est même pas la peine d'essayer », ou : « Après tout, qu'ils se débrouillent sans moi ! », qui, à la longue, enfonce dans le désespoir.

Bernanos aurait beaucoup à nous apprendre. Mais ce n'est pas à lui que nous demanderons ici des leçons de vie. Sa stature pourrait nous intimider. La littérature spirituelle chrétienne, en revanche, nous met en confiance. Elle abonde en récits d'expérience et en conseils de sagesse propres à nous remettre en selle.





## Découragement et désespoir

Forme banale de réaction devant des échecs, le découragement peut conduire au désespoir, mais il n'est pas le désespoir. Le désespoir, la désespérance, c'est la terrible nuit où se voit enfermé celui qui ne peut plus croire à rien, sauf au néant de tout. Ruine de la deuxième vertu théologale, qui rend impossible le moindre acte de foi ou de charité. Il ne reste plus qu'à tirer le rideau sur la mauvaise farce de l'existence. À l'époque moderne, des romanciers comme Dostoïevski ou Albert Camus ont suggéré la dimension métaphysique du désespoir<sup>1</sup>. Bernanos a souligné sa dimension spirituelle. Le héros de *Sous le soleil de Satan*, l'abbé Donissan, connaît – c'est le titre de la première partie du roman – « la tentation du désespoir ».

C'est que les grands spirituels eux-mêmes ont été en première ligne dans le combat contre le désespoir. Jean de la Croix, dans la *Nuit obscure*, évoque l'atroce vertige qui peut saisir l'âme au bord du vide où tout s'est englouti, lorsqu'au terme de toutes les épreuves et de tous les renoncements, il ne reste apparemment que *nada*, *nada*, *nada*! Ce vertige nihiliste, Ignace de Loyola l'a connu dans la grotte de Manrèse, pendant l'année d'érémisme et de saintes folies pour le Christ qui a suivi sa conversion. Alors qu'il était ravagé par les scrupules et les doutes sur la validité de ses interminables confessions, et donc sur son salut, « lui venaient bien souvent des tentations, avec grande violence, de se jeter par un grand trou qu'il y avait dans sa chambre et qui se trouvait tout à côté du lieu où il faisait oraison »<sup>2</sup>.

Aux siècles « mystiques », en effet, que furent le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup>, la tentation du désespoir se nourrissait de la conviction d'être damné. Que l'on fût luthérien ou non, la conscience chrétienne était alors ravagée par l'angoisse de la prédestination et l'incertitude sur son salut. Dès lors qu'apparaissaient à l'individu des preuves tant soit peu appuyées de sa corruption par le péché originel, la certitude s'installait dans son cœur : « Je suis damné ! » Lorsque le sujet était un saint, il en fallait peu pour que l'extrême délicatesse de l'âme s'offusquât des ombres qu'elle constatait en elle. Croira-t-on que

1. Le *Traité du désespoir* (1849) de Sören Kierkegaard fait date.

2. *Récit*, 24. Dans cette « autobiographie », Ignace parle de lui à la troisième personne.





saint François de Sales lui-même, cet homme d'un équilibre psychologique exceptionnel, n'a pas été épargné ? S'il n'en a rien écrit, les témoignages de quelques proches, lors du procès de béatification, l'attestent. À l'âge de dix-neuf ans, alors qu'il étudiait la théologie à Paris et qu'il venait de suivre un cours sur la prédestination, il fut convaincu que, faute d'une parfaite chasteté dans ses pensées, il ne pouvait être que damné. L'effondrement et la torture morale durèrent six semaines. Son précepteur, épouvanté, crut qu'il allait mourir, tant son dépérissement était visible. La libération vint, dans la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Étienne-des-Grès, d'un acte de totale remise de soi à la volonté de Dieu, allant jusqu'à accepter l'enfer « si Dieu devait être plus honoré en sa condamnation qu'en son salut » – acte qu'il ratifia en disant la prière *Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie...* La chape de plomb tomba alors de ses épaules : « Il se sentit tout en un moment accoisé [apaisé] en son cœur et affranchi d'une si cruelle et fâcheuse tentation, laquelle il ne ressentit jamais plus »<sup>3</sup>.

Soixante ans plus tard, le même acte de confiance et d'abandon à la volonté de Dieu, fût-elle volonté de damnation, et la même grâce de pacification arrachèrent définitivement le jésuite Jean-Joseph Surin à la nuit mentale et spirituelle où l'avait plongé, plus de quinze ans durant, sa conviction d'être damné. Il avait imprudemment offert à Dieu son salut éternel en échange de celui de Jeanne des Anges, la religieuse possédée. La délivrance de celle-ci l'avait convaincu que Dieu l'avait pris au mot. À la suite de son acte d'abandon, la paix qui lui fut donnée, vingt ans plus tard, fut telle, écrit-il, « que jamais plus le désespoir n'a pu dominer en mon intérieur, et ce fut là le dernier coup que l'ennemi porta sur mon âme. Je n'y suis jamais retombé depuis car, quoi qu'il ne laisse pas, de temps en temps, de friser mes terres et faire encore des efforts pour attaquer mes bastions, jamais pourtant je n'ai, depuis ce jour-là, senti aucune impression pénétrante de ce cruel ennemi du cœur humain et Notre Seigneur m'a fait la grâce de me tenir toujours un peu éloignant de moi la défiance et le désespoir »<sup>4</sup>.

3. Déposition de Mme Amelot. Sur cet épisode, voir Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Bloud et Gay, 1921, t. I, ch. 3, p. 86s. ; voir surtout François de Sales, *Œuvres*, éd. d'Annecy, t. XXII (1925), Préface, p. XlIs.

4. *Correspondance*, 1966, p. 522.







Ce sont là, dira-t-on, grandes épreuves de croyants d'exception, dans des univers mentaux et des problématiques théologiques bien éloignées des nôtres. Il ne serait pas difficile, pourtant, d'en découvrir de modernes analogues, pas seulement chez Thérèse de Lisieux: pour avoir été la première sainte à en faire état, elle n'est plus la seule désormais à être affectée par l'apparent effacement de Dieu dans sa vie, pendant ses dix-huit derniers mois, et l'effondrement des croyances traditionnelles dans nos sociétés. Pour beaucoup, aujourd'hui, le ciel est vide ou réservé à d'autres, jugés moins lucides.

Mais ce n'est pas la tentation du désespoir ou du nihilisme qui doit nous retenir ici. Ce n'est pas non plus l'épreuve de la désolation spirituelle. Épreuve normale, fréquente chez qui a entrepris de mener une vie spirituelle, elle fait partie, comme la sécheresse et la consolation, des « signes » qui composent le langage commun à Dieu et à l'homme. À la fois plus violente et moins sournoise que le découragement, elle est plus facilement identifiable quant à ses manifestations et ses causes, et donc « traitable », comme l'explique saint Ignace dans ses « Règles pour le discernement des esprits » (*Exercices spirituels*, n° 328-336).

Le découragement n'est pas non plus l'acédie, ce dégoût radical de la vie qui, selon les Pères du désert, menace le moine au mitan de son existence (« démon de midi »). L'acédie était, chez Évagre et Cassien, le sixième des huit vices principaux qui guettent le moine<sup>5</sup>. Elle disparaît de la liste des sept péchés capitaux établie par saint Grégoire (604), qui l'assimile à la tristesse. Mal métaphysique et maladie de l'âme, l'acédie sera plus tard assimilée à la mélancolie et dès lors « médicalisée » (neurasthénie)<sup>6</sup>.

Si l'on cherche une définition simple et générale du découragement, on dira qu'il consiste en une attitude de défaitisme, une tentation d'abandon à la suite d'un échec ou d'une succession d'échecs. Le découragement, en effet, suppose que le sujet se soit assigné un objectif, un but à atteindre. Ce but se révélant hors d'atteinte, le sujet « perd cœur », il perd courage. Le siège du courage, l'étymologie l'indique, est en effet le « cœur ». Pour les Anciens déjà, le cœur était

5. Voir Cassien, *Institutions*, X, 1-6.

6. Voir Bernard Forthomme, *De l'acédie monastique à l'anxio-dépression. Histoire philosophique de la transformation d'un vice en pathologie*, Sanofi-Synthélabo, 2000.





non seulement le siège de la vie mais aussi, métaphoriquement, le siège des affects (émotions, sentiments), celui de la « volonté » en tant que capacité d'être affecté, donc de désirer et d'aimer et, par conséquent, de vouloir, de se décider. Lorsque nos efforts se révèlent vains ou que le sort semble s'acharner contre nos désirs ou nos projets, la tentation de la démission, celle de tout envoyer promener et de se réfugier dans l'indifférence égoïste, n'est pas loin. Dans cet état d'« àquoibonisme », on peut être alors la proie de l'apathie, de l'aboulie, de la tristesse, ou, au contraire, on se jette dans la fuite en avant ou la recherche de dérivatifs compensateurs. L'image de soi peut être gravement compromise : je suis nul, je suis un raté. À terme, le désespoir, un désespoir psychologique, guette.

### Grands et petits découragements

Il est bien des occasions et des formes de découragement. Les plus immédiatement choquantes sont celles que peut engendrer un accident ou un mauvais coup du sort : un cancer qui récidive, une recherche d'emploi qui n'en finit pas d'aboutir, un éclatement familial... Spectaculaires ou tristement ordinaires, souvent dramatiques, les occasions de baisser les bras et de se laisser aller, pour beaucoup de nos contemporains, sont quotidiennes. La proportion de Français qui redoutent plus que tout, et comme une éventualité plausible, de finir à la rue est impressionnante, une enquête vient de le montrer.

Dans ce genre de situations où le découragement peut être fatal, c'est à son entourage que la personne accablée peut devoir son salut. Beaucoup dépend, chez les proches, de leur capacité de présence ; capacité aussi de parler sans trop de peur avec la personne accablée par la situation qui l'obsède ; capacité enfin de donner l'aide ou le petit coup de pouce matériel qui, à la longue, pourra aider à refaire surface. Il y faut une grande patience.

En effet, la personne éprouvée par le découragement est d'abord étreinte par un poignant sentiment de solitude : à ses yeux, personne ne peut la comprendre ni la rejoindre dans ce qu'elle vit, personne ne soupçonne à quel point elle est atteinte par le coup du sort qui la frappe ou la situation dans laquelle elle se trouve. Plus grave encore, et bien souvent : personne, pense-t-elle, ne soupçonne les limites de sa personnalité auxquelles la renvoie sa situation. Ces limites,





c'est bien normal, elle avait toujours cherché à les dissimuler à son entourage, et peut-être à elle-même. Elle se considère aujourd'hui comme un « cas ». Elle a honte. Découvrir qu'on n'est pas seul à être un cas, loin de là, ce peut être un premier pas vers le courage retrouvé. Encore faut-il qu'on soit aidé à sortir de sa solitude.

Ce constat vaut aussi bien pour les cas de « petits » découragements éprouvés à la suite d'un échec ou d'une série d'échecs, dans un domaine où l'on pensait pouvoir réussir : on se découvre incapable d'atteindre le but qu'on s'était fixé. La vie spirituelle est sans doute le domaine dans lequel les échecs peuvent être les plus cuisants. Ici encore, c'est l'image de soi qui est en cause. On aurait voulu être quelqu'un de bien, ou de meilleur. Or on découvre qu'on n'est pas celui qu'on voudrait être. Sentiment d'échec et, bien souvent, culpabilisation. On ne retiendra ici que quelques cas typiques parce que très ordinaires.

Le plus courant et le plus simple, presque caricatural, se rencontre d'ordinaire lorsqu'on fait ses premiers pas dans la vie spirituelle. On a pris des « résolutions » : ne pas me coucher sans avoir fait mon temps de méditation quotidien, m'astreindre à un régime alimentaire plus frugal, diminuer ma consommation d'alcool, ne plus dire du mal de ma supérieure, aller à la messe en semaine, m'engager dans une association d'aide aux gens en détresse, mettre un frein à ma langue de vipère, m'intéresser davantage à ce qu'aura fait ma femme pendant la journée, n'ouvrir mon ordinateur que deux heures, pas plus, pendant le week-end... L'expérience montre qu'il est rare qu'on tienne ses résolutions. Alors on se lasse, on se dit que, décidément, on n'est pas bon à grand-chose pour le service de Dieu, et on retourne à ses ornières.

Le cas le plus typique est celui de la vie de prière – l'oraison personnelle, qui est la pierre d'angle de la vie spirituelle. Combien de confesseurs ou d'accompagnateurs spirituels entendent l'aveu accablé : « La prière, je n'y arrive pas. Ça a marché par périodes : je suis arrivé parfois à tenir plusieurs mois de suite. J'avais un certain goût pour la prière. Ça me faisait du bien, ça donnait du tonus à mes journées. Mais ça n'a pas duré. Maintenant, ma prière, c'est presque rien. Et je sens que, sur bien des points de ma vie quotidienne, je décroche » ? Tristesse de se dire qu'on est voué à une certaine médiocrité, que l'aventure spirituelle, c'est pour les autres.







Une autre forme de découragement guette celui qui a déjà fait un bon bout de chemin dans la vie spirituelle ou qui s'est engagé dans la vie religieuse ou dans un séminaire : « Jusqu'à présent, ça va à peu près. Mais il n'est pas possible que cela dure. C'est trop difficile, jamais je ne pourrai tenir toute ma vie. Fait comme je suis, un jour, je vais me casser la figure. Il vaut mieux arrêter les frais tout de suite. » Qui n'a jamais connu cette tentation ? Ignace de Loyola lui-même, dans sa grotte de Manrèse, a été habité par cette « pensée lancinante qui le torturait : "Comment pourras-tu supporter cette vie pendant les soixante-dix ans que tu dois vivre ?" »<sup>7</sup>. Fort de son expérience, il pourra écrire dans les *Exercices spirituels* : « Chez ceux qui progressent intensément [...] le propre de l'esprit mauvais est de mordre, d'attrister et de mettre des obstacles en inquiétant par de fausses raisons, pour empêcher d'aller de l'avant » (n° 315). Puissance de l'imagination : elle projette sur l'avenir les difficultés du présent, en les amplifiant, sourde à la chanson de la petite fille Espérance.

### Petits et grands remèdes

Face au découragement, et comme on l'a suggéré à propos des « mauvais coups du sort », la tradition chrétienne est unanime : le premier remède consiste à trouver une oreille capable d'entendre votre plainte. Sortir de sa solitude : « Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie », disait Paul Valéry. Il y a là un premier acte de foi à poser : oui, je peux parler. La figure du « père spirituel », ou de celui qui en tient lieu, est là pour aider celui qui est sur la pente de la désespérance.

Le découragé qui a encore le courage de s'ouvrir de son découragement sera d'abord surpris de découvrir qu'il n'est pas le « cas » qu'il s'imagine être. Ce qui lui arrive, est arrivé à bien d'autres. Il découvrira en même temps que le simple fait d'exprimer son découragement, maladroitement peut-être d'abord, de le faire passer par les mots, a le pouvoir étrange de dégonfler considérablement les baudruches qu'avait enflées son imagination. C'est déjà beaucoup pour quelqu'un qui est tenté d'abandonner le genre de vie auquel il s'est engagé.

7. *Récit*, 20.



Dans le cas de celui qui a pris des « résolutions », une des premières découvertes sera qu'il avait vraisemblablement placé la barre trop haut. Les exigences qu'il s'était imposées ne tenaient sans doute pas assez compte des contraintes de la réalité. Et d'abord de la réalité de ce qu'il est. Dans la vie spirituelle, il entre d'ordinaire beaucoup d'idéalisme. On cherche des performances, on veut être autre que ce qu'on est. La comparaison du moi idéal avec ce qu'on est en fait, peut décourager les meilleures volontés. L'accompagnateur aidera à trouver de plus justes repères. Il invitera à la patience. Il y a fort à parier qu'il déconseillera, pour l'avenir, les « résolutions » : il suggèrera des « orientations ». Jésuitisme ? Pour convaincre les esprits mal tournés, lisons ce passage d'une lettre de François de Sales (pétri, il est vrai, de spiritualité ignatienne !) à Jeanne de Chantal :

« Vous ne vous sentez pas ferme, constante, ni bien résolue. [...] Serait-ce point peut-être une multitude de désirs qui fait des obstructions en votre esprit ? J'ai été malade de cette maladie. L'oiseau attaché sur la perche se connaît attaché et sent les secousses de sa détention et de son engagement seulement quand il veut voler ; et, tout de même, avant qu'il ait ses ailes, il ne connaît son impuissance que par l'essai du vol. Pour un remède donc, ma chère fille, puisque vous n'avez pas encore vos ailes pour voler et que votre propre impuissance met une barrière à vos efforts, ne vous débattez point, ne vous empressiez point pour voler ; ayez patience que vous ayez des ailes pour voler comme des colombes. Je crains infiniment que vous n'ayez un peu trop d'ardeur à la proie, que vous ne vous empressiez et multipliez les désirs un peu trop dru. [...] Il faut faire des essais, mais modérés, mais sans se débattre, mais sans s'échauffer »<sup>8</sup>.

Quant à la vie de prière, celui qui est tenté de se décourager s'entendra dire que la prière – prendre le temps de prier – est un combat jamais gagné, toujours à reprendre, même pour le moine. Si je règle ma vie de prière sur le goût que j'y éprouve (ou, pour reprendre un mot de notre époque, l'« envie » que j'en ai), j'aurai tôt fait d'abandonner. Prier, c'est s'exercer à la foi. Or la foi commence quand on ne « voit » pas, quand on ne « sent » pas. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le climat habituel de la prière des grands amis de Dieu, ceux qui rayonnent de joie et de charité active, est la sécheresse, c'est-à-dire l'absence de ces élans qui jadis les

8. *Correspondance*, Desclée de Brouwer, 1980, p. 183.





transportaient parfois – quand ce ne sont pas les ténèbres, comme on vient de le découvrir chez Mère Teresa. Prier, c'est prendre le temps de Lui dire : « Je suis là parce que Tu es là », même s'il ne se passe pas grand-chose. Prier, c'est d'abord faire acte de présence, simplement, respecter le silence. Il est probable que, pour celui qui aura su passer outre ses premiers découragements, ce silence ne tardera pas à bruir d'une brise encourageante.

Le découragement se nourrit de la considération de notre misère. Or il faut prendre garde à la mauvaise complaisance dans ce triste spectacle. François de Sales disait à ses filles de la Visitation : « C'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes marries de n'être pas parfaites, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mêmes ». Il entre souvent du dépit dans nos découragements. « Il est très bon d'avoir de la confusion quand nous avons la connaissance et sentiment de notre imperfection ; mais il ne faut pas s'arrêter là, ni tomber pour cela en découragement, mais relever son cœur en Dieu par une sainte confiance, de laquelle le fondement doit être en lui et non pas en nous. [...] J'ai accoutumé de dire que le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère : il faut donc, d'autant plus que notre misère sera plus grande, avoir une plus grande confiance, car la confiance est la vie de l'âme : ôtez-lui la confiance, vous lui donnez la mort »<sup>9</sup>.

À suivre François de Sales, l'antidote contre le découragement, ce n'est pas le courage. C'est la confiance, autre nom de la foi. Comme tous les grands spirituels, il invitait à contempler Jésus de préférence à Gethsémani. Faire l'expérience du découragement, c'est pouvoir enfin entrer dans le chemin de l'humilité vraie. Comme le faisait remarquer Cassien, lorsque David n'a pas perdu cœur devant Goliath, il n'a pas choisi le lourd équipement du guerrier accompli. Il a pris l'arme proportionnée à sa frêle stature et à ce qu'il savait faire. David a été humble et il a eu confiance<sup>10</sup>.

À nos frondes !

9. « De la confiance et abandonnement », *Entretiens spirituels*, III. Tout cet entretien éclaire notre sujet. De même le petit traité *L'Abandon à la Providence divine*, jadis attribué à Caussade (éd. D. Salin, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 2005).

10. *Conférences*, XXIV, 8.





# Les relations familiales

## Sommet du bonheur ou comble du malheur ?

Un soir, quand j'avais une petite vingtaine d'années, la romancière Andrée Martinerie m'a confié, le ton las : « Les enfants ne vous donnent pas les plus grandes joies, mais ils vous infligent les plus grands chagrins. » Lapidaire, la phrase ne ferait que, pour le moins, prêter à discussion si la romancière n'était ma propre mère ! J'ai bien sûr oublié ce qui m'avait valu ce commentaire sinistre, dont le contexte s'est noyé dans les souvenirs heureux, éternellement vivifiants, que m'ont laissés mes parents. Mais c'est quand même lui qui a bondi dans ma mémoire lorsque me fut suggéré cet article. Comme si cet instant de découragement mutuel entre ma mère et moi s'était incrusté sous ma peau, attendant qu'un habile chirurgien le libère.

### Les plus grandes joies ?

Les enfants ne vous procureraient pas les plus grandes joies ? Jamais je n'ai entendu dire une chose pareille, et ce n'est pas de chance que la seule personne qui m'ait asséné comme une évidence une opinion aussi peu partagée soit justement ma mère... La naissance d'un enfant n'est-elle avec constance évoquée par les personnalités qu'interroge la presse comme l'ultime sommet du bonheur ? Ne règne-t-il sur cette question une sorte d'unanimité qui ne souffre aucune remise en cause ? Ces « plus grandes joies » ne sont-elles, d'ailleurs, la contrepartie élémentaire aux « plus grands chagrins » ? Quoi de plus naturel que la symétrie, en l'occurrence ? Ne faut-il,



GENEVIÈVE  
JURGENSEN

Écrivain et journaliste,  
directrice de la  
rédaction de  
*Notre Temps*.  
Auteur d'ouvrages  
pour enfants, elle a par  
ailleurs publié : *La folie  
des autres* (Laffont,  
1973), *La disparition*  
(Calmann-Lévy, 1994),  
*Peut-on se remettre  
d'un malheur ?*  
(avec J. Alexandre  
et J.-P. Denis, L'Atelier,  
2004)...

Dernier article publié  
dans *Christus* :  
« L'art en ville :  
promenades gratuites »  
(n° 211, juillet 2006).





pour accepter le risque que l'être aimé vous inflige les plus grands chagrins, exiger aussi qu'il vous procure les plus grandes joies ? Et si ce n'est l'enfant qui est doté de ce pouvoir, qui ? Que vaudrait la source qui ne déverserait que des joies ? Qui boirait à celle qui n'abreuverait que de chagrins ?

Longtemps après cette curieuse sentence d'une mère à sa fille, une amie qui traversait un moment délicat dans son couple, m'a déclaré comme une évidence : « Il me dit qu'il m'aime, qu'il a besoin de moi, que je lui suis aussi indispensable que ses poumons. Mais qui aime ses poumons ? Personne ! Et moi, j'ai besoin qu'il m'aime. » En somme, être vitale à son mari lui semblait peu de chose sans ce qu'elle appelait l'amour. À sa façon, cette amie aussi entérinait l'idée qu'en famille, on peut être aussi indispensables les uns aux autres que l'oxygène à l'organisme, mais que l'amour c'est autre chose. Elle ne mettait pas en cause l'idée que son mari eût besoin d'elle pour vivre, elle voulait aussi être sa joie.

Rien ne compte comme les liens familiaux, et parmi eux ceux qui composent le noyau familial : le couple, les parents, les enfants. Quand elle réussit à caser dans la conversation que son bébé a pris près d'une livre en deux semaines, une jeune mère a beau savoir qu'en soi l'intérêt est faible pour autrui, rien ne la retient de glisser cette information. De même, si le souci s'installe, elle cherchera avec ardeur et constance à le partager, pour peu du moins qu'elle ait éprouvé le soulagement profond, le bénéfice infini récompensant ceux qui osent se confier. Car la récompense est dans la confiance même. L'un, qui la reçoit, se sent grandi d'avoir été choisi ; l'autre, qui la fait, s'enrichit de se sentir bénéfique au premier. Nous nous construisons ainsi, par la conviction que notre existence améliore et renforce celle de notre entourage.

### Des frustrations répétées

Ces expériences sont les premières de la vie, et on connaît la spirale dévastatrice qui peut entraîner le tout-petit et sa mère quand les efforts de cette dernière ne sont pas couronnés de succès, tandis que l'enfant dépérit de ne déceler dans le regard de sa mère que la déception de ne pas trouver la voie qui mène jusqu'à lui. Elle s'occupe de lui, et pourtant il pleure. Elle lui prépare de bons repas, et





pourtant il ne mange guère. Elle le soigne, mais il ne guérit pas. Or, elle doit le voir réagir positivement à ses efforts, il doit lire dans ses yeux que, grâce à cela, elle se sent forte, capable, compétente. Cette urgence réciproque va durer toute la vie. Elle va se recréer entre deux adultes, lorsque amoureux ils auront été l'un à l'autre le sel et l'eau, la vie même, puisant chacun en l'adoré une conscience de soi qui les rassasiait de certitude. Que deviendront-ils s'ils ne peuvent supporter les frustrations répétées qu'inflige toute relation durable ?

Infatigables narrateurs de nos amours conjugaux, filiaux ou parentaux, nous confions à tel ou tel ce que l'aimé nous fait. En bien quand il nous comble, en mal quand il nous échappe. Il ne dort pas la nuit. Il rentre si tard le soir. Il ment. Il ne guérit pas. Il se nourrit mal. Il ne travaille pas en classe. Il est colérique, il fait peur. Il n'est jamais satisfait. On n'en fait jamais assez à ses yeux. Il soupçonne à tort. Il est jaloux, exclusif. Il boit. On avait cru qu'il s'était amendé et tout a recommencé pire qu'avant. La litanie est une impasse dont on n'atteindrait jamais le bout. Que faire ? Ne pas en parler ? La solution serait le repli, la solitude ? Pourtant, les pages des faits divers sont alimentées par des drames familiaux forgés dans le silence. Le fameux – hélas – syndrome de l'enfant secoué est détecté chez des bébés aux parents aimants. Que leur est-il arrivé ? Non pas à ces bébés – on ne le sait que trop ! – mais à leur père, à leur mère ?.... Pourquoi parlent-ils de ces cris d'enfant si difficiles, parfois impossibles à calmer, plutôt que de l'effet qu'ils produisaient en eux ?

C'est dans le vide du découragement que se développe la mort. Celle qu'on ressent, la mort psychique, là, au fond de soi, insoutenable au point, quelquefois, de donner la mort à celui qui a sur soi pareil ascendant. Tout naturellement, on la donne au seul qui puisse vous faire douter de vous-même, au seul qui puisse anéantir la confiance en soi. À celui, donc, qu'on aime le plus.

## Les ballons multicolores

S'il est un symbole de l'enfance, de son aspiration innée à une vie harmonieuse et à l'accomplissement des rêves, c'est le ballon multicolore qui, gonflé d'hélium, tire doucement vers le haut la







main dans laquelle fut glissée la ficelle qui le retient. S'échappe-t-il, et c'est une tache de couleur vive qui s'élance vers le ciel où elle dérivera longtemps après que l'enfant aura dû renoncer à la suivre du regard. Car là où va le rêve, par définition nous ne pouvons aller.

Avec un instinct sûr, les auteurs de *Là-haut*, le chef-d'œuvre des studios Pixar sorti en France cet été, ont fait du ballon le personnage central de leur film d'animation.

Carl, veuf sans enfants de 78 ans, ne sait plus que faire de lui-même. Jadis émerveillé par l'amour de sa femme, aujourd'hui seul et retiré, il n'est plus rien. Le scénario indique vite qu'il n'eut jamais à grandir vraiment, aucun enfant n'étant né, obligeant le couple à vivre autrement qu'en enfants qui s'aiment.

L'ancienne profession de Carl, marchand de ballons, confirme symboliquement cette immaturité. Fuyant le vide après la mort de sa femme, Carl joue son va-tout en gonflant la totalité de son stock, pour arracher sa maison au sol et à la réalité. Ce sursaut, ce plongeon vers le haut, est *in extremis* perturbé par la présence insolite d'un passager clandestin, un scout grassouillet de 7 ans en mal d'affection, qui colle aux basques de Carl et embarque avec lui.

Par leur puissance conjuguée, les milliers de ballon réussissent le décollage de la maison. Ils propulsent ses deux occupants vers les hautes sphères de l'espoir et du renouveau, au-delà des frontières, au-delà des nuages, au-delà de la pesanteur. Tout, enfin, leur est léger. Mais tandis que leur tandem semble impossible, quelques ballons se détachent, d'autres se dégonflent, insensiblement la maison perd de l'altitude et retrouve du poids. Il va falloir se poser, il va falloir la traîner. Et des milliers de kilomètres plus loin, échoués dans la forêt tropicale, hostile, Carl et le petit scout devront pour survivre compter l'un sur l'autre. Renonçant au fantasme de l'accomplissement par la liberté absolue, avant tout celle que fait miroiter l'illusion d'une vie sans attaches – autant dire sans attachements – laissant en somme s'envoler les ballons, acceptant peu à peu le poids de sa vie, Carl adopte l'enfant, si maladroit, collant et décourageant qu'il





soit. Au terme de leur voyage, les deux compères reviendront chez eux en êtres humains accomplis, laissant à l'au-delà le privilège de garder ses mystères et aux jeunes enfants la tentation de s'envoler avec leurs ballons.

### Tisser des liens sous peine de mort

Devenir pleinement humain ne va pas de soi, le principal obstacle réside dans la capacité à établir des relations stables mais évolutives, variées et riches de sens. Supporter l'autre exige de supporter ce qu'il suscite en nous. Les obstacles se dressent entre un être et soi. Dans les contes, chez Pixar ou dans la vraie vie, il faudra les surmonter, ou ce sera la peine de mort. L'énigme de Kaspar Hauser, adolescent quasi muet, apparu venant de nulle part à Nuremberg en 1828, en est une tragique illustration qui ne doit rien aux légendes. Au fur et à mesure qu'échouaient ou réussissaient timidement les efforts héroïques de Kaspar pour tisser des liens, notamment grâce à l'ébauche d'un langage écrit et parlé, bref, pour se faire comprendre et aimer, s'aiguïsa l'hostilité de certains, dont l'écho près de deux siècles plus tard nous parvient amorti, indifférencié, comme une rumeur émanant de la foule anonyme. « Au moment où il commençait à parler, écrit Bruno Bettelheim, il fut assassiné »<sup>1</sup>. Le psychanalyste austro-américain ose un lien direct entre la mort du jeune homme et son admission dans le cercle de l'humanité après cinq années d'efforts pour communiquer avec ses semblables. Mais le passeport lui fut refusé. Admettre, comme l'exprime encore Bettelheim, « l'humanité fondamentale qui nous lie les uns aux autres, quelles que soient nos différences », c'était trop demander à la communauté bavaroise d'alors.

Quelle que soit la réalité historique du destin de Kaspar Hauser, dont on sait finalement peu de choses, telle est l'interprétation que, d'instinct, à sa manière et bien avant Bettelheim, un de nos plus grands poètes, Paul Verlaine, dans *Sagesse*, lui donne aussi. Paul Verlaine qui savait quelque chose de l'amour, et quelque chose du désamour.

1. Dans les chaussures d'un autre, Laffont, 1995, p. 157.





*Je suis venu, calme orphelin,  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes :  
Ils ne m'ont pas trouvé malin.*

*À vingt ans un trouble nouveau  
Sous le nom d'amoureuses flammes  
M'a fait trouver belles les femmes :  
Elles ne m'ont pas trouvé beau.*

Ces lignes sont écrites en prison, où la lassitude de ne plus savoir aimer ou si mal, la fatigue de soi et l'égarement ont poussé le poète à tirer sur Arthur Rimbaud. Que faire d'un si jeune amant, d'une épouse, d'une mère, trois êtres proches s'il en est, avec lesquels on ne sait plus se conduire ? Que faire de soi, dans de telles conditions ?

On a beaucoup écrit que Verlaine incarcéré s'identifiait à Kaspar Hauser, pour lequel, à la fin du poème, il sollicite la prière de tous. Peut-être s'identifie-t-il aussi au meurtrier inconnu, débordé par les sentiments que lui inspirait Kaspar ? En prison, plutôt confortablement installé, Verlaine est libéré de ses manquements et incapacités. Comme le vieux Carl de *Là-haut*, qui prend la décision de s'évader après avoir violemment et sottement frappé un quidam. Conscient du déshonneur, conscient de ne plus savoir commercer avec autrui, Carl cherche au sens propre une sortie par le haut. De même, enfin et paradoxalement libre, Verlaine écrit, se convertit. Incarcéré, il n'a plus à faire face à ses échecs. Sa mère lui apporte de la lecture, il n'est plus l'objet de déception quotidienne pour ceux qui l'aiment. Pour Carl et pour Paul Verlaine, loin de la vie quotidienne avec ses êtres humains exigeants, à l'attente desquels on ne sait plus répondre, le ciel par-dessus le toit est si bleu, si calme.

### \_\_\_\_ L'épreuve de la confiance mutuelle

Nul défi ne se compare à celui que lance l'amour. C'est vrai à toutes les époques et sous toutes les latitudes, comme en témoignent les plus anciens des textes qui nous sont parvenus. Hercule peut, dès le berceau, soulever sa lyre, l'envoyer à la tête de son professeur et le tuer, mais pour réussir son couple et être un bon père, ce





talent ne lui fut d'aucune aide. Amour conjugal, filial et parental, tous trois nous mettent à l'épreuve de notre humanité, tous trois nous sollicitent dans ce dont nous sommes le moins pourvu : la confiance. Beaucoup se découragent du mariage (ou de la conjugnalité, quelque forme qu'elle prenne), faute de se sentir assez vite et assez durablement confortés dans l'estime de soi par une relation réciproque signifiante. On croit ne plus supporter l'autre, mais ce qui décourage en l'autre, c'est soi. Tout le monde a besoin d'être investi d'un rôle positif sur cette Terre. Ne plus trouver les voies du dialogue avec un camarade de sport, un compagnon de militantisme, un voisin d'immeuble ou un collègue en entreprise peut gâcher bien des moments de la journée et créer une véritable angoisse. Mais le découragement dans les rapports familiaux menace la justification d'être au monde. Il s'agit vraiment de vie ou de mort.

Le moteur des relations humaines est la curiosité de l'autre. Tout vit entre un père et son fils tant que la curiosité pousse l'un, l'autre ou les deux au-delà des écueils, des obstacles, des ravins parfois qui se sont creusés entre eux ou des montagnes qui se sont élevées, dans l'espoir de se retrouver de l'autre côté tels qu'ils ont su se faire aimer d'eux-mêmes, c'est-à-dire puissants. Capables. Efficaces. Compétents. Justifiés dans leur existence. Se lasser de l'autre, c'est se lasser de soi. N'en a-t-on pas assez fait ? N'a-t-on pas dévoilé tous ses charmes, n'a-t-on pas usé de toutes ses ressources pour rallumer dans le regard du père ou du fils cette lueur qui, magique, nous rendait à nous-mêmes ? Combien de fois sommes-nous prêts à nous saisir d'un miroir qui ne nous refléterait plus ? Dans les plus sombres moments d'une relation, la question n'est pas ce que l'autre fait de si méchant, de si obscur, de si répétitif, apparemment incorrigible, en tout cas insupportable. La question est que l'autre a le pouvoir de nous délabrer.

Rares sont ceux dont nous avons besoin pour vivre. Nous donnent-ils les plus grandes joies ? Ils nous donnent notre évidence, notre légèreté, ils rendent le reste possible. La petite sirène d'Andersen le sait bien, qui ne se contente pas de flamme passagère : elle qui ne se lasse pas d'entendre parler du monde des humains veut devenir épouse du beau marin, pas seulement sa petite chérie. Faute de quoi (elle le sait sans qu'on le lui ait dit) jamais elle n'aura d'âme.





## Face au découragement

Comme l'éprouva ma mère dans un moment de profonde lassitude, comme l'exprima mon amie cherchant en vain son reflet dans le regard de son mari, nos enfants, nos conjoints et, à certains moments de notre vie, nos parents sont, plus que notre raison, notre moyen de vivre. Leur donnons-nous un pouvoir positif sur notre vie, les voici pleinement humains, pleinement vivants. Se sentent-ils impuissants à améliorer notre sort, ils existent moins, et doivent se détourner de nous s'ils ne veulent dépérir. Sans doute le premier des défis, pour qui veut arpenter sereinement le vaste monde et apprécier la solidité du sol sous ses pieds, est-il de ne pas trop souvent laisser en suspens la main qui se tend, ni détourner le regard des yeux qui le cherchent. Car ils ne sont pas si nombreux, ceux qui se savent grandis de nous aimer et renforcés de nous aider. Ils sont notre seule vraie richesse et leur souffle nous emmène plus loin, plus haut, plus longtemps que l'hélium des ballons multicolores.

### Se former au Centre Sèvres Facultés jésuites de Paris

- Foi, raison et conscience dans la pensée de John Henry Newman ..... P. Keith BEAUMONT p.o.  
Mercredi, du 07/10/09 au 02/12/09 de 14 h 30 à 16 h 30
- Découvrir les auteurs spirituels ..... P. Dominique Salin s.j.  
Vendredi, du 09/10/09 au 27/11/09 de 14h30 à 16h30
- Conférences de spiritualité cistercienne ..... Sr Marielle LAMY  
Les mardis, 13/10/09, 19/01/10 et 16/03/10 de 19h30 à 21h30
- Manager, une expérience spirituelle ..... P. Bernard BOUGON s.j.  
Jeudi, du 22/10/09 au 17/12/09 de 19h30 à 21h45
- Approches croisées Chine-Occident : l'expérience spirituelle ..... P. Michel MASSON s.j.  
Mardi, du 17/11/09 au 15/12/09 de 18h30 à 20h30
- Une logique de la vie spirituelle ..... Sr Sylvie ROBERT s.a.  
Jeudi, du 10/12/09 au 11/02/10 de 19h45 à 21h45

*Le programme général 2009-2010  
est disponible sur [www.centresevres.com](http://www.centresevres.com)*

Renseignements et inscriptions : 35<sup>bis</sup>, rue de Sèvres – 75006 Paris  
Tél. 01 44 39 75 00 – Fax 01 45 44 32 06 – [www.centresevres.com](http://www.centresevres.com)  
Établissement privé d'enseignement supérieur libre



Facultés  
jésuites  
de Paris  
Centre Sèvres





# Face aux vies décourageantes

## Aux captifs, la libération

**Christus :** *Qu'est-ce qui vous a amené à intégrer l'association Aux captifs, la libération ?*

**Jean-Guilhem Xerri :** J'ai rejoint *Aux captifs, la libération* en 1995 comme bénévole de base, pour faire des tournées, des prières, des séjours de rupture, des activités avec les personnes de la rue. Le fondateur de l'association, le P. Patrick Giros, est décédé en 2002. J'ai alors été appelé à la vice-présidence, puis à la présidence en 2005. Le projet des *Captifs*, c'est de rencontrer et d'accompagner les personnes de la rue. Les rencontrer en étant envoyés visiblement par l'Église, puisque toutes nos implantations sont dans des paroisses parisiennes, et les accompagner corps et âme, en étant attentifs à la fois à la dimension sociale et à la dimension spirituelle de leur être ; en mettant au cœur de tout la dimension relationnelle. C'est une fois la relation solidifiée que l'on peut faire des propositions sociales (accompagnement vers le retour au RMI, au logement, au travail, à la santé), mais aussi des propositions culturelles, spirituelles, pastorales, l'idée étant que les pauvres ont aussi une âme, et que l'âme n'est pas sous condition de ressources. L'Église est ici convoquée. Si elle ne porte pas le désir ou ne se met pas en situation de nourrir les âmes, qui le fera ?



JEAN-GUILHEM  
**XERRI**

Président de  
l'association *Aux  
captifs, la libération*,  
Paris.

A publié : *À la rencontre  
des personnes de la  
rue. « Aux captifs, la  
libération »* (entretiens  
avec P.-O. Bolton,  
préf. J.-M. Lustiger,  
Nouvelle Cité, 2007).







## Les gens de la rue aujourd'hui

**Christus:** *Qui sont les gens de la rue aujourd'hui ?*

**J.-G. Xerri:** La mondialisation se dit aussi à travers les personnes qui vivent ou survivent dans les rues, en situation de précarité ou de grande exclusion, avec aujourd'hui mille visages (ce qui n'était pas le cas il y a une trentaine d'années), des personnes en situation prostitutionnelle (hommes, femmes, travestis ou trans-genres), et puis de plus en plus de jeunes, voire de mineurs, ceux-ci étant le plus souvent extra-européens. Les jeunes, ce sont les 18-25 ans, trop âgés pour relever de l'Aide Sociale à l'Enfance et trop jeunes pour relever du RMI ou du RSA.

Les *Captifs* rencontrent l'ensemble de ces populations. On accompagne environ 7000 personnes par an, dont environ 1000 en situation prostitutionnelle. Le triptyque opérationnel qui nous est propre, c'est la « tournée rue », l'« accueil » et les « programmes de rupture » :

- Les *tournées rue* consistent à aller à la rencontre de ces personnes, « les mains nues », pour reprendre l'expression de Patrick Giros. Elles ont lieu l'après-midi, en fin de journée, en début de soirée ou la nuit. La nuit, c'est plus particulièrement sur les lieux de prostitution : le bois de Vincennes et le bois de Boulogne.

- Les *permanences d'accueil* ont lieu en journée : elles sont à visée professionnelle, avec des salariés (une cinquantaine : éducateurs, assistantes sociales, etc.) ou des accueils locaux, paroissiaux, qui sont là pour privilégier soit des temps gratuits, soit des temps d'échanges, de partage spirituel.

- Les *programmes de rupture* ou de *dynamisation*, pour proposer de rompre avec la rue pendant une demi-journée, un week-end, une semaine, avec des thématiques ludiques (match de foot ou de rugby, partie de pêche), ou, à leur demande, culturelles ou spirituelles. Au retour d'un pèlerinage à Lourdes, certains m'ont dit : « Mais pourquoi nous ne serions pas brancardiers ? » Au départ, je n'étais pas enthousiaste, mais pourquoi pas ? On a mis cela en place avec le diocèse de Paris, et avec un emploi du temps adapté, des malades leur sont affectés. C'est vraiment extraordinaire pour eux et pour les malades. Je le souligne parce que je crois que le cœur du travail social, c'est de leur refaire goûter, voire de faire goûter tout court, leur capacité d'aimer.





## Les raisons d'une descente aux enfers

**Christus :** *Pensez-vous que la plupart des personnes que vous rencontrez en sont là parce qu'elles se sont laissé aller à un profond découragement face à la vie ?*

**J.-G. Xerri :** C'est difficile de faire une réponse générale, car on sait bien que ce sont à chaque fois des histoires singulières. Cependant, dans ces histoires singulières, il y a bien des trajectoires communes. Le grand mythe véhiculé par les personnes de la rue, et parfois par les médias, c'est que « l'on tombe dans la rue ». Or je ne crois pas qu'on y *tombe*, mais qu'on y *descend*. *Tomber* laisse penser que cela peut vous arriver à tout moment : ce n'est pas si simple que cela. On *descend* dans la rue, plutôt, dans le sens où, comme en plongée, on le fait palier par palier. Il n'y a pas un événement inaugural, comme le racontent souvent les personnes de la rue, mais une suite de ruptures, de micro-ruptures, qui isolent de plus en plus, qui font qu'elles ont de moins en moins confiance en elles, en l'avenir, et qu'elles se découragent progressivement. On est pris dans un enchaînement de micro-ruptures qui, certes, peuvent arriver à tout le monde : perdre son travail, perdre son conjoint, être quitté par son conjoint et ses enfants, et ainsi de suite... Il n'en reste pas moins que la plupart, pour ne pas dire toutes ces personnes accusent une grande vulnérabilité. Un peu comme en médecine : c'est la rencontre entre une réalité exogène et un terrain endogène.

**Christus :** *Pourquoi les gens de la rue véhiculent-ils cet « événement inaugural » ?*

**J.-G. Xerri :** À mon sens, pour deux raisons. La première, c'est qu'ils ont tellement l'habitude de ne pas être regardés ou reconnus, de vivre des séparations, des échecs, qu'il faut bien accrocher l'autre avec une histoire horrible, qui apitoie ou qui est suffisamment incroyable pour que l'on compatisse : « Je comprends que tu sois dans la rue après ce qui t'est arrivé... » La deuxième raison : ils se construisent une histoire pour ne pas avoir à affronter, ou rendre un peu plus supportable, leur histoire réelle. Je pense à un gars de la rue qui racontait : « Moi, j'étais un cadre sup'. J'avais une femme. Tu l'aurais vue : tout le monde voulait se la faire... Je suis parti au Japon : un gros contrat. Je reviens : la maison en cendres. On n'a même pas pu reconstituer les corps. Alors, tu comprends, à un moment





donné, j'ai dit: "Stop! La vie, j'en veux plus. Puisque c'est comme ça, je prends ma bouteille, et je fais la route." » Ce récit lui permet de redevenir acteur. En creux, il nous dit ce qu'il vit aujourd'hui. Voilà pourquoi je pense qu'il est très important, non pas de croire, mais d'entendre ces récits mythiques.

### \_\_\_\_ Une rencontre de pauvre à pauvre

**Christus:** *Un accompagnant peut-il exprimer ses découragements à une personne de la rue ?*

**J.-G. Xerri:** Sur le principe, pourquoi pas ? Exprimer ses propres découragements, c'est une façon de rejoindre l'autre. Ce qu'il s'agit de vivre, ce sont des rencontres de pauvre à pauvre. Les découragements, ce sont des pauvretés.

**Christus:** *Ce n'est donc pas de la pure écoute...*

**J.-G. Xerri:** Non, mais de la pure rencontre. Qui dit rencontre, dit écoute, mais la rencontre ne se réduit pas à l'écoute. La rencontre se fait aussi avec son corps, c'est une histoire qui s'écrit dans le temps, une fidélité. La dynamique des *Captifs* privilégie la gratuité et l'inconditionnalité, c'est-à-dire l'accueil de tous et de tout chez tous, y compris de ses découragements, coups de folie, violences d'un moment, etc.

**Christus:** *Ces personnes-là y sont-elles sensibles ?*

**J.-G. Xerri:** Je vais raconter une histoire qui m'a beaucoup appris sur ce que l'on croit donner. À un moment donné, je tournais le soir, sur le créneau 22h-24h. Je terminais ma journée de travail, je dînais à la maison et devais retraverser tout Paris. Le temps de finir la tournée et de rentrer chez moi, je ne m'endormais pas avant 2h du matin, pour me réveiller le lendemain à 7h... C'était un peu fatigant. Et puis, c'était l'hiver, il faisait froid, et je n'avais aucune envie, en rentrant, de repartir. J'y étais allé uniquement pour ne pas laisser ma binôme en carafe. On commence notre tournée, et l'on tombe sur Gérard que l'on connaissait bien. Après les banalités d'usage, il me dit: « Toi, ça n'a pas l'air d'être la grande forme ! » Normalement, c'est à moi de faire ce genre de remarques, pas à lui. Moi, je suis le gentil bénévole, qui va apporter le réconfort, la gratuité, etc. Comme il avait raison, ça m'a profondément énervé, et je lui ai répondu du tac au tac: « C'est sûr, Gérard, ici, il y en a quand même qui bossent ! » Sous-entendu: « C'est facile pour toi





de parler comme ça, puisque tu ne fais rien... » Évidemment, ce n'était pas à dire : j'étais extrêmement gêné. J'attendais la fin de la tournée avec impatience, comptant sur ma binôme pour me rassurer. Or elle m'est tombée dessus : « C'est pas possible. Ça fait plusieurs années que tu tournes : tu pourrais faire des efforts !... » Deux semaines plus tard, on retrouve Gérard. Je prends l'option de lui en parler : « Gérard, je suis désolé, mais tu avais raison en fait. Tu m'as vu, tu l'as senti : j'étais fatigué. Je suis désolé, c'est sorti comme ça... – Non, c'était vraiment super ! – Pourquoi dis-tu ça ? – Parce que ça veut dire que même quand vous n'avez pas du tout envie, vous, les *Captifs*, vous venez. Qu'est-ce qu'on doit être important pour vous ! »

**Christus :** *Il avait compris le fond des choses...*

**J.-G. Xerri :** Et pour le coup un fond qui me dépassait, qui est qu'en effet on ne vient pas seulement quand on en a envie. Je pense que c'est une piste pour « lutter », pour faire face au découragement. Qu'est-ce qui m'envoie ? Est-ce moi, ma générosité, mon dynamisme ? Si tel est le cas, ça s'épuisera obligatoirement un jour. En revanche, ce que m'a fait comprendre Gérard, c'est : *qui m'appelle, qui m'envoie ?* À partir de là, je crois important de privilégier la rencontre de personne à personne. En situation de grande exclusion, que ce soit dans la rue ou ailleurs, la personne oublie qu'elle est une personne, avec ce que cela représente de chair animée, de corps et d'âme. Il s'agit de la reconstituer dans sa conscience. Pour ce faire, il faut qu'en face d'elle, elle ait, non pas un bon professionnel, non pas un bon docteur, non pas un bon travailleur social, non pas un bon prêtre, mais d'abord une personne. Une personne de la rue à qui je demandais : « C'est quoi, pour toi, l'exclusion ? », m'a répondu : « C'est de n'avoir que des gens payés pour ça qui viennent me voir. »

**Christus :** *N'y a-t-il pas chez ces personnes un certain courage de vivre qui les aide à tenir ?*

**J.-G. Xerri :** J'ai vraiment une grande admiration pour les personnes de la rue. Non pas parce qu'elles sont à la rue, mais parce qu'elles sont encore vivantes. Pour arriver à être encore en vie après tout ce qu'elles ont traversé, il faut une sacrée constitution, et plus encore un sacré désir de vivre. La rue, c'est un monde où la mort est omniprésente. L'espérance de vie pour nous, c'est environ 80 ans ; pour elles, c'est 45-46 ans.





## Les aléas de l'accompagnement

**Christus :** Parmi les raisons qui peuvent pousser à quitter l'association, n'y a-t-il pas le découragement d'avoir précisément affaire à des vies très décourageantes ? Car, au fond, vous voyez souvent les mêmes personnes, qui racontent les mêmes histoires, retombent dans les mêmes travers, etc. Tout cela n'est-il pas un peu répétitif et ne paraît-il pas sans issue ?

**J.-G. Xerri :** On peut venir à l'association avec tout ce qu'on veut (une grande profondeur spirituelle, une grande générosité, un grand enthousiasme, de très bonnes références), il n'en demeure pas moins que si l'association se révèle insuffisamment organisée, ce peut être une source de découragement... Par ailleurs, une des raisons de découragement peut effectivement venir de l'état de ces personnes, du fait qu'elles ne bougent pas, ou de l'investissement dans une relation avec l'une d'elles qui, du jour au lendemain, part sans laisser d'adresse. Mais le découragement vient aussi de ce que traversent ces personnes : leur vie est un naufrage. Dire cela, pour moi, ce n'est pas porter un regard de désespoir. C'est reconnaître objectivement la souffrance qui habite l'autre. La vie de ces personnes en grande précarité, ou prostituées, est d'une brutalité inouïe. Une autre source de découragement aux *Captifs* peut venir de ce qu'on n'arrive pas à comprendre et/ou à vivre la compatibilité entre *efficacité* et *fécondité*. On est parfois témoin que les deux sont possibles ; d'autres fois, on voit l'efficacité, mais du coup la fécondité passe à l'as ; d'autres fois encore, on voit la fécondité mais pas l'efficacité ; et puis, il arrive que l'on ne voie rien du tout. Je crois qu'en particulier la fidélité est profondément efficace et féconde. Efficace, car on a de multiples exemples de personnes rencontrées pendant des mois, voire des années, et qui à un moment se lèvent et nous disent : « Ça y est ! Maintenant, je suis prêt à... » Mais avant d'en arriver là, combien de salariés et de bénévoles ont fait des *tournées rue* apparemment pour « rien » !

**Christus :** Ce sentiment de découragement ne serait-il pas aussi dû à l'indifférence que montrent beaucoup de chrétiens et une grande partie de la société par rapport à ce type d'action ? Il y a quelque chose de l'ordre de l'enfouissement dans cette vocation à l'accompagnement...

**J.-G. Xerri :** Il est clair que ce n'est pas toujours très valorisant. En tant que responsable, je m'interroge sur le ressourcement, la





reconnaissance, des accompagnants : « Ce que je fais ne sert apparemment à rien, et en plus on ne me voit pas le faire : je suis un peu transparent. Finalement, les personnes de la rue se fichent bien de ce que je sois là ou pas... Et puis, l'insistance sur la dimension paroissiale, n'est-ce pas un peu du domaine du rêve ? » En même temps, il y en a qui durent, qui ont gardé l'émerveillement des premiers jours, et qui traversent les limites de l'association...

**Christus :** *C'est une expérience de mort et de résurrection, d'une certaine façon.*

**J.-G. Xerri :** Exactement. Je crois profondément que le service des pauvres est une expérience de joie. Qu'il s'agit de donner, mais aussi de recevoir, donc de vivre. Et cela passe forcément par l'expérience de l'impuissance, du découragement, de l'usure.

**Christus :** *Il doit bien y avoir une émulation entre accompagnants...*

**J.-G. Xerri :** J'insiste beaucoup sur le soutien mutuel : « Prenez soin les uns des autres... » Quand vous vous engagez aux *Captifs*, vous le faites bien sûr personnellement, mais aussi avec votre binôme. Ce binôme fait partie d'une équipe (avec des propositions de supervision, de « prière rue », de réunion, etc.). Cette équipe fait partie des *Captifs*, de l'association générale (avec des propositions de temps de formation, de ressourcement, etc.). L'association elle-même fait partie d'un tissu associatif et d'un tissu ecclésial. J'insiste aussi sur la dimension chronologique : vous êtes toujours précédés, et on vous succédera toujours. Pour se situer par rapport au découragement, c'est important.

**Christus :** *À la fin de chaque tournée, y a-t-il un debriefing ?*

**J.-G. Xerri :** Il y en a un avant et un après la « tournée rue » : pour s'accueillir soi-même et pour accueillir son binôme. Si on ne prend pas le temps de l'accueillir, comment penser une seconde que l'on va pouvoir accueillir quelqu'un de la rue ? Après, je recommande vivement qu'il y ait un temps partagé entre les deux partenaires pour reprendre les choses. Dans la rue, on peut être déstabilisé. C'est important d'accepter le regard de l'autre, qu'il nous dise : « Je t'ai senti un peu en difficulté », ou au contraire : « Je t'ai trouvé très bon ! » Important aussi pour creuser la relation du binôme, et donc pour être un signe d'autant plus lumineux pour les personnes que l'on rencontrera.







## Des repères

**Christus:** *Comment les gens de la rue font-ils pour conserver leur cœur ? On a parfois l'impression qu'ils sont dans une très grande fermeture, qu'ils répètent l'implacabilité de ce monde-là ; et à côté de cela, il y a en eux quelque chose d'hypersensible, une hypersensibilité qu'ils ont du mal à maîtriser...*

**J.-G. Xerri:** Les gens de la rue ont une affectivité, mais elle est profondément blessée. Ils peuvent avoir des attitudes, des relations, des propos peu ajustés. Ils peuvent s'anesthésier avec les addictions en tout genre : l'alcool bien sûr, mais aussi les médicaments, et de plus en plus les mélanges de drogues pour les jeunes... On peut avoir le sentiment que leur cœur est inatteignable. Mais si l'on est présent auprès d'eux, on s'aperçoit qu'il y a toujours une dimension qui nous échappe, une part de mystère, qui les met en situation d'être touchés par la façon dont on ouvrira notre cœur.

Pour faire face au découragement, aux limites de mon cœur, voici des repères qui m'aident :

- Le premier, c'est d'*accepter ses limites sans s'anéantir*. *Accepter ses limites*, c'est reconnaître tous les sentiments qui nous traversent : épuisement, résignation, ennui, culpabilité (vis-à-vis de l'autre, de soi, de Dieu), de colère (contre l'autre, contre soi, contre Dieu)... Reconnaître ces sentiments, pour beaucoup, n'est pas évident. *Sans s'anéantir*, car si l'on a souvent du mal à reconnaître ce qui nous traverse, c'est que l'on a peur que cela soit suivi d'une chute : il faut être capable de faire mémoire de ce que l'on a « réussi » – des accompagnements où l'on a été bon, des retours positifs que tel ou tel nous a faits...

- Le deuxième repère, c'est celui de la *chasteté*, au sens de la « juste distance ». Il s'agit d'être constamment attentif à ne pas vouloir posséder l'autre, à ne pas le contraindre, mais aussi à ne pas être possédé par l'autre, contraint par lui. Vis-à-vis des personnes de la rue, ce n'est pas facile, car elles sont souvent dans un rapport de force qu'il s'agit de désamorcer. De façon absolue, l'autre est autre : sa souffrance est sa souffrance, ce n'est pas la mienne. La chasteté et la distance permettent de redonner toute sa place à la souffrance de l'autre.





• Le troisième repère, c'est de retrouver le chemin du *sens*, c'est-à-dire la direction que j'ai à suivre. Ce n'est pas un simple jeu de mots : quand on est en train de perdre le sens, il faut revenir *aux* sens. Je pense en particulier au toucher, au regard et à l'écoute : ils permettent de réincarner les choses. Cela se rapproche du travail des aides-soignants. Le travail social a vraiment là quelque chose, non pas à redécouvrir, mais à inventer.

• Quatrième repère : *rester en lien avec la communauté des vivants*. Ne pas s'exclure avec les exclus. Nous sommes des grognards du combat spirituel dans la rue. Le combat spirituel, c'est la mort contre la vie, la vie contre la mort. Je pense à une personne de la rue qui ne bougeait plus et qui un jour s'est levée. Pourquoi ? « Parce qu'un jour j'ai senti que quelqu'un ne voulait pas que je meure. » *Un jour* : c'est là et c'est n'importe quand ; *quelqu'un* : c'est une personne en chair et en os ; *ne voulait pas* : c'est de l'ordre du désir ; *que je meure* : c'est de l'ordre de la vie.

• Le dernier repère pour moi, c'est *la contemplation de Jésus en croix*. En réalité, non pas tant de Jésus en croix que des heures qui précèdent. Là, Jésus est en situation de grande souffrance. Qu'on appelle cela « souffrance psychique », « exclusion », peu importe. Le plus important, c'est de voir dans ce que vit Jésus le processus de l'exclusion. Ce qu'il demande, c'est d'être présent. Il ne demande pas à Pierre, par exemple, de *faire* quelque chose ; il lui demande d'*être là*. Je crois que Pierre ne peut supporter l'idée d'être dans cette présence. Je ne serais pas enclin à le juger « lâche ». Je crois qu'en réalité il est tellement dans l'action qu'il ne sait pas faire autrement. Face au découragement, il y a des grâces à demander en fonction de son tempérament. Si l'on est plutôt proche de Jean, on aura plus de facilité à vivre ce mystère de présence. Jésus au fond nous dit : « C'est *ma* souffrance : je ne vous demande pas de la porter, mais d'être à la bonne distance. »

(Propos recueillis par Remi de Maindreville et Yves Roullière)





# Figures du découragement dans l'art

↓

MARTINE  
LE GAC

École Nationale  
Supérieure d'Art  
de Dijon.

Reproduction page 420 :  
A. Mantegna,  
Musée des Beaux-Arts  
de Tours © RMN/  
René-Gabriel Ojéda.

Reproduction page 423 :  
Le Caravage, Galleria  
Borghese, Rome  
© Archives Alinari,  
Florence, Distr RMN/  
Mauro Magliani.

Reproduction page 425 :  
A. Giacometti, Alberto  
Giacometti-Stiftung,  
Kunsthaut, Zürich  
© DR.

À quoi peut ressembler le découragement dans les arts visuels ? Existe-t-il une iconographie qui montre cette étape où quelqu'un fait l'expérience de l'impuissance et ne pense pouvoir trouver ni aide ni remède ?

Le *Champ de blé aux corbeaux* de Van Gogh peint en juillet 1890, *Le Concert* (1955) de Nicolas de Staël, l'une des toiles de février 1970 de Mark Rothko : *Black on Grey (noir sur gris)*, ne sont pas des peintures qui figurent le découragement. Nous devinons qu'elles le contiennent au fait qu'elles sont parmi les dernières avant que ces artistes ne se suicident. Alors nous y cherchons les indices de ce moment où le créateur va sombrer. Il n'y a pourtant là, dans ces tableaux, rien qui ressemble à de la défaite. Il y a tout au contraire une activité créatrice, hardie, une audace dans le traitement. C'est là le paradoxe : le sujet (le motif) n'est pas l'état du sujet (l'auteur).

## Des images apparentées

À la différence de la Chute ou de la Mélancolie qui sont des pistes artistiques dont la présence est récurrente au cours des siècles, comme le déclare la conservatrice Catherine Grenier dans le catalogue de l'exposition *Traces du sacré*<sup>1</sup>, le découragement n'est pas un thème en art. Il n'a pas d'image ressemblante, il n'a que des images apparentées.

1. « Figures de la Chute », *Traces du sacré*, Centre Pompidou, 2008, p. 282.



Pour la critique d'art Sarah Wilson<sup>2</sup>, il semble que pas une parcelle de l'art du XX<sup>e</sup> siècle n'échappe à la vision de l'être meurtri. Toute œuvre, à un degré ou à un autre, porte en elle la violence des conflits. S'il ne s'agissait que de chercher des raisons au découragement humain, plus particulièrement dans l'art quand on sait la sensibilité aiguë des créateurs, la guerre les donnerait toutes et il suffirait de ratisser toutes les périodes où sévissent les rapports de force meurtriers pour trouver mille et une images susceptibles d'en rendre compte.

La fonction d'exorcisme qu'assume l'art, place celui-ci directement au premier plan de l'exécution visible de ces désordres inouïs, à la fois pour les conjurer et pour appeler de tous ses vœux les moyens d'une rédemption de la réalité disloquée. Dessins, peintures, photos, installations entretiennent ces tensions dans le regard. Le seul fait qu'ils les exposent pourrait cependant susciter de nouveau le découragement, à voir le monde sans cesse aux prises avec l'absurdité et la cruauté, non seulement le monde mais ses représentations, comme un feu nourrissant l'incendie.

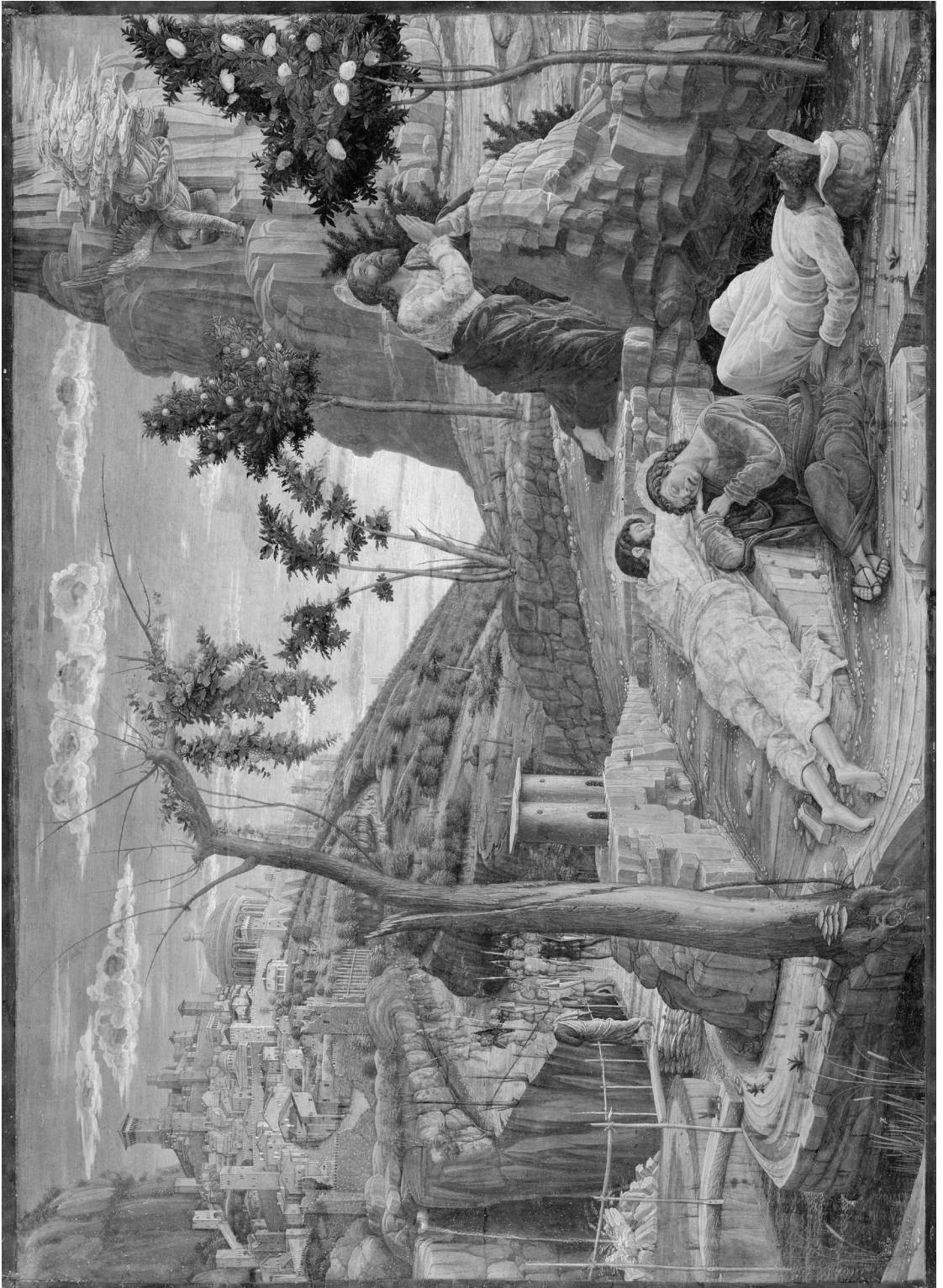
Le pire du découragement ne serait-il pas l'absence d'image ? Il y a tout lieu de penser que l'artiste au plus fort de l'abattement ne produit rien. Créer questionne ce qu'il en est de mettre l'œil en éveil, séduire, satisfaire une voracité visuelle, en pouvant tenir le spectateur par le regard, ou l'apaiser par une vision. C'est le problème de l'accès à la visibilité qui est en jeu.

L'œuvre d'art n'est pas une illustration. Elle est du côté de ce qui façonne la vision et construit nos expériences perceptives. La question de l'imitation la guette comme un piège. Il est facile de s'imaginer l'artiste comme l'artisan de la merveilleuse doublure des choses et d'attendre de lui des images à l'identique sans considérer que c'est la culture qui rend la nature visible et reconnaissable, grâce à l'ensemble des modèles littéraires, picturaux (et médiatiques aujourd'hui), que le temps voit se succéder et qui rendent la culture elle-même mouvante et toujours neuve. Dès lors, si je parle du découragement, il s'agit de poser que c'est l'œuvre qui importe et la façon dont le monde y est « tourné » en représentation, davantage que le monde lui-même. C'est moins la nature qui fournit le modèle, que l'esprit de l'artiste capable d'inspirer une perception organisée des apparences. Hegel écrit : « L'apparence créée par l'esprit est donc, à côté de la prosaïque

2. « L'homme douloureux », *ibidem*, p. 280.









réalité existante, un miracle d'idéalité, une sorte de raillerie et d'ironie, si l'on veut, aux dépens du monde extérieur »<sup>3</sup>. Pour concevoir ce renversement et en convenir, il nous faut encore interroger avec Oscar Wilde : « Qu'est-ce en effet que la nature ? Ce n'est pas une mère féconde qui nous a enfantés, mais bien une création de notre cerveau ; c'est notre intelligence qui lui donne la vie. Les choses sont parce que nous les voyons, et la réceptivité aussi bien que la forme de notre vision dépendent des arts qui nous ont influencés »<sup>4</sup>.

L'effort de l'artiste touche à la culture, à l'endroit où l'art s'adresse à l'art, où les images interrogent la vie mais surtout la vie des images. Là où les modèles sont concurrentiels, là où la singularité artistique vient de la capacité à affirmer la clarté d'une vision contre des conventions établies, où la conscience est vive que les systèmes de représentation loin d'être stables et pérennes sont au contraire provisoires et fragiles, là commence le vrai débat.

### La prière au Jardin des Oliviers de Mantegna

Je donnerai l'exemple de *La Prière au jardin des oliviers* qui représente un des moments parmi les plus douloureux de la vie du Christ, et que Mantegna peint entre 1456 et 1459 pour le retable du maître-autel de la basilique San Zenon à Vérone. Tout à l'exécution de ce panneau qui forme, avec la *Crucifixion* et la *Résurrection*, la prédelle du retable, c'est un peintre confirmé. Il a déjà accepté d'être au service de Ludovic Gonzague, marquis de Mantoue à la cour duquel il se rendra en 1460 et restera jusqu'à sa mort. Aux antipodes de la lassitude, l'artiste traite *La Prière au jardin* avec un brio sans égal. Non seulement le visage angoissé du Christ, les apôtres endormis, mais les moindres détails. La solidité architectonique de l'œuvre se prête aux masses, aux rochers, jusqu'au plus petit caillou. Outre l'espace construit, outre des raccourcis proprement stupéfiants dans la traduction des corps, qui feront encore l'apanage d'autres œuvres<sup>5</sup>, la délicatesse et la virtuosité de Mantegna tiennent ici à une composition et à ce qui l'amplifie dans toutes ses dimensions mêmes les plus infimes : brin d'herbe sauvage, gravier, lapin bondissant. La vie en ses mille manifestations irrigue le tableau.

3. *Leçons d'esthétique*, vol. I, Aubier, 1964, pp. 120-121.

4. *Le Déclin du mensonge*, Complexe, 1986.

5. Cf. les angelots dans l'oculus de la *Chambre des époux* du château de San Giorgio (Mantoue), la *Déploration sur le Christ mort* (Milan, Pinacoteca di Brera).







Mais Mantegna fait monter sur le même plan et avec la même qualité descriptive des objets que leur éloignement dans la réalité ne rend pas avec la même précision. Le peintre ne peint pas ce qu'il voit mais ce qu'il sait. L'impression d'un monde saisi dans l'instant, dont la perception se rapprocherait de l'œil humain, est un anachronisme. Ma fréquentation de la photographie me permet de trouver plausible la co-présence de maints détails tous plus ciselés les uns que les autres. Or ceux-ci constituent une réponse au « défi rhétorique encore plus ardu, que dans leurs *ekphrasis* littéraires, les humanistes exhortaient les peintres à tenter [...] le rendu pictural des sons, entités invisibles et immatérielles »<sup>6</sup>. Les petites bêtes, l'eau sous le pont, évoquent des bruissements, des rythmes de vie, qui font entendre par contraste le sommeil, la douleur et le désarroi muets. En apportant une densité à la scène, ils font du tableau une dramaturgie.

Ces « micrographies » donnent par la différence d'échelle, comme les soldats qui se profilent sur le sentier au milieu des rocs, un aspect grandiose à cette nature âpre et perdue. À la menace répond en écho la démesure des lieux et leur aspect dénudé. Il y a dans cette altitude et sa sécheresse quelque chose de sublime où se concilient terriblement splendeur et agonie. La solitude et l'arrestation imminente du Christ n'en paraissent que plus extrêmes. La lueur du petit matin, restée inégalée dans la peinture de ce temps, fait voir l'aube pour la première fois.

Conformément aux ambitions artistiques de son époque, Mantegna tient la peinture pour une activité manuelle mais d'essence intellectuelle, et remplit le contrat qui consiste à accorder à l'art une valeur mentale.

### Le Caravage, abaissé et meurtri

Pour le Caravage, le « naturalisme » qu'il réclame n'est pas de l'ordre de l'imitation pure et simple. C'est la ressemblance avec les forces contraires qui traversent la nature. Il peut nous sembler qu'il n'y a pas de représentations des corps plus objectives que celles de ce peintre. Je pense que c'est la photo qui aide à cette lecture. Des années de tirages aux sels d'argent et au charbon, et une culture grandissante de ce type de production ont concouru sans aucun doute

6. Mantegna, Hazan/Musée du Louvre, 2008, pp. 167.



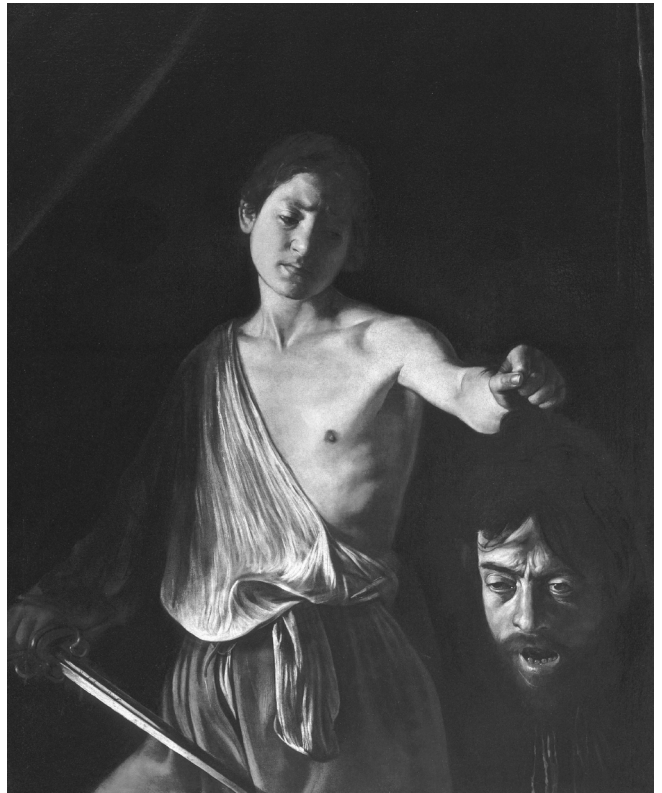


à la remise en valeur du clair-obscur et du réalisme du Caravage au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

L'exactitude anatomique de ses personnages et leur modelé énergétique présentent une similitude avec les gens ordinaires qui a soulevé un tollé du vivant du peintre, sans que soit démenti pour autant le soutien qu'il a reçu des grandes familles Borromée, Colonna et Doria et de bien des cardinaux proches du pape.

Quand le Caravage peint, c'est le respect des règles qui est en jeu : une ressemblance qui s'étalonne à cette époque sur Raphaël et Michel-Ange, un système de références construit avant la Réforme et profondément imprégné de culture antique. Ce modèle n'est pas l'homme du quotidien mais un idéal de mesure et d'harmonie. Or Caravage s'autorise à battre en brèche les formules. Sa « vaillance » tient à sa capacité à s'appuyer sur des canons tout en tournant les yeux vers ses semblables et en introduisant la présence divine parmi les siens ou, pour le dire autrement, en tirant de la représentation réaliste de la chair la possibilité d'une représentation incarnée du Dieu-fait-homme.

En rompant ainsi avec la tradition de l'iconographie chrétienne, le Caravage en donne une nouvelle version, d'où le surnaturel s'est absenté. Sans laisser de faveur au ciel, il fait au contraire venir de tout ce qui est opaque et terrestre, journalier et trivial, des incisions de lumière d'où émergent les corps, violemment comme sous le coup de projecteurs. L'effet est rude et les contrastes forts. La lumière autant que les ténèbres sont si singulières qu'elles évitent une lecture simpliste et polarisée du bien et du mal. L'Humain en ressort parcouru de traits lumineux, mis à découvert autant que caché. Caravage ne peint



7. Cf. Roberto Longhi, *Le Caravage*, Éditions du Regard, 2004.





pas d'abord une scène, il peint la manière dont la peinture « monte », avec le risque d'être enfouie. Ce procédé qui suscite de l'inquiétude est associé à un tempérament belliqueux. L'histoire a toujours fait ce lien entre l'œuvre et l'artiste, comme si sa peinture était le reflet de sa fougue, comme si la violence du clair-obscur pouvait résonner avec ses relations douteuses, ses démêlés avec la justice et le meurtre de 1606 qui lui vaudra le bannissement à perpétuité.

En peignant *David et Goliath* vers 1609, il réalise un viatique pour rentrer dans les bonnes grâces de Rome. Caravage s'y est représenté plus que découragé dans la tête du géant. Un visage exsangue qui ne montre même plus de doute sur lui-même, mais les conséquences néfastes du défi et de l'orgueil et de sa vie dépravée. S'étant abaissé et meurtri, tenu par un David symbole de la jeunesse et de l'humilité victorieuse, le peintre espère une remise de peine du pape Paul V. Découragement feint ? La représentation talentueuse des expressions qui donnent à l'œuvre une incroyable intensité, attire à soi un sentiment d'horreur mêlé de compassion et pousse l'effet de catharsis du tableau. Nous sommes là au cœur d'une ambivalence. C'est une œuvre dans laquelle la vie de l'auteur se confond avec le sujet de l'image. À la peine succédera le pardon dont le rescrit est envoyé le 31 juillet 1610. Il arrivera trop tard pour le Caravage qui meurt quelques jours plus tôt.

### — Giacometti au bord de l'effondrement

Alberto Giacometti (1901-1966), quant à lui, nous a révélé que l'essentiel d'un travail d'artiste pour comprendre le monde est de l'interroger sur ce qu'est l'acte de voir. La peinture, le dessin, la sculpture traduisent cette question de perception :

« On peut s'imaginer que le réalisme consiste à copier... un verre tel qu'il est sur la table. En fait, on ne copie jamais que la vision qu'il en reste à chaque instant, l'image qui devient consciente... Vous ne copiez jamais le verre sur la table ; vous copiez le résidu d'une vision. [...] Lorsque je regarde le verre, de sa couleur, de sa forme, de sa lumière, il ne me parvient à chaque regard qu'une toute petite chose très difficile à déterminer, qui peut se traduire par un tout petit trait, par une petite tache. Chaque fois que je regarde le verre, il a l'air de se refaire, c'est-à-dire que sa réalité devient douteuse, parce que sa projection dans mon cerveau est douteuse, ou partielle. On





le voit comme s'il disparaissait... resurgissait... c'est-à-dire qu'il se trouve bel et bien toujours entre l'être et le non-être. Et c'est cela qu'on veut copier... Toute la démarche des artistes modernes est dans cette volonté de saisir, de posséder quelque chose qui fuit constamment. Ils veulent posséder la sensation qu'ils ont de la réalité, plus que la réalité elle-même »<sup>8</sup>.

Mettant en place une figure, il veut intégrer la contradiction qui gît dans le fait de vouloir manifester la vie dans une œuvre, sans la figer. Le matériau de la sculpture, la feuille de dessin, la toile sont déjà en eux-mêmes des éléments concrets qui imposent leur poids et leurs limites. Comment ouvrir la représentation de l'être à l'espace sans l'« encager » ? Aussi est-il significatif que le processus de création de Giacometti soit une succession de tentatives et de repentirs qui se chevauchent et se recourent, le laissant dans une position inconfortable. Artiste perfectionniste à l'extrême, sa quête insatiable de vérité l'a tenu constamment insatisfait, découragé et endurant dans sa persévérance ; d'où, au final, l'œuvre.

Quand il fait son *Autoportrait* en 1923-1924, les lignes sont posées semblables à des indications de distance entre deux points et comme approximatives. La tête s'élabore à partir de ces repères, par lesquels le crayon passe et repasse. De manière si hachurée, parfois, que le visage en est rayé, comme masqué et couturé. Chaque marque est vigoureuse. Les contours dans leur ensemble n'imposent aucune assurance. Giacometti, qui a scruté pendant tout un été la forme du crâne, sait bien que son ossature soutient la morphologie faciale et qu'elle demeure dans les profondeurs par-delà la mobilité de la surface. La mort habite les apparences.

L'incapacité à réaliser une totalité donne un dessin qui a l'air d'une ébauche. Dans cet inachèvement même, la figure finalement s'approche davantage de ce que Giacometti cherche : préserver ce qu'elle contient de vibrant, de continuellement changeant. Son crayon campe



8. A. Giacometti, *Écrits*, Hermann, 1991, pp. 273-274.





la structure de la tête sans la surdéterminer. Les traits répétés, non reliés entre eux, sont la représentation même de l'instabilité, une image entre le « déjà là » et le « pas encore » du portrait.

En attaquant parfois les dessins à la gomme, l'artiste ouvre des brèches dans la charpente des coups de graphite, un flou qui accentue la lumière donnée par la feuille de papier. Grâce à cette soustraction, qui en nuance la blancheur, le support lui-même vibre d'un nouvel éclat.

Là où la vie et la vision sont fugaces, surgit une image « passante ». Le temps de l'artiste est inversement proportionnel. Il a regardé longuement, avec acuité, pour tenter de mesurer avec justesse les rapports entre les éléments et pénétrer le système du dessin, comme il le fera pour la sculpture et la peinture. Pour cela, il lui aura fallu non pas un regard à la sauvette, mais une sensibilité tendue qui puisse garantir à la construction de l'œuvre sa validité, à la vie son naturel et à la vision son impermanence. Et c'est au prix de cette attention forcenée que la figure humaine chez Giacometti trouve cette incroyable solidité pétrée de fragilité, ce pari fou sur la tenue des formes alors qu'elles sont toujours au bord du déséquilibre et de l'effondrement.

\*\*\*

Malgré le découragement, l'œuvre existe, signe d'autre chose que son premier dépôt, signe de création et de métamorphose. Malgré les attentes et les décalages, elle produit de l'inespéré. Le territoire de l'art ne cesse pas d'être un champ d'investigations, périssable et en devenir. C'est en découvrant que la culture, loin d'être un modèle immuable, est au contraire instable – tout comme le regard humain – que l'artiste pense et réalise ce qu'il en est du visible. Il est légitime qu'il désire être en possession de sa vision et des moyens de son art, mais son attention aux différents passages franchis dans la matière lui permet de voir s'ouvrir de nouvelles perspectives pour enquêter sur ce qui lui tient les yeux et l'esprit ouverts, et d'avoir l'audace de ne jamais conclure.





# L'expérience du prophète Élie

Élie le Thesbite, qui a fermé le ciel par sa parole ; Élie le thaumaturge, qui a multiplié farine et huile pour une veuve qui l'hébergeait, et dont il a ressuscité le fils ; Élie le grand prophète, à qui Dieu répondit en faisant descendre le feu sur son sacrifice devant tout Israël et qui a massacré les prophètes de Baal ; Élie l'homme de Dieu, dont la prière a rouvert le ciel pour en faire descendre la pluie ; Élie qui, au comble de son exaltation, a couru miraculeusement devant le char d'Achab ; ce grand Élie, à la menace d'une femme, Jézabel, fuit au désert. Là, il se laisse choir sous un genêt, il demande la mort et dit : « Assez ! Maintenant, Seigneur, prends mon être ! » (1 R 19,4). Repu de fatigue et de désespoir, il s'abandonne au sommeil, mais un ange vient le toucher et lui souffle : « Lève-toi ! Mange ! » Sitôt redressé, il aperçoit près de sa tête un pain d'épeautre et une cruche d'eau ; il mange, boit, mais se recouche ; l'ange l'invite à se refaire des forces : « Oui, le chemin est trop long pour toi ! » Élie se met en marche, et au terme de quarante jours et quarante nuits de prière et de jeûne, il arrive, exténué, au mont Horeb. Dieu l'y attend.



ÉLIANE  
POIROT

Carmélite, Stânceni,  
Roumanie.

A récemment  
publié aux Éditions  
de Bellefontaine : *Le  
glorieux prophète  
Élie dans la liturgie  
byzantine* (2004) et  
*Pour chanter le saint  
prophète Élisée dans  
la tradition byzantine*  
(2005), et aux Éditions  
du Carmel : *Élie, Élisée,  
prophètes du Carmel*  
(2007).

## Élie vu par les Pères de l'Église

Cette séquence d'Élie en proie au découragement et réconforté par la double venue d'un ange, avant sa rencontre avec Dieu à l'Horeb, n'a pas beaucoup retenu l'attention des Pères de l'Église, plus portés à commenter l'enlèvement du prophète dans un char de feu que son



désespoir, ses miracles que la théophanie de l'Horeb. Tout un ensemble de textes grecs présente la relation de Dieu avec Élie comme un dialogue entre la philanthropie divine et le zèle ardent du Thesbite. Dieu essaie de faire passer son prophète d'un zèle intransigeant à l'amour de ses semblables. Dans deux homélies chrysostomiennes, le découragement d'Élie est alors interprété comme dû à une pédagogie divine pour lui apprendre la miséricorde :

« L'absence de péché avait rendu Élie comme fou ; mais maintenant que lui aussi s'est montré capable de succomber au péché, par une permission et une disposition de Dieu, la bonté dont il aura bénéficié l'empêchera d'être sans pitié pour les autres »<sup>1</sup>.

À plusieurs reprises, Jean Chrysostome s'interroge sur les motifs de la fuite d'Élie :

« Dieu l'a dépouillé de sa grâce, et la faiblesse de la nature se manifeste aussitôt : il avait montré le prophète, il a montré l'homme, afin qu'on sût que la grâce avait opéré toutes ces merveilles. Dieu voulait aussi par là disposer ce cœur à l'indulgence, et réprimer en lui toute pensée d'orgueil, qu'auraient pu lui suggérer de telles œuvres. [...] Ainsi donc, quand il avait amené la sécheresse, comme il avait aggravé obstinément le fléau, comme ensuite il s'élevait dans sa propre estime au point de supposer qu'il ne restait plus personne de tel sur la terre, Dieu permit qu'il fit l'expérience de son infirmité, et lui déclara de plus que beaucoup d'autres avaient été sauvés : deux moyens par lesquels il réprimait en lui l'arrogance, et lui persuadait de se maîtriser en tout, d'être indulgent pour ses frères, de modérer son zèle par la charité »<sup>2</sup>.

Théodoret de Cyr (393-460), suivi par Procope de Gaza (fin IV<sup>e</sup>-début V<sup>e</sup> siècles), s'interroge dans ses *Questions et réponses sur les livres des Règles* : « Pourquoi, possédant une telle puissance, Élie eut-il peur de Jézabel ? » Il répond ainsi : « Parce qu'il était non seulement un prophète, mais aussi un homme [...]. Pour que la grandeur de ses actions miraculeuses ne le rende pas orgueilleux,

1. Cité dans *Le saint prophète Élie d'après les Pères de l'Église*, Éditions de Bellefontaine, 1992, p. 110.

2. *Qu'il faut se réunir fréquemment*, 4 (PG 63,465).







la grâce accorda à sa nature de recevoir la pusillanimité, afin qu'il reconnaisse sa propre faiblesse »<sup>3</sup>.

Césaire d'Arles (vers 470-543), dans un sermon, insiste sur l'Esprit qui agit par Élie :

« Veux-tu savoir quel fut Élie laissé à lui-même, quand la grâce de l'Esprit saint, pour l'éprouver, l'abandonna pendant quelque temps ? Il ne put supporter les menaces d'une simple courtisane, mais s'enfuit au désert et y marcha quarante jours. Donc, cet homme qui, soutenu par la grâce divine, avait fermé le ciel d'un mot par la puissance de l'Esprit saint et avait fait descendre du ciel des flammes vengeresses, ne put supporter la parole d'une simple courtisane de rien du tout. J'ai dit cela pour que nous voyions bien que c'est moins Élie qui accomplit tous ces actes que l'Esprit saint par l'intermédiaire d'Élie. Et c'est pourquoi il est impie de croire que le bienheureux Élie ait voulu se venger de ceux qu'il a fait mettre à mort »<sup>4</sup>.

Dans une homélie sur Ézéchiel, Grégoire le Grand (vers 540-604) montre le bienfait du découragement pour « maintenir dans les âmes d'humbles sentiments, parmi succès et revers, parmi faveurs et tentations, parmi hauts et bas. Élie avait fait descendre le feu du ciel, il avait enchaîné les eaux du ciel, et cependant, effrayé par les menaces d'une femme, il fuyait à travers le désert. Or, tandis qu'il fuyait, un ange lui apparaît, lui présente de quoi manger, lui déclare qu'il lui reste un long chemin à faire ; et cependant il ne chasse pas de son cœur toute crainte, parce que, dans l'âme du prophète, cette faiblesse de la crainte était la grande sauvegarde de sa force »<sup>5</sup>. Sa faiblesse maintient Élie dans l'humilité, vertu qui occupe une grande place dans la vie spirituelle de Grégoire. Ainsi, le découragement tourne au bien d'Élie en le rendant compatissant aux autres et en le gardant dans l'humilité.

La scène d'Élie relevé de sa dépression par l'ange peut être mise en parallèle avec celle qui ouvre la collection alphabétique des apophtegmes. Antoine le Grand, le « Père des moines chrétiens », qui entendait vivre dans le sillage du prophète vétérotestamentaire, se trouve au désert comme Élie. Il est alors en proie à l'acédie, à un grand obscurcissement des pensées, à une tribulation :

3. Cité dans *Le saint prophète Élie...*, p. 205.

4. *Sermons au peuple II*, 40,2, Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1978, p. 277.

5. *Homélie sur Ézéchiel*, II, 2,3, Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1990, p. 99.





« Le saint abba Antoine, alors qu'il demeurait dans le désert, fut en proie à l'acédie et à une grande obscurité de pensées. Il dit à Dieu: "Seigneur, je veux être sauvé, mais mes pensées ne me lâchent pas; que faire en mon affliction? Comment être sauvé?" Et allant un peu dehors, Antoine voit un homme semblable à lui assis à travailler, puis levé de son travail pour prier, et à nouveau assis pour tresser une corde, puis encore debout pour la prière. C'était un ange du Seigneur envoyé à Antoine pour le corriger et l'affermir. Et il entendit l'ange lui dire: "Fais ainsi et tu seras sauvé." Entendant ces paroles, il éprouva beaucoup de joie et de courage; et faisant ainsi, il fut sauvé »<sup>6</sup>.

La place même de cet apophtegme en tête de l'ensemble du recueil des sentences des Pères du désert montre l'importance fondamentale d'une telle expérience.

### Assez ! Lève-toi !

En Roumanie, le prophète Élie est très vénéré. Une centaine d'églises, et plusieurs monastères lui sont dédiés. Le jour de sa fête, le 20 juillet, est pour beaucoup un jour férié, en particulier dans les campagnes. La quasi-totalité du cycle biblique d'Élie est lue lors des vêpres de ce jour; son « acathiste », longue prière en son honneur, le fait chanter comme celui qui fut grandement affligé, mais consolé par le Seigneur. C'est donc un personnage bien vivant dans la piété populaire: nombre d'icônes et de fresques représentent son séjour au torrent de Kerit et son enlèvement dans un char de feu sous le regard d'Élisée. Son découragement, ou plutôt son réveil par l'ange, n'est pas ignoré, comme en témoigne une scène du cycle de la vie du Thesbite, peint vers 1540 dans le narthex de l'église Saint-Élie de Suceava, ou en 1694 dans le narthex de l'église de Hurezi. L'exégèse morale des Pères de l'Église, spécialement celle de saint Jean Chrysostome, est à la base de la prédication des Pères spirituels roumains d'aujourd'hui qui mettent en lumière, à sa suite, l'actualité de saint Élie.

Ainsi, dans ma vie de carmélite, retirée depuis une quinzaine d'années dans une haute vallée des Carpates pour la fondation d'un

6. *Les apophtegmes des Pères (série systématique)*, 1, Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1993, p. 337.





skite priant pour l'Unité des chrétiens, la nourriture apportée par un « corbeau » m'est un fait journalier, mais aussi « la consolation par l'ange » ne manque pas. Je ne retiendrai que deux événements :

- Février 2005. À la sortie de l'office matinal, alors que pointe l'aube, le froid habituel de -20°C est vif. Un instant d'inattention, et je glisse sur le sol gelé. Impossible de me relever. La sœur qui me suit me remet sur pied, mais le poignet droit est fracturé. Un voisin me conduit à l'hôpital de la petite ville voisine. Il faut attendre la radiologue, puis, dans le couloir glacé, tenir de la main gauche les clichés pour qu'ils sèchent... La fracture est mauvaise. Il n'y a personne ici capable de remettre cela. Il faudrait aller à la ville distante de 100 kilomètres. Mais comment ? Prendre le train ? C'est impensable. L'absence de quai me rendra impossible la montée dans un wagon. Pas de taxi. Peut-être un ami pourra-t-il m'y conduire, mais il a retiré la batterie de sa voiture à cause du froid. La douleur est forte.

*« Assez ! Maintenant, Seigneur, qu'est-ce que je fais ici ? »*

Un homme s'approche pour me parler. Que veut-il ? Je n'ai pas le cœur à l'écouter. Il me dit : « J'ai entendu votre conversation. Je suis le chauffeur du monastère orthodoxe Saint-Élie. J'ai téléphoné au starets qui m'a dit de vous conduire à Târgu Mures. » Merci, Seigneur, pour cet ange envoyé au moment même où la douleur me faisait douter du sens de ma présence en ce pays !

- En juillet de cette même année 2005, des pluies torrentielles transforment le petit cours d'eau traversant la propriété du Carmel en un fleuve de boue qui inonde tout le terrain. Quel spectacle ! Clôture emportée, fleurs transformées en pierres, fondations sapées par les eaux, arbres déracinés, sol parsemé d'os de bêtes sauvages, installation d'eau courante détruite, fosses septiques emplies de





vase... Le travail réalisé laborieusement sur ce terrain pendant une dizaine d'années est anéanti en quelques heures. Que faire ?

« *Assez ! Maintenant, Seigneur, je renonce à cette fondation.* »

Mais le Seigneur nous envoie aussitôt des anges pour poursuivre cette fondation œcuménique. C'est en premier lieu l'évêque orthodoxe qui vient constater les dégâts et nous promet d'intervenir pour une aide rapide : une quinzaine de gendarmes viendront nous prêter main forte plusieurs jours. Puis c'est l'évêque gréco-catholique de Cluj qui n'hésite pas à prendre la pelle avec deux séminaristes pour parer au plus urgent. Quelle surprise, un matin, en sortant de l'église : un homme contemple, dans ce qui fut le jardin, le tableau apocalyptique causé par l'inondation. Il me dit :

– Ma mère vous a vue à la télévision hier et m'a dit que vous aviez des problèmes. Que puis-je faire pour vous ?

– Ce dont nous avons besoin en premier lieu, c'est un excavateur !

– Pas de problème, j'en ai un. Le temps d'arriver ici, il est à 30 kilomètres, et il fera le travail !

Quelle merveille ! Le Seigneur a résolu notre problème, alors que nous chantions ses louanges ! C'est le début d'une longue chaîne de solidarité qui a permis de rendre au skite sa beauté première et qui me fait chanter : « Heureuse inondation qui a suscité tant d'actes d'amour ! » La reconstruction du site sera plus longue que prévue, mais le Seigneur continuera d'envoyer des anges pour nous encourager. Quelquefois, ce fut la visite d'un ourson profitant du fait que la clôture n'était pas encore reconstruite...

Le cœur même de la vocation du skite de Stânceni semblait alors battre encore plus fort au sein des épreuves extérieures. Mais de lourds nuages se sont amoncelés dans le ciel bleu de l'œcuménisme roumain<sup>7</sup>. Ce qui était possible il y a dix ans – la prière commune durant la semaine de prières pour l'Unité ou pour les fêtes patronales – ne l'est plus aujourd'hui. C'est l'heure d'espérer envers et

7. Le 6 janvier 2008, l'évêque orthodoxe et l'évêque gréco-catholique d'Oradea ont procédé ensemble à la bénédiction des eaux de la rivière qui traverse la ville. En mai de la même année, le Métropolite orthodoxe du Banat a communiqué lors d'une liturgie gréco-catholique qui suivait la bénédiction d'une église. Ces deux faits ont causé grand scandale et ont été suivis d'une décision du Saint-Synode de l'Église orthodoxe roumaine interdisant toute prière commune.





contre tout, de demeurer dans le silence et la confiance, alors que le désir du Christ: « Que tous soient un pour que le monde croie », semble ainsi bafoué.

Souvent ma prière emprunte le cri de la belle Acarie, fille d'Élie devenue au Carmel la bienheureuse Marie de l'Incarnation (1566-1618), lors de son agonie: « Je n'en puis plus!.... Ô mon Seigneur, je n'en puis plus; pouvez pour moi, mon Dieu, pouvez pour moi, mon Seigneur »<sup>8</sup>. Avec sainte Thérèse de Lisieux, puissè-je passer du « Je ne peux plus » au « Mon Dieu... je... vous aime! »<sup>9</sup>.

Le découragement est alors par excellence le lieu qui nous tourne vers le Seigneur, qui nous oblige à crier vers Lui. Là nous expérimentons que sans Lui, nous ne pouvons rien. Le désespoir d'Élie est le prélude à sa rencontre avec le Seigneur. Son apparente démission est en fait une remise totale de lui-même à son Créateur qui entend son cri-prière « Assez! », monosyllabique en hébreu (*rab*). Au fond du découragement nous attend le Christ descendu aux enfers pour nous amener dans la lumière de sa Résurrection.

8. Bruno de Jésus-Marie, *La belle Acarie. Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, Desclée de Brouwer, 1942, p. 703.

9. *Derniers entretiens*, 3 septembre 1897.



# Un trésor dans des vases d'argile



MARÍA DE LOS DOLORES  
**PALENCIA GÓMEZ**

Sœur de Saint-Joseph, accompagnatrice spirituelle, Mexico.

Cet article est tiré de la revue de spiritualité jésuite mexicaine *Mirada* (Guadalajara, n° 25, décembre 2008) et reproduit avec l'aimable autorisation de son rédacteur en chef.  
Traduit par Yves Roullière.

Comme dans toute histoire personnelle, j'ai eu à connaître des étapes heureuses et d'autres malheureuses. Après certains moments-clés, après une blessure ou une confrontation avec mes manques et mes faiblesses, après des expériences « frustrantes », j'ai pu commencer un nouveau chemin de croissance, des portes se sont ouvertes lorsque toutes les fenêtres semblaient se fermer. Expériences positives et expériences négatives m'ont amenée à développer des potentiels que j'ignorais ; j'ai découvert de nouvelles facettes de ma personnalité, de mon tempérament, et j'ai beaucoup appris sur l'être humain. La relation pleine de délicatesse avec des amis, accompagnateurs, sœurs de communauté ou simples gens du peuple m'a révélé quelque chose de nouveau afin de poursuivre le chemin. « Lève-toi et mange, car le chemin est long » (1 R 19,7).





## Du dynamisme à la crise

La première expérience qui me vient à l'esprit et au cœur est celle j'ai vécue intensément entre les années 1975 et 1977 – années d'élan conciliaire. La vie religieuse entra dans un grand renouveau, et cela bouleversa tout ce qui avait été établi jusqu'alors. Je n'avais pas encore fait de vœux définitifs. La congrégation à laquelle j'appartiens se lança dans un long processus de recherche et de transformation pour répondre à Vatican II et à la situation du monde. Il y eut de l'air frais et de nouveaux dynamismes, mais aussi de grandes crises. Nous avons vu partir de nombreuses sœurs amies, des formatrices, des responsables, des personnes considérées comme très solides dans leur vocation ; nous avons vécu des moments de confusion, de désunion, de méfiance. À cette époque aussi, un de mes frères quitta la Compagnie de Jésus : il m'était très proche, et je m'identifiais à lui dans mes recherches, mes points de vue, mes désirs de servir.

Ce furent des temps profondément douloureux : toutes mes certitudes s'écroulèrent, mes modèles chancelèrent, doutes et questionnements me bousculèrent, en même temps que les liens affectifs avec maintes personnes connaissaient des transformations, voire des ruptures, à tout le moins des mises à distance. Tout cela, en frappant au cœur de mes choix, au cœur de mon assurance personnelle, me laissa dans un état de grande fragilité et de fort

blocage dans mes relations avec les autres ; j'avais à la fois grand besoin de tendresse, de reconnaissance, et peur de toute proximité affective, peur d'être désolée, de me laisser aller.

## Un temps privilégié

En 1976, j'ai pu vivre les Exercices spirituels de trente jours qui me permirent de tout réviser et de m'interroger sur le sens de ma vie : faire une nouvelle élection et confirmer l'appel de Dieu pour ce style de vie. J'ai souvent pensé que celle qui avait fait cette seconde élection était déjà une autre personne. Les Exercices ne me donnèrent donc pas un chemin tout fait, pas plus qu'ils me rassurèrent sur le fait que les combats étaient terminés ; mais ils renouvelèrent mon espérance dans les personnes, tout comme la confiance que le Seigneur chemina à mes côtés comme à Emmaüs (*Lc 24,13-35*). Il fallait avancer chaque jour en apprenant à me connaître, à vivre dans le conflit et dans la tension permanente entre l'endurcissement de certaines positions pour « rassurer », et le risque de marcher sans certitude, dans le discernement.

Ce fut un temps privilégié d'intériorisation, d'auto-observation et de recherche d'accompagnement ; un temps de timidité, de craintes et de doutes impossibles à confier à quiconque. J'ai connu la tentation de dépendre des autres, de copier des comportements





différents des miens pour être acceptée ou me sentir proche de certains milieux ; mais, tôt ou tard, cela produisait encore plus de vides et d'angoisses. Qui étais-je réellement ? que désirais-je profondément ? vers où voyais-je mon chemin de réalisation personnelle et de bonheur ? comment avancer sans être désolée ni reculer ?

L'invitation à un nouveau projet apostolique qui se présenta à travers des sœurs amies, projet qui sortait des sentiers battus, fut le moment-clé pour choisir au milieu des ombres ce qui apparaissait comme un chemin de vie et non de mort. Il s'agissait de me donner à d'autres personnes en situation de grande pauvreté. Je crois avoir fait le pas de façon un peu inconsciente à ce moment-là, mais cela me projeta en dehors de moi-même et devint en peu de temps source d'espérance.

### Parmi les pauvres

À partir de cette décision, j'ai vécu des années très heureuses, créatives, profondément rénovatrices et fécondes, au sein d'un village, d'une communauté et d'une équipe qui m'ont accompagnée avec patience et respect. Ils m'encouragèrent et me provoquèrent à être moi-même, à rompre avec mes schémas mentaux et moraux ; à grandir dans le risque, en m'ouvrant à la différence, face à d'autres pensées et formes de vie, face à la richesse d'autres cultures, d'autres

visions du cosmos ; face à l'amitié, à l'amour, à la complémentarité. Je naquis de nouveau comme peuple, femme, religieuse, à travers des gestes remplis de la simplicité et de la fraîcheur des pauvres ; je fus à nouveau fécondée dans une communauté de prière et de mission. « Il est nécessaire de naître de nouveau [...], naître de l'Esprit » (Jn 3,1-8).

Ce furent une femme du peuple, un jeune laïc de mon équipe et un ami prêtre qui me provoquèrent à sortir de mon autodéfense, à arrêter de pleurer sur mon sort et à rompre ainsi l'enfermement en moi-même. Sans le savoir, tous trois me confrontèrent à la vérité : mon cœur s'asséchait. Enfermée dans une forteresse pour ne pas souffrir, j'avais créé une barrière dans mes sentiments, et cela me rendait dure, rigide, insensible. Je m'obligeais à porter une grande solitude, qui m'empêchait de jouir de la vie, dans ses petits détails comme dans ses moments extraordinaires.

### Une rechute

Ce fut à nouveau un temps de crise. Comment rompre cette autodéfense sans perdre ce que j'avais conquis de haute lutte ? Connaître mes limites et les assumer avec sérénité, tout en les discernant dans la prière, tel fut mon chemin de libération. Partager honnêtement mon chemin avec des personnes sages de la « sagesse de la Dieu », qui me laissèrent affronter des personnes





avec lesquelles je travaillais, vivre chaque jour intensément en cherchant tous les rayons de soleil dans le plus petit, me conduisit à un espace de grande liberté intérieure.

Mon cœur fut capable d'aimer à nouveau avec intensité. J'ai pu jouir et me réjouir d'amitiés profondes, m'accepter fragile comme la plupart, sans honte et sans tenter de jouer tous les rôles, d'user de masques, de soigner mon image. J'ai appris à rire de moi-même, à me fier aux autres malgré les désillusions, à exprimer de façon plus adéquate ma tendresse, ma douleur, mes capacités, et à servir avec simplicité mais non sans passion. J'ai découvert ma capacité à apprendre, créer, analyser et synthétiser, former et éduquer. J'ai trouvé des techniques pour ne pas me fâcher intérieurement, ce qui aide beaucoup à la santé physique et mentale. Je n'ai qu'une vie, et c'est pour la donner ; j'ai appris des Alcooliques Anonymes à vivre pleinement engagée et heureuse des vingt-quatre heures de la journée, sans attendre plus.

### \_\_\_\_\_ Débroussailler le chemin

La connaissance de soi acquise dans le discernement et l'amitié, les lectures et les témoignage m'ont aidée à me transformer lentement. Je me suis souvent surprise à affirmer que je suis heureuse ; et de fait, je le suis. Je connais encore des incertitudes et des peurs, mais

je crois qu'elles ne provoquent plus en moi paralysie ni angoisse. Je sais reconnaître suffisamment aujourd'hui le chemin par lequel la dépression pourrait m'atteindre et m'arrêter pour chercher aussitôt de l'aide ou changer de route. J'ai appris à vivre avec mes blessures, à savoir là où je glisse et trébuche le plus fréquemment. J'ai peu à peu distingué entre une exigence perfectionniste qui crée des fractures et une saine invitation à aller plus loin dans un amour radical, et par là exigeant.

Éprouver l'amour et la tendresse d'autres pour moi, non pour ce que je fais, mais pour ce que je suis m'a aidée également à reconnaître mon potentiel, et j'ai pu entreprendre des tâches qui m'apparaissaient auparavant impossibles. J'ai vu qu'il y a de multiples possibilités de grandir sans que l'âge, la race ou le sexe y fasse obstacle. Cela implique toujours de se risquer, d'avancer sans garde-fou, de prendre sur soi et d'assumer les conséquences de ses décisions, de ses erreurs, ou la responsabilité de ses actes. À travers cette expérience de libération, j'ai eu la chance de faire des incursions dans des terrains totalement nouveaux pour moi, comme le dialogue interculturel et le respect de la différence ; j'ai grandi dans la confrontation et reçu avec reconnaissance la confiance des autres pour avancer.

La possibilité de lire à partir de mon expérience des ouvrages de psycholo-





## Face au découragement

gie, d'anthropologie et de sociologie m'a permis de me clarifier davantage et de nommer de façon adéquate mes étapes. À présent, à presque soixante ans, je suis désireuse de continuer à risquer des transformations qui soient bénéfiques pour moi et pour les autres, en apprenant à m'améliorer dans les relations interpersonnelles ou à vivre de nouvelles rencontres, pour les différents services dont on me charge, ou bien simplement pour m'humaniser davantage.

Ce chemin de connaissance de soi et de croissance dans la joie des expériences positives ou dans la douleur d'échecs apparents, a été aussi d'une grande aide pour laisser Dieu trans-

former mon cœur en un cœur plus miséricordieux et compatissant; pour mieux comprendre et accompagner les personnes qui croisent mon chemin; en particulier celles qui vivent des blessures, des moments de crise, ou sont chargées d'un passé douloureux qui pèse sur leur présent. J'ai appris à davantage écouter avec le cœur et à sentir dans mes entrailles la vie de ceux qui me font partager leur chemin. Sans leur offrir de solutions, je tâche de leur faire partager ma tendresse, ma solidarité et ma foi qu'ils peuvent aller de l'avant. Je leur offre le reflet, le miroir de leur propre histoire pour qu'elle soit plus claire et transparente pour eux-mêmes, et je les aide parfois à voir que c'est pour eux un temps de grâce.

4-5 décembre 2009

### Le courage

Colloque en partenariat avec *Christus*

Vendredi 4 décembre à 20h30

Projection de

*Trois couleurs : bleu*, de Krystof Kieslowski (1993)  
suivie d'un débat.

Samedi 5 décembre de 9h30 à 17h

Journée de réflexion

J.-N. Audras, Bernadette Avon, J.-M. Glé, R. de Maindreville,  
P. Pasquini, G. de Taisne...

La Baume – Chemin de la Blaque – Aix-en-Provence

04 42 16 10 30 – [www.labaumeaix.com](http://www.labaumeaix.com)





# Reprendre cœur

## Dans une société désabusée

**D**ans la société d'aujourd'hui, il est des formes d'inaction, d'atonie, de démotivation qui donnent à croire que tout courage a été ôté non seulement pour agir ou réagir de façon collective, mais pour s'efforcer de comprendre la situation complexe dont dépend notre avenir, notre propre liberté. N'y sommes-nous pas pour une part confrontés dans l'actuelle crise économique-financière qui nous dépasse de tous côtés ? Un sentiment d'exclusion des réseaux de décisions susceptibles de peser sur les événements engendre chez ceux qui le subissent un doute profond qui s'ajoute à la morosité ambiante. Chez ceux qui cherchent à dépasser ce sentiment, comptent avant tout les signes et indicateurs financiers d'un espoir de reprise, chez soi ou chez les autres, qui épargnera au mieux leurs intérêts ou ceux du pays. Pas, ou peu, d'interrogation sur le « paradigme », sur les orientations de fond, malgré de nombreux appels... Il y a comme une sorte de déni devant la réalité pressentie de la situation, où la peur de l'avenir et la complexité s'unissent dans une forme d'attentisme désabusé, malgré quelques indignations très localisées.

Notre propos n'est pas de chercher des raisons éthiques ou spirituelles à cette crise, ni d'émettre sur elle un jugement moral. Il s'agit plutôt de voir dans quelle mesure l'expérience de la vie spirituelle peut éclairer de son jour propre ce qui précisément peut nourrir un tel sursaut, ce qui y fait obstacle, et peut-être aussi ce qui relève de l'illusion, ce qui à proprement parler peut « abuser » les acteurs et les agents que nous sommes et nous enfermer dans le découragement.

↓  
REMI DE  
MAINDREVILLE  
S.J.



## Comme un coup de massue

La forme de désespérance actuelle n'est pas le seul résultat de faits qui se répètent et conduiraient à un sentiment d'impuissance à s'en sortir. Certes, l'effondrement financier avec ses conséquences sur le travail et l'économie font l'effet d'un coup de massue qui paralyse de nombreux ménages. Une précarité qu'on croyait révolue se dresse à nouveau comme unique horizon pour beaucoup. Cela tempère les jugements affirmant que la crise va nous réveiller et que nous en sortirons collectivement renforcés : ils oublient que cette crise touche les hommes de façon très inégale. Elle fait souffrir, appauvrit et réduit au chômage la partie la plus vulnérable de l'humanité. Et l'on n'observe pas aujourd'hui de mobilisation d'opinion et de solidarité comparable à celle des années 80 devant l'émergence des « nouveaux pauvres ». Chacun sent bien que cette situation est mondiale, complexe, et nous échappe largement. Forts ou fragiles, nous sommes tous concernés et appelés à être acteurs.

D'autres éléments jouent aussi dans ce manque de réactivité : l'évitement, ou la peur tout simplement, qui se répand en séparant, en isolant, comme dans *La peste* d'Albert Camus. Personne n'a le désir d'être touché et chacun souhaite tirer au mieux son épingle du jeu.

## Un certain sentiment d'insignifiance

Des facteurs culturels jouent aussi un rôle décisif aujourd'hui : un sentiment d'impuissance, d'insignifiance, nourrit une sorte de déresponsabilisation par rapport aux enjeux collectifs du monde ou de la cité. Comment a-t-on pu, en l'espace d'une ou deux générations, passer de la certitude convaincue que l'on *faisait* l'histoire, dans le sens du progrès et de la liberté, à cette sorte de démission face à l'avenir et à ses enjeux, au profit du présent et de l'immédiat ? Là, dans un espace et un temps immédiatement à portée des yeux et de la main, semble se jouer l'essentiel de la vie individuelle et collective, celle du moins sur laquelle nous pouvons quelque chose et dont il faut tirer le plus grand parti pour préserver un avenir trop incertain.





Trois éléments peuvent éclairer ce changement culturel :

- Le premier est le passage d'une *foi en l'avenir* dont la figure est celle d'un progrès social indéfini bâti sur une croissance économique assurée par le développement scientifique, à une *attente placée dans les moyens techniques* sans réelle finalité. Avec l'écroulement du monde communiste s'était en même temps écroulée l'idée – déjà fort contestée par les faits – d'un développement économique et social scientifiquement contrôlé et politiquement encadré, tandis que s'affirmait toujours plus la liberté totale du marché au bénéfice de privilégiés. Tout cela vient de montrer cruellement ses limites, fragilisant davantage le lien social et appelant la nécessité d'une régulation démocratique. La mondialisation et la complexité des interdépendances amplifient la soudaineté de cet écroulement. On a rarement connu ce sentiment d'être à la merci d'une machine qui tourne toute seule, désorientée, dont profitent abusivement les plus riches.

Le découragement prend ici le visage d'un homme désabusé, dont les rêves se sont effondrés, un homme impuissant à imaginer un avenir devenu illisible, un homme qui se sent le jouet d'événements qu'il ne peut maîtriser ni réellement situer. On le perçoit ces temps-ci à travers les réactions désespérées dans le cadre de fermeture d'entreprises, où la menace paraît le seul signe d'humanité face à l'implacable violence financière.

- Un deuxième trait du découragement actuel tient à la *nouvelle perception du temps*. À la modernité orientée par l'avenir, à un temps qui valorisait l'action, le travail, l'ensemble des choix de la vie culturelle et sociale, succède une « tyrannie du présent dominé par l'urgence », pour reprendre l'expression très évocatrice de l'historien François Hartog. L'urgence est terrible parce qu'elle s'impose ; il n'y a pas à réfléchir, mais seulement à réagir avec compétence pour survivre. C'est un stress considérable et une lutte permanente où le temps lui-même devient l'ennemi. D'un autre côté, vivre dans l'urgence est rassurant : l'absence de perspective y est compensée par la densité, l'utilité et la gratification de ce qui y est vécu. Il n'est que de voir, pour s'en rendre compte, le succès des émissions valorisant les métiers liés à l'urgence (soignants, pompiers...). Mais s'efface alors le sens du présent comme rencontre d'un passé et d'un futur, comme moment de décision où un sujet social construit l'avenir à





partir d'une mémoire réfléchie du passé, et participe ainsi peu ou prou à son histoire.

L'homme découragé d'aujourd'hui est un sujet sans histoire perdu dans son hyperactivité. L'immédiateté dans laquelle l'enferme l'urgence ne lui permet pas d'engendrer sa liberté, de s'investir « durablement ». Il est comme abandonné à ses propres émotions qui rythment sa vie.

- Troisième élément : l'espace dans lequel l'homme actuel se donne un pouvoir d'agir s'est aussi réduit parallèlement au *processus d'individualisation croissante* que les progrès techniques ont progressivement permis. Le périmètre de responsabilité sociale qu'il privilégie est clairement celui de la proximité immédiate (lui-même, son avenir, sa carrière, sa famille), et en fonction de cela, celui des engagements dont le résultat pratique est immédiatement mesurable. Le cas échéant, il peut s'agir d'adhésion à une forte conviction. Mais les appartenances sociales qui relevaient de l'identité, des traditions, du devoir, des groupes socio-professionnels, politiques, religieux, tendent à disparaître. Si des mouvements politiques ou religieux sont encore des lieux où se perçoivent, s'analysent, s'intériorisent des enjeux sociétaux, ils n'aident pratiquement plus à élaborer une action collective déployée selon une stratégie éclairée par un projet de société ou une vision à long terme.

Le découragement social d'aujourd'hui prend les traits d'un sujet sans perspective qui tend à s'absenter de la réalité, au profit de ce qu'il peut immédiatement maîtriser.

### Le mensonge de David

Le découragement peut être démasqué dans une tentation qui, aussi compréhensible ou explicable qu'elle soit, recèle un mensonge. La tentation consiste à céder au manque de confiance en soi, en l'autre et dans la capacité de la société à se tourner résolument vers l'avenir. Plus que de découragement au sens où on l'entend habituellement, il s'agit de manque de courage, de ressort, de souffle. Le mensonge consiste quant à lui à y trouver des raisons qui conduisent à affirmer que là, dans cet attentisme, est la seule attitude juste, celle qui préserve l'avenir et la vie de tous. Mensonge qui confond à dessein peur et prudence, inertie et préservation, découragement et salut, mort et vie tout simplement. Là est la signature du Malin.







Mais là est proche aussi la voix de l'Écriture. Dieu s'y révèle comme un Père attentif qui accompagne son peuple jusque dans les épreuves : comme disent les Psaumes, il accueille sans mépris le « cœur désespéré », il rend force pour le combat, il renouvelle comme l'aigle la jeunesse de qui s'appuie sur lui... Mais il éclaire aussi sans complaisance le cœur de ceux qui comptent sur lui, il leur en révèle les obscurités et les arcanes, il sonde les reins et les cœurs.

L'histoire de la faute de David (2 S 11 et 12) est ici éclairante car elle désigne, à la racine de la tentation, le « manque de cœur » du roi qui se laisse entraîner par son envie vers l'abus de pouvoir et à la suite dans une histoire qu'il ne maîtrise plus.

Tant que David est dans la logique de son envie et du rapt de Bethsabée, il n'entend rien. On assiste à une histoire d'abus de pouvoir, de dérapage, de meurtre... Une tragédie faite de coups et blessures sans autre parole qu'un plan d'action. Pour le sortir de sa surdité et de cette logique mortelle, Nâtan a recours à une parabole, qui donne à David une image insupportable de lui-même, celle d'un infâme prédateur de brebis. Par la réaction qu'il a suscitée, David peut ainsi prendre conscience de sa faute mais plus encore d'en nommer la racine : « le manque de cœur ». Quelle humiliation pour lui ! Dans sa passion pour Bethsabée, voilà qu'il manque de ce même « cœur » – ce mélange d'amour, de générosité et de volonté – qui lui a permis naguère de vaincre Goliath, de résister à Saül et de déjouer ses pièges. David est ainsi désabusé au sens propre, sorti de l'abus dans lequel il s'enfermait, et il reconnaît l'œuvre et la présence de Dieu dans ce retour à la conscience et à la parole.

### \_\_\_\_\_ Tenir parole contre vents et marées

Le rêve généreux mais prométhéen d'émanciper l'humanité, et l'atonie désabusée du repli ne relèvent-ils pas d'une même logique dont la puissance est finalement le ressort profond ? Une puissance qui a transformé le monde et les conditions d'existence en deux siècles comme jamais auparavant, rendant la vie beaucoup plus confortable et facile, haussant le niveau culturel, rapprochant les hommes en réduisant les distances, en passe de faire du monde une cité unique... Mais cette puissance est aussi la source de violences inouïes, de prédatons sans limites, sur la planète et ses richesses





naturelles, de transformations au forceps sans souci des populations sacrifiées et déplacées, de corruptions... L'envers de cette image est celle d'une société en échec et démotivée, angoissée par l'avenir, qui n'entreprend plus, qui subit la puissance des autres en essayant de se protéger et de jouir des biens et richesses accumulées au détriment des générations à venir, qui cherche un bonheur introuvable dans la multiplication de sensations et expériences nouvelles...

Cette logique de puissance, capable de transformer le Néguev en orangerie, aurait-elle oublié que l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ? Seule semble compter pour elle la parole dont elle peut tirer de l'argent, du pouvoir, de la jouissance, cette parole fût-elle la plus sacrée, la plus intime ou la plus profonde.

Face au découragement qui touche la société, il ne sert probablement à rien de développer une nouvelle logique de puissance ou d'adopter un discours injonctif. Toutes les mesures prises pour atténuer les effets du choc financier, pour moraliser et réguler davantage les comportements sont nécessaires si l'on veut éviter une catastrophe plus grande encore et des explosions de violence incontrôlables. Mais face à un découragement de la société, il est bien plus nécessaire de travailler à reprendre confiance en soi et dans l'autre...

Car, comme pour David, c'est le cœur qui est touché et violenté, et c'est le cœur qu'il s'agit en retour de toucher pour reprendre confiance. Le « manque de cœur » dont souffre notre société comme en souffrait David, l'absence de cœur, qui met en scène des prédateurs sans paroles et des humiliés résignés et muets, appelle une autre parole.

L'héritier de la modernité n'est pas un homme désabusé, inconsistent, sans foi ni repères à transmettre. C'est un homme qui trouve du sens à agir par lui-même, librement, qui sait qu'il peut changer les conditions qui entravent sa vie et sa liberté (il l'a payé au prix fort plusieurs fois). Mais il n'a pu et ne pourra le faire que dans la solidarité qui crée des désirs à réaliser.

C'est pourquoi la parole que nous avons besoin d'entendre est une parole gratuite, qui lie et relie avant de « faire » ou de produire, qui aime, qui crée de la relation et du goût de vivre ensemble. Une parole qui se fait écoute de l'autre en le faisant exister dans la relation, dans le débat où s'élabore un avenir commun.





C'est enfin une parole qui se fait promesse, car elle a été tenue dans le passé, parfois contre vents et marées, en construisant une communauté d'intérêts et de valeurs dans la liberté et la reconnaissance, et pas seulement dans la lutte et le rejet.

La Parole de l'alliance et de l'intimité entre Dieu et son peuple l'a souvent inspirée, de près ou de loin...

Des signes la manifestent déjà montrant que l'accablement et le manque de courage ne sont pas le dernier mot, que commencent à s'y ouvrir quelques sentiers de vie et d'avenir : respect de la nature et sauvegarde de la planète, goût pour l'humanitaire où se dit l'ouverture et l'accueil de l'autre, développement d'une économie solidaire, soit d'une intériorité et d'un au-delà qui fondent les espérances et les combats d'aujourd'hui...

\*\*\*

L'Église est au cœur de sa mission et de sa foi vivante quand elle aide les hommes à distinguer ce qui les fait grandir de ce qui les décourage. David n'aurait pu sortir de son enfermement sans l'aide et la parole de Nâtan. Gédéon n'aurait pu découvrir la force de sa liberté sans l'aide de cette présence du Seigneur au plus intime de sa vie. Les disciples d'Emmaüs se seraient enfermés dans leur déception sans l'aide de ce mystérieux compagnon. Cette présence prophétique est éclairante. Elle donne à entendre la nouveauté de l'Évangile et fait renaître l'espérance. Pourtant, elle ne se substitue pas à une présence plus profonde, celle du sacrement qui en est l'horizon indépassable, puisque le Dieu fait homme s'y donne totalement.

Face au découragement, l'eucharistie est une invitation. Elle nourrit la foi, tel un viatique, et, dans la nuit, elle dit l'attente de la grâce, alors même que rien ne se donne à sentir. Pour notre société, elle manifeste, par son existence même, la gratuité du don qui rassemble les hommes en communauté de foi. Mais surtout elle célèbre et donne tout leur sens aux gestes et aux paroles que tous, croyants ou non inventent pour rompre l'isolement et nourrir la confiance. Davantage : elle anticipe l'avenir d'une société où chacun est reconnu, une société riche de toutes ses différences.





# Vivre et penser les crises

## De la conversion spirituelle après 1929 et 1974



JACQUES  
LE GOFF

Faculté de droit de  
Brest. Collaborateur  
d'*Esprit* et d'*Ouest-  
France*, il a notamment  
publié : *Face à  
l'événement* (Éditions  
Apogée, 2002) et  
*Du silence à la parole :  
une histoire du droit du  
travail des années 1830  
à nos jours* (Presses  
universitaires de  
Rennes, 2004).

L'évidence a fini par l'emporter : économique dans ses manifestations, la débâcle actuelle relève non moins d'autres niveaux d'explication, à la fois politique, culturel et spirituel. S'en tenir au seul emballement de la machinerie économique-financière reviendrait à prendre pour origine du mal l'un de ses symptômes, à confondre la physique de l'événement et la métaphysique de ses causes. Pas d'accès possible à l'intelligence du moment sans un travail d'identification des ressorts profonds, dérobés au regard pressé.

C'est ce que vient de rappeler l'ancienne ministre de l'écologie Corinne Lepage dans un petit livre tonique : « La crise économique et financière n'est qu'une facette de la *remise en cause globale* et doit être traitée comme telle »<sup>1</sup>. Le socio-économiste Bernard Perret propose, pour sa part, l'« invention d'un nouveau style de vie » au prix d'une « conversion »<sup>2</sup> spirituelle, tandis que le journaliste Hervé Kempf vaticine : « Ce n'est pas la fin de l'histoire, c'est le début d'une nouvelle histoire ! [...] Votre vie ne sera pas simple mais elle sera dense »<sup>3</sup>. À travers les lignes de fracture qui parcourent le monde, se dévoile l'urgence d'une mise en question globale.

Il aura fallu le choc traumatique de l'événement pour engager nos sociétés dans un vaste examen de conscience collectif et individuel qui n'est pas sans rappeler les grands débats inaugurés par la crise de

1. *Vivre autrement*, Grasset, 2009, p. 10 (c'est nous qui soulignons).

2. *Le capitalisme est-il durable ?* Carnets Nord, 2009, p. 208.

3. *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, 2009, p. 9.





1929 et le choc pétrolier de 1973. Dans les deux cas, la réflexion n'a pas tardé à rejoindre le soubassement éthique de l'ébranlement.

## Le sursaut d'Emmanuel Mounier après 1929

En décembre 1930, les *Entretiens de Meudon* animés par le philosophe Jacques Maritain se donnent pour thème la crise économique qui vient d'éclater outre-Atlantique. Du débat ressort la conviction que l'on a affaire à une crise dont les racines, certes économiques, ne sont pas moins morales et sociales. *Économiques* en ce que, laissée à elle-même, la dynamique vertigineuse du système capitaliste le conduit inexorablement à la catastrophe. « Son essence est de ne tenir qu'en accélérant sa vitesse », observe Maritain. *Morales* du fait de l'expansion d'une économie financière fondée sur l'« auto-fécondité de l'argent » autant que de la prolifération des « faux-besoins » dans la société de consommation émergente. *Sociales* par l'injuste sort fait au travail et aux travailleurs face au capital dans le fonctionnement des entreprises. Maritain ouvre le débat de manière visionnaire en appelant de ses vœux « un mode d'entreprise où l'ouvrier participerait à la gestion du capital, y compris les instruments de travail » au sein d'un « conseil ouvrier et patronal où les deux forces seraient égales ». Une perspective qui n'est autre que de cogestion.

L'entretien, rapporté par Emmanuel Mounier<sup>4</sup>, est très révélateur de l'approche à l'époque dominante chez ceux que l'on nommera plus tard les « non-conformistes des années 30 », jeunes intellectuels ayant en commun, par-delà d'évidentes divergences, l'abord de la crise sous l'angle le plus large, celui de la civilisation. « Nous sommes, à n'en plus douter, à un point de bascule de l'histoire : une civilisation s'incline ; une autre se lève »<sup>5</sup>. Est en cause non seulement l'économique comme rationalité technique, mais, plus en profondeur, le socle des valeurs, les choix de société qui en déterminent la place et la physionomie. La question est justement de savoir si, sous prétexte de liberté, on laisse le marché étendre sa loi à l'ensemble d'une société placée sous l'empire de l'utilité et de la force ; ou bien, si l'on entend le maintenir dans sa fonction instru-

4. *Entretiens* (1926-1947), à paraître chez Fayard/Le Seuil.

5. E. Mounier, « Éloge de la force », *Esprit*, mars 1933, p. 886.





mentale, subordonnée, d'échange et d'allocation des ressources sous le contrôle du politique chargé des arbitrages et des synthèses avec d'autres ordres de réalité, à commencer par le spirituel.

Car, comme le dira encore Mounier, « le spirituel est aussi une infrastructure », l'« aussi » étant presque superflu<sup>6</sup> tant il lui semble établi qu'il constitue l'infrastructure des infrastructures, la matrice éthique dont « procède tout ordre et tout désordre ».

Dans ses nombreux textes critiques consacrés au capitalisme, il ne cesse d'insister sur la « totale subversion des valeurs humaines » à la racine du « désordre établi ». « De quelque côté qu'on se tourne dans l'univers du capitalisme moderne, on ne voit, hors de solutions techniques éparses, qu'erreur et corruption »<sup>7</sup>. D'où un monde humain, une civilisation mis cul par-dessus tête parce que livrés à des logiques folles exaltant les penchants les plus bas : *puissance, argent, moi*, dans l'indifférence à ce qui ne « fait pas plaisir ».

Au fond, en libérant l'économie de ses entraves, le capitalisme pur porte à son paroxysme, à l'instar de son jumeau communiste, l'hédonisme des « maîtres ». « Primat de la production », « primat de l'argent », « primat du profit », tout y est réglé par des calculs de force et non de droit, d'un droit qui serait fondé sur le seul primat susceptible d'orienter l'ensemble de la vie sociale vers un horizon conforme à la vocation de l'homme, celui de la « personne » dont découlent pour Mounier : 1. La liberté par la contrainte institutionnelle (« le réalisme c'est d'encadrer cette liberté par des institutions qui en préviennent les tentations » selon un projet social-démocrate); 2. « L'économie au service de l'homme » par subordination à une « éthique des besoins », les besoins de consommation étant limités par « un idéal de simplicité de vie » dans le meilleur partage pour garantir à tous l'accès au « minimum de bien-être et de sécurité »; 3. Le « primat du travail sur le capital » ce dernier n'ayant de légitimité qu'à la condition d'être issu d'un travail.

Ce qui est au point de départ, si actuel, de cette réflexion, c'est bien « l'importance exorbitante prise par le problème économique ». Et ce qui est à l'arrivée, c'est la conviction que « l'économique ne peut se résoudre séparément du politique et du spirituel auxquels

6. Cet « aussi » constitue une forme de politesse à l'endroit du marxisme d'ailleurs très critiqué par Mounier.

7. *Œuvres complètes*, t. I, Seuil, 1961, p. 271.





il est intrinsèquement subordonné »<sup>8</sup>. Par conséquent, il faut remettre les choses à leur juste place en s'en donnant les moyens qui sont d'abord politiques – et sur ce point Mounier, à la suite de Maritain, se montrera de plus en plus réaliste contre la tentation « des catholiques [...] de sauter immédiatement au plan surnaturel d'une cité angélique »<sup>9</sup>.

Il reste que dans ce début des années 30, la tonalité dominante de l'approche critique est de structure et de modèle religieux. D'où la fréquence, révélatrice, du langage de la « faute » et du « péché » : la crise dira Mounier n'est que « la physique de notre faute ».

### Après 1973, un nouvel équilibre global

Commandé par le Club de Rome<sup>10</sup> et rendu fin 1971, le rapport Meadows sur *Les limites de la croissance*<sup>11</sup> marque le spectaculaire coup d'envoi d'un débat amplifié par le « choc pétrolier » de 1973. Sicco Mansholt, alors commissaire européen à l'agriculture, dira l'émotion éprouvée à sa lecture au point d'adresser sans retard au président de la Commission une *Lettre* (février 1972), restée fameuse, soulignant la « mission » prophétique de l'Europe dans la recherche d'un « nouvel équilibre global ».

### L'oubli des limites physiques et écologiques

Le constat du *Massachusetts Institute of Technology* est clinique : la « fin de l'âge d'or » a sonné sous l'horizon d'un « drame en perspective » et « en s'obstinant à maintenir le rythme de cette croissance exponentielle, on aboutira à une catastrophe »<sup>12</sup> générée par l'oubli prométhéen des limites *physiques et écologiques*.

- Du fait de la démographie : « Si nous continuons à abaisser le taux de mortalité, sans mieux réussir que par le passé à diminuer le taux de natalité, nous pouvons affirmer que, dans 60 ans, le

8. *Ibid.*, p. 579.

9. J. Maritain cité par E. Mounier dans *Entretiens*, op. cit.

10. Association internationale non politique, créée en 1968 par A. Peccei et A. King, réunissant des compétences de 53 pays soucieuses de penser l'avenir de la planète.

11. Publié en français sous le titre *Halte à la croissance ?* [Fayard, 1972].

12. *Halte à la croissance ?*, p. 282.







chiffre de la population sera multiplié par quatre! »<sup>13</sup>, avec cette conséquence que « si on utilise intégralement la superficie des terres arables disponibles, dans les conditions les meilleures possibles, le manque de terre cultivable se fera désespérément sentir avant même l'an 2000 ». La suite n'a pas démenti la justesse de la prévision, spécialement dans les pays en voie de développement.

- Du fait de l'épuisement des ressources fossiles: « Étant donné le taux actuel de consommation des ressources naturelles et l'augmentation probable de ce taux, la grande majorité des ressources non renouvelables les plus importantes auront atteint des prix prohibitifs avant qu'un siècle ne se soit écoulé »<sup>14</sup>.

- Du fait de la pollution dont « on peut supposer que si les 7 milliards d'hommes de l'an 2000 ont un PNB par tête aussi élevé que celui des Américains de 1970, les contraintes imposées à l'environnement par la pollution seront dix fois plus élevées qu'aujourd'hui. La terre peut-elle supposer une charge de cet ordre? »<sup>15</sup>.

Ce n'est pas un hasard si, au début des années 70, la revue *Esprit* s'attache à faire découvrir la réflexion d'Ivan Illich, elle-même centrée sur la question des *limites*. Le prêtre de Cuernavaca veut alerter au sujet de la propension inhérente à tout grand « outil », technologique, institutionnel ou autre, à se retourner inéluctablement contre la fin qu'il prétend poursuivre. Et l'on n'est pas surpris de voir Mansholt reconnaître avoir trouvé là « un regard totalement original sur le rôle de la technologie » et « une façon aiguë et extrêmement enrichissante de scruter notre époque »<sup>16</sup>. Car pour lui, pour Meadows comme pour Illich, l'interrogation sur la société de croissance ne peut faire l'économie du questionnement éthique.

Mais à la différence de celle des années 30, l'approche des années 70 ne se hâte pas de rejoindre un niveau explicatif au risque de précipitation et de court-circuit. Elle prend le temps de dresser un tableau de la situation précis, rigoureux et exhaustif. Les Meadows font large usage du modèle de Forrester, modèle cybernétique d'écosystème global permettant de repérer et mesurer les interconnexions entre les différents niveaux de réalité. Le propos n'est pas d'abord

13. *Ibid.*, p. 157.

14. *Ibid.*, p. 182.

15. *Ibid.*, p. 196.

16. *La crise. Conversation avec Janine Delaunay*, Stock, 1973, p. 160.





de dénonciation mais bien d'intelligence globale de la dynamique perverse d'un système.

### L'oubli de l'homme

La critique morale ne vient qu'en seconde ligne, ce qui ne signifie pas moindre rang, lorsque l'explication scientifique fait place à la question du *pourquoi* ? renvoyant aux ressorts anthropologiques de la dérive condensés par Aurelio Peccei en une formule-choc : « L'oubli de tout un aspect de notre nature d'homme, le meilleur »<sup>17</sup>. Un oubli qui serait la conséquence d'une *triple erreur* :

- La réduction unidimensionnelle de l'homme à son statut matériel de producteur-consommateur, d'*homo economicus*. D'où les premières interrogations sérieuses sur la mesure du « progrès » prisonnier d'une dimension quantitative doublement absurde : d'abord, parce qu'elle le corsète par l'économie comme si, hors d'elle, il perdait tout sens ; ensuite, les « dégâts du progrès » deviennent des sources de richesse ! Pour Mansholt, les choses sont claires : « La croissance est une notion à enterrer [...]. Ce que je veux, c'est créer une société qui donne au peuple le sentiment qu'il y a autre chose que la croissance économique »<sup>18</sup>. Un point de vue partagé, en France, par Jacques Delors déplorant après Mounier le « désordre établi » par une « trop grande réduction des aspirations sociales de l'homme au champ de l'économie ; d'où une certaine misère de la politique et de la philosophie »<sup>19</sup>. D'où aussi l'urgence de « remettre l'économie à sa juste place » et d'élaborer des outils mieux adaptés à la mesure d'un progrès incluant toutes les dimensions de l'existence collective sur fond de réimbrication du social et de l'économique. L'idée d'« indicateurs sociaux », lancée par Delors en 1971, répond à ce souci. Elle mènera, trente ans plus tard, via l'idée de *bonheur national brut*, à la mise au point des « indicateurs de développement humain » sur fond de problématique classique de « développement *intégral* ».

- La seconde erreur résulte de l'oubli de la communauté et des exigences de la solidarité. Il s'agit désormais, de plus en plus, de la communauté internationale caractérisée par « l'élargissement inexo-

17. *Halte à la croissance ?*, p. 53.

18. *Op. cit.*, p. 187.

19. *Changer*, Stock, 1975, pp. 308 et 325.





nable du fossé absolu qui sépare les pays riches des pays pauvres » avec cette conséquence que « l'aggravation des déséquilibres rendrait les crises explosives inévitables »<sup>20</sup>. Ce qui fonde la conviction que le développement n'a de sens que solidaire.

- Troisième erreur : l'oubli de la longue durée elle-même consumée par un présent dévorant, tel un Baal, toute idée de responsabilité vis-à-vis de la « terre-patrie », c'est-à-dire d'un « bien commun » à partager et à préserver ensemble, dans le présent et l'avenir. La notion de « développement durable », introduite par le Club de Rome, répond à ce souci.

### Changer le modèle de croissance

Apprendre donc à penser tous les harmoniques de la vie collective dans une quête de sagesse passant par le ralentissement de cette enivrante farandole. Mansholt plaide pour une « politique de non-croissance » ce qui lui vaudra les quolibets de la gauche communiste dénonçant un « technocrate » vendu aux capitalistes. En réalité, il n'a jamais prôné la croissance zéro, la société « austère » chère à Illich, mais la maîtrise, le ralentissement de la machine endiablée, en « commençant par les pays privilégiés ». Meadows et Delors sont sur la même longueur d'onde : « changer le modèle de croissance ».

Ce qui a un prix : la révision du système de valeurs, un profond changement de mentalité, une « révolution culturelle » en appelant non plus seulement à l'intervention des politiques à tous les niveaux mais à l'initiative et la responsabilité individuelle. Il ne s'agit pas, insiste Delors, de « jouer aux moralisateurs », mais d'avancer avec pragmatisme vers une conversion du regard et des esprits persuadant, comme le dira plus tard Edgar Morin, que si la partie est dans le tout, le tout est également dans chaque partie en charge du destin collectif.

Nul d'entre eux ne se fait d'illusion sur la possibilité d'une réorientation sans le coup de semonce d'une crise grave. « Je ne vois pas les populations des pays riches changer leurs attitudes tant qu'il n'y aura pas vraiment une catastrophe », car « seule une catastrophe créant une sorte d'électrochoc pourrait secouer suffisamment les

20. *Halte à la croissance ?*, pp. 162 et 138.





gens pour qu'ils se réveillent »<sup>21</sup>. R. Lattès du Club de Rome partage le réalisme pragmatique de Mansholt: « Le seul espoir est de voir des comportements profonds se modifier devant des cataclysmes graves. »

Lucide et d'actualité.

\*\*\*

Comme la réflexion critique des années 30, celle des années 70 refuse de céder à quelque découragement. Au contraire, affrontant l'événement dans sa radicalité, elle n'a cessé de tracer de nouvelles lignes d'avenir sur des bases renouvelées plus conformes à la véritable vocation de l'homme. Une manière de mettre en œuvre la leçon universelle d'un proverbe peul: « Si tu veux savoir où tu vas, commence par savoir d'où tu viens. »

---

21. *La crise*, pp. 181 et 178.



# Combattre le découragement



ISABELLE  
LE BOURGEOIS

Seur auxiliaire,  
aumônier de prison  
jusqu'en 2009  
et psychanalyste,  
Paris. A publié chez  
Desclée de Brouwer :  
*Derrière les barreaux,  
des hommes : femme  
et aumônier à Fleury-  
Mérogis* (2002) et  
*Espérer encore* (2006),  
et aux Presses de  
la Renaissance :  
*Dieu sous les verrous*  
(avec Y. de Gentil-  
Baichis, 2006).

Dernier article paru  
dans *Christus* :  
« Le travail de la  
haine en nous »  
(n° 216, octobre 2007).

Comme on l'a vu précédemment, la crise que nous traversons collectivement avec son cortège de mauvaises nouvelles, mais aussi les épreuves plus personnelles, l'usure des jours, endommageant en nous la capacité à nous projeter et accentuent la fragilité, la précarité de l'existence. L'élan vital, l'énergie pour entreprendre sont comme absents, stoppés.

Lieu de combat récurrent pour beaucoup d'entre nous, s'il en est ! Comment ne pas se laisser engloutir, comment réagir à temps et, même, prévenir ces états qui ôtent le goût d'avancer ? Il en faut de la vigilance pour que les assauts répétitifs du découragement ne nous essoufflent pas. Il en faut du courage pour continuer la route quand tout est un peu trop lourd à porter. Il en faut de l'espérance pour traverser l'existence sans se lasser de soi et des autres.

Mais déjà nous sentons bien que face au découragement, nous ne sommes pas à égalité. Parmi nous, certains sont moins armés que d'autres pour le combat. Mon propos n'est pas ici d'en énoncer les raisons multiples et complexes, mais de souligner un élément utile. En effet, s'il est notoire que nous avons les uns sur les autres une influence trop souvent navrante, parfois même tragique, nous avons aussi la faculté de nous convier au meilleur de nous-mêmes. La solidarité se vit dans le pire comme dans le meilleur ! Nous « décolorons » les uns sur les autres. C'est une réalité incontournable de nos vies que ce lien fatal ou vivifiant. La nature des liens que nous entretenons avec nos semblables nous dévoile la source de nos découragements comme celle de nos sorties de crise.





## Regarder et être regardé comme un être humain

Ainsi, nous sommes liés les uns aux autres, que nous le voulions ou non. Cela se traduit de façon très nette dans le regard que nous posons sur les autres et ceux qui se posent sur nous. Là non plus, rien n'est d'avance gagné. Le terrain est à haut risque, miné, hasardeux. Si l'autre peut être perçu comme une menace, le regard qui est porté sur moi est bien souvent très difficile à soutenir.

« Je pense être un moins que rien mis au monde par erreur, pour le malheur de tous », me dit Pascal alors qu'il repasse pour la huitième fois par la case prison. Il est abattu. C'est l'incarcération de trop, dit-il à qui veut l'entendre. « Je ne peux plus croire que je vais m'en sortir. Je suis foutu. »

Sa vie est une suite de revers successifs. Il n'a pas le souvenir d'avoir jamais réussi quelque chose. L'alcool, la drogue, la vie dans la rue, les mauvaises fréquentations : il a tout connu de la spirale infernale de l'échec. Comment l'aider à sortir de cette image émietlée de lui-même ? « Je suis comme ils disent dans la psalme » :

*Et moi, je suis un ver, pas un homme,  
raillé par les gens, rejeté par le peuple.  
Tous ceux qui me voient me bafouent,  
ils ricanent et hochent la tête :  
« Il comptait sur le Seigneur : qu'il le délivre !  
Qu'il le sauve, puisqu'il est son ami ! » (Ps 21, 7-9).*

« Oui, c'est ça, c'est bien ça : moi aussi, je suis rien, rien du tout, et Dieu ne veut plus de moi », martèle-t-il.

Pourtant, peu à peu, dans la confiance que le regard posé sur lui n'est pas un regard qui le condamne mais qui l'attend, l'espère, il se met à parler. Il parle de sa vie.

« C'est vrai ? Ça vous intéresse ? C'est pas bien terrible, pourtant. Y'a que des choses qui sentent pas bon. L'amour, ça sent bon. Moi, j'ai pas eu d'amour. »

C'est la première fois qu'il parle autant et prend à ce point la mesure de la course folle dans laquelle il s'est engagé : « J'ai quand même tout fait pour me détruire ! C'est fou, ça, non ? Les influences, voilà : je ne vois pas les bonnes personnes. Elles ont une mauvaise influence sur moi. Mais il faut que je me sorte de la tête que je ne suis qu'une victime ! »





Cette prise de conscience est décisive pour lui. Il réalise qu'à trente ans il n'a jamais pensé vivre autrement sa vie et qu'il n'a jamais envisagé les choses que battu d'avance. Il se découvre depuis toujours dans le sillage d'autres qui l'entraînent dans ce qui détruit. Il répète sans cesse, comme pour l'inscrire en lui, que, s'il le veut, il peut inverser le cours des événements, que la fatalité n'existe pas, qu'il peut décider de sa vie sans écouter l'avis de ses *faux amis*.

Je l'encourage alors à me parler de ce qui a été positif, heureux, dans sa vie. Cela ne se fait pas spontanément : il prétend qu'il n'y a rien et que c'est peine perdue, mais je tiens bon, et peu à peu il parvient à évoquer de vraies histoires de vie, des rencontres heureuses, des morceaux qui « sentent bon ». Il est lui-même tout surpris de découvrir que c'est de lui qu'il parle ainsi. Il m'évoque sa compagne, Sylvie, fidèle malgré « tout ce que je lui ai fait ». Il apprend à reconnaître qu'elle a pour lui un amour sincère, car elle n'a jamais cessé de le regarder comme un être humain à part entière ! Il va s'arrimer à cette certitude. Leurs rencontres au parloir changent de ton, il l'écoute davantage et lui dit sa reconnaissance. « Elle m'aime vraiment, elle. C'est pas comme mes soi-disant amis. Elle veut que je m'en sorte. C'est ça, l'amour, non ? »

Pascal pressent alors qu'il a encore un avenir possible, mais qu'il va devoir se faire aider en dehors de l'amour de Sylvie. Il est d'accord pour reconnaître qu'il est en danger s'il ne prend pas les grands moyens.

Il sort de prison le cœur confiant et prêt au combat. Je ne sais pas ce qu'il devient durant un long temps, et puis, un jour, je reçois un mot qui annonce la naissance de son premier enfant : « Je travaille et je ne touche plus à rien qui sente pas bon. J'ai changé d'amis ! C'est pas toujours simple, mais je me bats avec l'aide de ma femme et de mon médecin. Avec la naissance de mon fils, j'ai des responsabilités. Il va avoir besoin de moi et moi de lui. Pour la première fois, je peux dire que la vie est belle, car je suis un être humain libre capable d'aimer et d'être aimé ! »

Cette histoire n'est pas isolée, loin de là. Elle fait partie du viatique des écoutants pour les aider à avancer sans céder eux-mêmes au découragement. Elle est la preuve qu'une relation de confiance qui accueille sans condamner, qui regarde l'autre comme un être







humain à part entière, est le point d'appui le plus sûr pour sortir de la spirale mortifère du découragement.

### Se laisser instruire par la parole de Dieu

Mathieu est arrivé en prison alors que rien ne l'y préparait. C'est sa première incarcération. Dehors, il a un travail intellectuel très gratifiant, une femme, des enfants.

Je le rencontre par hasard en allant rendre visite à son compagnon de cellule désireux de participer à la messe dominicale. Mathieu s'étonne qu'en ce lieu il puisse y avoir des offices religieux et demande s'il peut y venir alors qu'il n'est pas croyant. Dehors, sa relation à Dieu se réduit à la fréquentation des églises pour les grands événements de la vie. « Je considère que la prison est un grand événement dans ma vie et je tiens à aller à la messe. »

Il se met à parler de son accablement, de son découragement. Il ne sait comment gérer le trop-plein d'émotions, d'incompréhensions générées par cette situation inédite pour lui et sa famille. Sa vie s'est écroulée, et il n'a pas assez d'énergie pour la regarder au-delà des murs de sa cellule. Il ne comprend pas ce qui lui arrive et pourquoi la justice l'a mis là, lui qui n'a rien fait de mal, ou si peu.

Très vite, Mathieu entre dans ce qui est proposé par l'aumônerie. Il cherche à savoir, en la lisant chaque jour, si la parole de Dieu a quelque chose à dire pour sa vie. Mais les textes restent muets et Mathieu se décourage encore plus : « Pour une fois que je fais un pas vers Dieu, il se tait ! Pas de chance, non ? Tant pis, je laisse tomber. Rien ne marche, tout "foire" dans ma vie ! »

Sa femme et ses enfants ne viennent pas le voir au parloir, la distance est trop grande et les enfants trop petits encore pour entrer dans un lieu tel que la prison. Sa femme ne lui écrit que très peu. Alors il veut tout laisser tomber, persuadé que le monde entier l'abandonne. Nous allons le soutenir aussi régulièrement que possible en lisant avec lui l'évangile du jour. Il écoute souvent d'une oreille distraite, mais un jour, il entend le passage où l'évangéliste dénommé Mathieu, lui aussi, parle de maison bâtie sur le roc ou sur le sable (7,21-27).

Ce texte lui apparaît très clairement comme lui étant destiné personnellement. Il lui permet alors de mettre en mots ce qu'il





n'arrivait pas à formuler jusque-là. Il réalise que sa vie est traversée de découragements successifs gérés au coup par coup : « Je manque de perspective ! Une vie ne se bâtit pas vraiment si je ne sais pas à quelle source je suis relié ni pour quel horizon je mets mes forces ! Il faut que je m'attelle au concret puisé à la source de Vie. Ce n'est pas en disant : "Seigneur, Seigneur" que je vais bâtir. C'est une belle leçon de vie que Dieu me donne là. À moi de la croire vraiment. En suis-je capable ? »

Mathieu réalise que cette expérience, première pierre du nouvel édifice, n'a rien à voir avec une recette-miracle, mais qu'elle l'invite à un profond travail de réconciliation avec lui-même.

### Se laisser réconcilier avec soi-même

La réconciliation avec soi-même peut prendre toute une vie et Mathieu, Pascal et les autres ne sont évidemment pas des cas uniques. « Il est plus facile qu'on ne croit de se haïr », disait le jeune curé d'Ambricourt<sup>1</sup>. Qui de nous n'en n'a jamais fait l'expérience ? Serait-ce la répétition des erreurs, des zones de souffrance, des échecs qui nous plongent ainsi dans ce regard découragé sur nous-mêmes ? Comment croire en profondeur que chacun de nous, avec tout ce qui le constitue, est appelé à recevoir et donner la vie ?

Voilà pourtant bien l'enjeu de nos existences : ne pas nous laisser déborder, inquiéter, torturer même, par notre face sombre qui, de ce fait, risque de prendre tout l'espace de nos préoccupations et laisser de côté notre terre fertile et lumineuse. Nous sommes invités à découvrir ce qu'il y a de plus beau en nous et à y croire. Cette part-là aussi doit nous enseigner.

Sortir du regard mortifère que nous nous portons pour entrer dans une autre version de nous, une version inédite, pas encore écrite, toute en promesses. En nous, tout est prêt pour cette aventure, mais, trop souvent, nous ne le savons pas ou n'osons l'imaginer. Il y a en nous du doute, de la crainte. Nous autres chrétiens croyons à peine que Dieu habite en nous et que nous sommes son Temple. Qui le croira alors ?

1. Dans Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Œuvres romanesques, Gallimard, 2000, p. 1258.





Apprendre à aimer dans un même mouvement le prochain et l'être que je suis. Vaste aventure qui s'inscrit au cœur du commandement d'amour qui balaye la Bible de l'ancien au nouveau Testament : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même »<sup>2</sup>. La découverte de l'amour se fait au travers du regard de l'autre, de l'Autre. Il n'y a d'amour que parce qu'il y a de l'Autre, des autres. C'est Lui, le Dieu de Jésus-Christ, qui en est la source, la source unique.

C'est bien souvent cette source dont nous avons perdu la trace. Il est vital de la retrouver et, pour cela, l'aide d'un tiers peut s'avérer précieuse. Le Dieu de Jésus-Christ a autre chose à dire sur moi. Il sait ce que je ne sais pas encore, Il m'attend. C'est un frère, une sœur en humanité qui va, par son attitude, ses mots, son regard, me dire un jour tout l'amour que je suscite et dont je suis capable. Je vais me (re) découvrir aimable, digne d'être sujet d'amour, malgré ce que je crois savoir de moi. L'amour seul peut nous sortir de notre misère et nous réconcilier avec le meilleur de nous-mêmes, et donc avec les autres et Dieu.

« Lève les yeux, et regarde ce visage, cette face très sainte qui te contemple, amoureuxment. Tu es accepté, tu es désiré de toute éternité, avant l'éparpillement des mondes, avant le jaillissement des sources, j'ai longuement rêvé de toi, et prononcé ton nom. Vois donc, je t'ai gravé sur la paume de mes mains, tu as tant de prix à mes yeux. Il faut misère pour avoir cœur... Notre assurance n'est plus en nous, elle est en celui qui nous aime... Accepter d'être aimé... accepter de s'aimer »<sup>3</sup>.

Accepter d'aimer imparfaitement aussi, oserais-je ajouter.

### Consentir à l'amour imparfait

Voici un défi tant pour celui qui écoute que pour celui qui parle. Ce n'est pas aussi simple que la théorie sur le sujet. L'Évangile est plein de cette dynamique qui nous pousse vers l'autre, vers le pardon, vers l'amour de l'ennemi. Mais, nous le savons, au quotidien, l'amour de l'autre est d'une rare radicalité ! Il y a tant d'inaccessible

2. Lv 19,18 ; Mt 19,19 et 22,39 ; Mc 12,31 ; Rm 13,9 ; Ga 5,14 ; Jc 2,8.

3. Paul Baudiquey commente ici le fils prodigue de Rembrandt.





dans l'amour que le découragement rôde, prêt à nous faire très vite abandonner le terrain.

Regarder l'autre comme un être humain à part entière ne se fait souvent qu'à l'issue d'un vrai combat intérieur. En effet, nombreuses sont les situations où notre désir d'aimer est mis à mal et où tout l'être se soulève dans un cri de refus.

Rien n'est plus décourageant que ce perpétuel recommencement dans la mise en pratique de l'amour. Demain je ferai ceci, demain je ne ferai pas cela... Combien de promesses successives faites dans le secret de nos cœurs et que nous n'avons pu tenir ! Et nous voilà accablés, sûrs de ne jamais pouvoir atteindre cette image tant convoitée de nous-mêmes. Quelle déception, quelle tristesse : je ne suis que cet homme-là, cette femme-là ?

Accepter d'aimer très imparfaitement est le début de la sortie de crise. Mais il faut du temps pour consentir à cette blessure de notre amour-propre. Je vais tenter d'illustrer mon propos en évoquant quelques rencontres que j'ai eues avec Dominique à la prison.

Dominique est un de ces êtres dont la compagnie n'est vraiment pas recherchée, et l'on me dit de me méfier. Mais je ne me méfie pas assez et je crois être celle qui va réussir là où tous les autres ont échoué. L'horreur de son crime est évidente et je me crois prête à ne pas me laisser envahir. Je veux faire face et aider Dominique à sortir de son histoire qui l'englue. Il me faut continuer d'écouter et d'espérer pour cet homme rejeté par tous. Il en va de la vitalité de l'Évangile.

C'est sans compter sur sa formidable force de persuasion, sur son infatigable capacité à entraîner l'autre là où il l'a décidé. Très vite, je vais perdre confiance et sortir en quelque sorte de la réalité. Je ne vois plus que l'incapacité à avancer, les obstacles, avec Dominique. Toutes les autres relations sont traversées par ce sentiment de stagnation. Je vois le mal partout. Je m'enlise. Je suis découragée, accablée.

Mais, un jour, le mépris qu'il montre pour sa très jeune victime et la jouissance toute particulière qu'il manifeste à me voir effrayée par ses propos me remettent brutalement dans le réel. Dominique est allé trop loin. Il s'est démasqué, et moi avec. Cela ne peut plus continuer. Je pensais être une personne très avertie, assez à distance





pour être à l'abri de tout ce que cet homme représentait, alors que j'étais le jouet de ses manipulations incessantes. Je décide de passer la main. Je vais aller beaucoup mieux.

Au travers d'un de ceux qu'il m'a été le plus douloureux de rencontrer, je retrouve la foi. C'est une bien étrange histoire que Dieu me soit ainsi redonné, épuré, vivifié par le visage défiguré de Dominique.

J'avais cru de mon devoir d'aimer coûte que coûte le moins aimable d'entre eux, au nom de l'Évangile et de sa radicalité. J'avais cru qu'il suffisait de le décider et que la grâce de Dieu ferait le reste. J'avais cru qu'en bonne religieuse je ne pouvais pas ne pas aimer, surtout le « pire » d'entre les fils de Dieu, que cela serait un contre-témoignage. C'était une course folle contre moi-même, un leurre. Il y a un lieu que je ne peux atteindre avec mes propres forces. Il me faut celles d'un Autre. Encore faut-il le reconnaître.

Consentir à n'aimer qu'imparfaitement, consentir à ne pas être Dieu, cela semble si évident, et pourtant, combien de fois n'avons-nous pas été piégés par ce désir qui paraît si évangélique d'aimer à tout prix!

Nous sommes toujours au cœur de ce combat qui nous tourmente: consentir à être ce que nous sommes, avec ses insuffisances, ses défaillances, mais aussi, au cœur même de l'inachevé, de l'imparfait, reconnaître cette étonnante présence d'infini, de sublime qui dit Dieu: « Le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous » (1 Co 3,17). Même Dominique est ce temple sacré, mais je consens à ne pas parvenir à le vivre comme tel. Cette blessure en moi est le lieu même de ma conversion.

## Traverser la faiblesse

Mathieu a avancé, il est sorti peu à peu de la lassitude d'être lui. Il sait maintenant qu'il lui faut franchir une autre étape. Il ne peut continuer à vivre comme si ce qui l'a amené en prison n'avait pas existé. Il a fait du mal, et cela ne peut être occulté. Il lui faut demander pardon. Il découvre que la faiblesse qu'il redoutait tellement, qu'il haïssait et n'avait cessé de mettre de côté, Dieu ne la méprise pas. « C'est uniquement dans notre faiblesse que nous





sommes vulnérables à l'amour de Dieu et à sa puissance »<sup>4</sup>. C'est là pour Mathieu une découverte inouïe !

« Le découragement venait du fait que je me suis épuisé à ne compter que sur mes propres forces. Je le vois bien, elles ne m'ont mené qu'à bâtir sur du sable. »

Traverser la faiblesse, c'est reconnaître que le manque, l'imperfection, le mal que nous commettons ne sont pas la mort mais nous constituent et sont, si nous y consentons, le lieu même où la vie peut surgir. Demander pardon pour Mathieu et tant d'autres parmi nous passe par la reconnaissance de la souffrance infligée à d'autres. Oui, j'ai fait mal, je le reconnais et j'en demande pardon. Cette reconnaissance et cette demande de pardon nous invitent à aller plus loin.

Le regard de Dieu posé sur nous nous convie à nous appuyer sur Lui. Si nous restions seuls, alors les forces spirituelles, psychiques, nous manqueraient comme l'air manque au corps. Nous serions menacés d'asphyxie. C'est une question de vie et de mort. Oser demander à un autre de nous aider à y voir clair, oser nous tourner vers Dieu et l'appeler à l'aide. Oser croire à son pardon comme le lieu par excellence de notre renaissance.

« Je t'aimais. Je t'aime et je t'aimerai. Il ne suffit pas d'une chair pour naître. Il y faut aussi cette parole. Elle vient de loin »<sup>5</sup>.

Nous avons besoin les uns des autres pour nous la rappeler. C'est une urgence vitale.

4. André Louf, *Au gré de sa grâce*, Desclée de Brouwer, 1989, p. 68.

5. Christian Bobin, *Le très bas*, Gallimard, 1992, p. 15.





# ≡ *Chroniques*

**464 Joseph Thomas s.j. (1915-1992)**

*Pour un « vrai sens de l'Église »*

**473 Psychanalyse contemporaine et religion**

*Besoin de croire et éthique*

# Joseph Thomas s.j.

## Pour un « vrai sens de l'Église »

↓  
ANNIE  
WELLENS

Écrivain, La Rochelle.  
A publié chez Desclée  
de Brouwer : *L'ordinaire  
des jours : un itinéraire  
spirituel* (1997) et  
*Le vin des Écritures*  
(2001), et chez Bayard,  
coll. « Christus »,  
*Qui a peur de la Bible ?*  
*Un manuscrit retrouvé*  
(2008).

Dernier article  
paru dans *Christus* :  
« Paul Claudel à  
l'écoute de la Bible »  
(n° 208, octobre 2005).

Le fait d'avoir dédié en 1997 mon premier livre, *L'ordinaire des jours*, au P. Joseph Thomas (1915-1992), se voulait signe de gratitude. Le Centre pour l'Intelligence de la Foi (CIF) fut notre premier lieu de rencontre, et le travail de vérité engagé pendant ce temps d'études et d'échanges m'incita à des choix fondamentaux, dont celui de l'écriture. Il m'en avait révélé le chemin en me demandant des articles pour *Christus*. Bien d'autres témoins pourraient rendre compte, à leur manière, de son intelligence de la foi, de son amour indéfectible de l'humain, de sa pédagogie orientée vers la liberté. C'est en praticien qu'il cultiva inlassablement les différents champs où il fut envoyé.

Après quelques années d'enseignement, il devient aumônier national du Mouvement Chrétien des Cadres (MCC). Observateur religieux pendant les dernières sessions de Vatican II, la mise en œuvre du Concile le passionne, autant que les répercussions de Mai 68. Il fonde le CIF pour les laïcs, tout en acceptant la charge de la formation permanente du clergé parisien, et en assurant la direction de *Christus* et de *Croire aujourd'hui* ainsi que la coordination de la revue *Vie chrétienne*. Premier prédicateur de Carême à ne pas utiliser la chaire, il préfère s'adresser d'« en bas » au public de Notre-Dame. Il sera un peu plus tard à l'origine du département de Spiritualité du Centre Sèvres, adjoint à la revue *Études* et aux *Cahiers pour Croire aujourd'hui*. Dernier travail de terrain : la formation des laïcs et la participation au synode du diocèse d'Évry. La prière et l'étude personnelles nourrissaient ces activités auxquelles il convient





d'ajouter les accompagnements spirituels, les conférences, retraites, émissions de radio et télévision, et ses publications.

Ayant lu et relu pour l'occasion l'essentiel de ses textes, je demeure impressionnée par l'actualité de leur pertinence et souhaite que de nombreux lecteurs continuent d'ouvrir ses livres afin de profiter encore de sa présence éclairante.

### — L'art de repérer les obstacles

Au soir de sa vie, Joseph Thomas exprimait sa reconnaissance à la Compagnie, ce corps pour Dieu et pour le monde fractionné en multiples membres occupés à leurs tâches comme des travailleurs dans les rangées de vignes. Quand, fatigués, ils se redressent, note-t-il, ils aperçoivent les autres, signe reconnu de l'union au cœur d'une pratique<sup>1</sup>. J'y ajouterai l'image du rosier planté en bout de rang, révélateur de la bonne ou de la mauvaise santé de la vigne, car il « prend sur lui » ce qui éprouve le vignoble. Le P. Thomas n'a cessé de traverser et de faire traverser des crises ecclésiales, en dégageant, à travers la peur ressentie, ce qui se trouvait réellement en jeu. Il connaissait personnellement le parcours onéreux, toujours à reprendre, qui va de la peur à la confiance. Orphelin à six ans, dépouillé de ses biens par un notaire, Joseph choisit très jeune le séminaire, mais refusera de poursuivre ses études à Rome pour entrer dans la Compagnie. En 1944, à Évreux, où il rédige sa thèse de philosophie sur Kierkegaard, la ville est bombardée, le collège où il se trouve incendié et sa thèse brûlée. Lui-même fait partie des rares survivants.

Dans *Travail, amour, politique: lecture chrétienne de l'existence*<sup>2</sup>, le P. Thomas souligne l'importance pour lui de l'amitié et de la confiance que lui accordent tant d'hommes et de femmes: « Paradoxalement ils sont les instruments de Dieu, je crois bien, pour assurer ma fidélité. » Au sens où ils réclament de lui une clarification quant à son statut de religieux qu'ils reconnaissent différent du leur. Mais ce serait méconnaître Joseph Thomas que de l'imaginer verser dans le récit de vie. Il prévient son lecteur:

1. Cf. *Un chemin vers Dieu: les constitutions de la Compagnie de Jésus*, Nouvelle Cité, 1989.

2. En collaboration avec Pierre Griolet, Mame, 1974.



«... l'on ne trouvera plus dans ces pages, en apparence du moins, l'écho de la moindre confession personnelle », allant jusqu'à prendre le risque de heurter par « la volontaire rigueur, la sécheresse même, apparente de cet exposé ». Car « la crise qui secoue l'Église atteint de plein fouet la vie religieuse comme telle ». Il s'agit de consentir à cette crise, dans sa globalité, en la prenant au sérieux, afin de travailler à y tracer des chemins. « Il n'y a pas de plan préétabli à l'histoire. [...] Se conformer à la volonté de Dieu ce n'est pas suivre une route tracée d'avance », c'est « écouter » de toute sa personne et dans toute sa vie le mystère du Christ. Alors seulement les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance prononcés par quelques-uns rappelleront aux autres l'horizon sur lequel s'inscrivent leurs multiples façons de vivre le travail, l'amour, la politique : non pas le fait de connaître Dieu mais d'être connus de Lui, renversement fondamental pour le P. Thomas.

Déjà, lors d'une Conférence de Carême, le 1<sup>er</sup> mars 1970, le prédicateur s'inquiétait de la dégénérescence d'une foi devenue « une nouvelle forme d'assurance, [...] une loi, une morale, [...] une conception du monde, une sagesse... On s'ennuie à l'Église. Et toutes les réformes liturgiques n'y feront rien... La joie n'est plus dans les cœurs ». Il en appelait, pour vivre ce temps des « heures grises », à la disponibilité des serviteurs aux noces de Cana : « L'Église en est là aujourd'hui : réduite à une obéissance sans grandeur apparente. Il faut trimer pour remplir les jarres ! » Un an plus tard, il publie *La foi égarée*<sup>3</sup> où il va tourner et retourner le terrain des relations de l'Église et du monde, y voyant germer cette crise, individuelle et collective, où la foi et même le Christ deviennent irréels, car les réalités de l'existence se sont soudées, ne laissant rien circuler entre elles, comme la banquise en hiver : « Il n'y a plus de place, à côté du reste, pour la foi. Il n'y a plus de chenal libre, de mer ouverte. Tout est compact et cohérent. »

### Sortir des « problématiques ruineuses »

Le danger serait alors de se tromper de combat, par crainte des ruptures, un mot-clef ouvrant plusieurs portes de la propre vie de Joseph Thomas. On déplorera ainsi la sécularisation ambiante

3. Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1971.



pour en appeler à la restauration d'une foi intégrale et sûre d'elle, considérant l'Église comme antérieure au monde, en se demandant comment le rejoindre à partir d'elle. « Problématique ruineuse », constate le P. Thomas. « L'Église n'est rien d'autre que cette part de l'humanité convertie à Jésus-Christ. Le monde, l'appartenance au monde est première »<sup>4</sup>. Aux chrétiens d'avoir l'oreille spirituellement assez fine pour entendre résonner l'appel du Christ à tous les hommes, et le regard suffisamment exercé pour ne pas confondre leur foi en Jésus-Christ avec Jésus-Christ lui-même. Car « le chrétien n'est pas seul à bénéficier de l'Esprit répandu », et la tentation suprême serait qu'il s'enorgueillisse de sa foi, la réduise à un seul domaine ou s'enferme dans ses façons de la pratiquer en omettant de s'ouvrir en permanence à la nouveauté du Christ qui le précède, là où il vit. « Le sceau du "toujours" (cela s'est "toujours" dit, "toujours" fait) » n'est pas forcément « le meilleur symbole de l'absolu vivant ».

Mais rejeter l'Église comme société, au nom d'une opposition jugée évangéliquement irréductible entre foi et religion, ne se révèle pas moins ruineux. Joseph Thomas excelle à tenir ensemble des réalités complexes, cherchant inlassablement à fonder l'expression sociale de la foi au Christ, et voyant en cette démarche une nécessité anthropologique : « Si la foi constitue pour moi le sens véritable de ma vie, [...] elle ne peut demeurer seulement une structure enfouie, secrète, sous-jacente et immanente à toute décision, [...] elle doit se manifester [...] comme événement dans mon histoire. » D'où, « pour le croyant, un langage religieux où s'exprime sa foi, un culte, des gestes "symboliques". Tout cela est d'ordre social ». Il se méfie des formules qui tiennent lieu de pensée, comparant, dans *Rupture*<sup>5</sup>, l'invitation ressassée à « s'ouvrir au monde » et « incarner sa foi » à une manœuvre d'astronaute rentrant dans l'atmosphère. Comme un autre Joseph, le subtil reporter Rouletabille des romans de Gaston Leroux, il préfère s'appuyer sur « le bon bout de la raison » : si je vis mon existence dans la foi comme existence dans la vérité, cette vérité doit valoir aussi pour les autres, mais sans préjuger de leur décision. Et cette vérité est proclamée par l'Église « comme une vérité donnée, reçue » des premiers témoins à travers les Écritures.

4. Toutes les citations de ce deuxième point sont tirées de *La foi égarée*.

5. Desclée de Brouwer, coll. « Voies et étapes », 1978.



« Nous sommes toujours devant ce renversement qui fait passer l'accueil au cœur même de la recherche, l'action de grâces au plus intime de l'engagement. »

Dès lors, langage et culte ecclésiaux ne pourront échapper à cette dynamique, sauf à devenir insignifiants. La foi chrétienne est « doublement engagée dans l'histoire : parce qu'elle se vit dans l'historicité de l'existence humaine et parce qu'elle est liée à l'événement de Jésus ». L'Église ne peut confesser véritablement le Christ qu'en réinterprétant son langage « en fonction de la compréhension d'eux-mêmes que les hommes ont aujourd'hui », sans pour autant le réduire à une conviction subjective ou un système de pensée. Dans le domaine cultuel, elle fera que sacrements et liturgie manifestent, non pas l'humiliation de l'homme en appelant à une divinité secourable mais la reconnaissance de son « incapacité à [s']égaler au don proposé ».

### —— **L'élan pour franchir les seuils**

Dans un petit livre<sup>6</sup>, le P. Thomas s'interroge sur l'avenir du Concile, voyant dans ses textes l'héritage des générations à venir. Appel au travail, à cette pastorale de l'intelligence dont il était familier, tant pour lui que pour les autres. Il repère que l'optimisme conciliaire a tenu compte de l'humanisme athée, mais en oubliant « l'humanisme d'indifférence ». Et « ce silence, cette omission est sans doute la cause de réveils douloureux et d'un profond désenchantement ». La peur d'une « dissolution du catholicisme » risque bien d'engendrer un « intégralisme » qui, à la différence de l'intégrisme anticonciliaire, reçoit l'héritage de Vatican II mais en le lisant « à la lumière des conciles antérieurs », ce qui risque d'en éliminer la nouveauté. « Ce serait un plaisant travail, ironise l'ancien observateur du Concile, que de réduire ainsi l'enseignement du concile de Chalcédoine, en prétendant ne plus en retenir que l'écho du concile de Nicée. On nierait ainsi toute possibilité de développement dans la pensée de l'Église. » C'est ce reproche, d'inspiration très newmanienne, qu'il fait à l'analyse du cardinal Ratzinger. En

6. *Le Concile Vatican II*, Cerf, coll. « Bref », 1989.



effet, ce dernier, dans *Entretien sur la foi*<sup>7</sup>, ne voit aucune rupture entre ce qui précède et ce qui suit Vatican II. Le P. Thomas risque alors cette conclusion : « Prétendre effacer le seuil que représente le concile dans l'histoire de l'Église, comme l'a fait le cardinal Ratzinger, devient une invitation à régresser. »

Autre danger repéré : le souci, pour ne pas dire l'obsession d'affirmer « intégralement » la doctrine catholique gomme le caractère « organique » de la foi ecclésiale, rappelé par le Concile, et dont le principe est « la Révélation de Dieu Père, Fils et Esprit Saint dans l'événement de Jésus. Tout ce qu'enseigne l'Église n'a pas un lien absolument direct avec ce foyer de la Révélation ». Donc, tout ne se situe pas sur le même plan d'autorité. Et Joseph Thomas de rappeler l'avertissement du décret conciliaire s'adressant aux théologiens catholiques à propos du dialogue œcuménique : « En exposant la doctrine, ils se rappelleront qu'il y a un ordre ou une hiérarchie des vérités de la doctrine chrétienne. » Face au dogmatisme englobant, un autre courant privilégiant l'émotionnel, et débordant largement le Renouveau charismatique auquel on l'identifie spontanément, répond à la crainte d'une présence chrétienne trop diluée dans le monde. « La foi alors devient un cri », constate le P. Thomas. Les deux courants se rejoignent dans une « attitude de défiance à priori envers ce monde où nous vivons », leur insistance sur la puissance diabolique à l'œuvre aujourd'hui en est une preuve. « Dès lors l'urgence première [pour les tenants de ces deux positions] est bien de défendre les frontières... et mettre les catholiques en garde contre la contagion possible. » Mais c'est oublier que l'Église est « relative », qu'« elle n'a de sens qu'au prix de ce double décentrement sur lequel le concile est sans cesse revenu : vers le Christ et vers le monde », là où Dieu nous précède.

À la dernière page du livre, l'auteur se demande si le concile marquera profondément les décennies à venir. « Cela dépend de la foi des catholiques, une foi qui se sait plus fragile qu'au moment de l'euphorie conciliaire. Il lui reste à découvrir que dans cette faiblesse même, elle est capable d'être victorieuse de la peur. Car c'est la peur du monde qui amènerait l'Église à renoncer à sa mission. » Sa réponse rejoint le diagnostic qu'il posait dix-huit ans avant dans

7. Fayard, 1985.



*La foi égarée*: « L'Église sera une communauté de croyants ou bien elle ne sera plus rien. Et qu'on accepte ou non de le reconnaître, ce qui est en question aujourd'hui, c'est la foi. » Il notait alors que beaucoup réclamaient une Église de pauvres sans voir qu'elle était déjà là, à travers le désintérêt qu'elle suscitait et le petit nombre des chrétiens engagés sur les terrains de la pensée et de l'action. Dans *Le Concile Vatican II*, il met en garde contre la fascination des statistiques, estimant que nul sondage ne révélera « l'état réel de l'Église: qui peut dire dans quelle mesure chacun y est réellement tourné vers celui de qui elle reçoit tout? ». Une raison supplémentaire de pratiquer un bon discernement sans céder à l'affolement, en étant sûr que là où n'agit pas l'Esprit de Dieu, « règne la tranquillité »: « Celle de la plaine couverte d'ossements contemplée par Ézéchiél. » Mais « nous ne sommes pas assurés pour autant que tout ce qui bouge vient de l'Esprit Saint »<sup>8</sup>.

### Le goût de la liberté spirituelle

Dans l'un de ses premiers livres, *Église salut du monde*<sup>9</sup>, Joseph Thomas fait part de trois fondamentaux qui ne cesseront de donner forme à son travail: 1. *L'aventure spirituelle* vécue par les fidèles précède la réflexion des théologiens; 2. *La mission de l'Église* entière est tout à la fois d'ordre historique, institutionnel et mystique; 3. Comment porter aux autres la *bonne nouvelle* si chacun des chrétiens ne l'éprouve pas comme telle pour lui-même?

Le P. Thomas aura tout loisir de vérifier avec les acteurs concernés par la formation des prêtres et des laïcs, la pertinence, sinon parfois l'impertinence, de ses orientations. Les études brillamment menées, au temps de sa formation jésuite, en lettres, philosophie et théologie, vont donner de nouveaux fruits dans ces voies où il est appelé. Le P. Kolvenbach reconnaît en lui « un théologien dans la vie apostolique, capable de réfléchir et de penser les questions de l'évangélisation avec la qualité d'une réflexion qui était allée au fond des problèmes »<sup>10</sup>.

8. *La foi égarée*, op. cit.

9. Éditions Ouvrières, 1963.

10. Lettre citée dans le *Courrier de la Province de France*, octobre 1993.



*L'apostolat de l'Église : interrogations actuelles*<sup>11</sup> est un parfait indicateur de cette appréciation. Critiquant la position de Karl Rahner qui distingue le corps de l'Église et ses représentants officiels, le P. Thomas estime que « les véritables représentants de l'Église sont les baptisés ». Tout fidèle participe à la mission du Christ qui envoie, comme il fut envoyé lui-même par le Père, l'Église au monde : le fidèle « n'a pas besoin d'un ordre spécial, d'un mandat quelconque. Il a le droit d'être apôtre, il a le devoir de l'être parce qu'il en a le pouvoir » par l'Esprit Saint. En conséquence, les évêques « ne peuvent prétendre », particulièrement dans le domaine de la mission de l'Église, « au monopole de l'initiative ». Ce qui signifie l'acceptation de remises en questions permanentes et des risques de l'invention, tant personnelle que structurelle. D'où l'importance que le P. Thomas accordait aux mouvements d'Action Catholique, en y voyant un lieu d'action privilégié des laïcs : « Les laïcs [...] bien plus que des "experts" dont les avis seraient précieux pour la mise à jour de la pastorale [...] sont l'Église elle-même, rendant présent au monde le salut offert par Jésus-Christ. Mais ce salut est bien le salut *de ce monde-là*. Les laïcs en sont témoins, ils ont à en être les artisans. » Il convient en même temps de ne pas basculer dans un système dualiste, entre ministres ordonnés et laïcs. « Il ne suffit pas de parler de "collaboration" entre deux apostolats différents par nature, et d'une certaine manière, se suffisant pleinement dans leur ordre. La solidarité constante entre prêtres et laïcs, l'unité nécessaire de leur action, doit être vigoureusement soulignée. » Toute révision des modalités concrètes d'exercice du sacerdoce, « et il y a là, certes, ample matière à révision, [...] devra s'appuyer sur une intelligence approfondie du mystère même de l'Église », dont les dimensions véritables se révèlent à travers les célébrations eucharistiques. Sans la dépendance reconnue et célébrée de tous les fidèles à l'égard du Christ qui leur donne la vie de Dieu, l'Église ne serait plus qu'un parti ou un groupement. Évêques et prêtres l'expriment de manière publique et visible.

11. Centurion, 1966.



Je n'ai pas trouvé de texte du P. Thomas où ne résonne la radicalité de l'engagement personnel réclamé par l'acte de foi. Mais il est un titre qui m'apparaît comme le « précipité » de ce qu'il vivait lui-même intimement : *Jésus dans l'expérience chrétienne*<sup>12</sup>. Un livre qu'il dit avoir mûri pendant des années : il relève, non d'une recherche théorique, mais d'une intuition nourrie par la familiarité de toute une vie avec l'Évangile, témoignant de la foi comme expérience existentielle liée, sous peine de vacuité, à un travail incessant de structuration et de vérification. Tout ce qui a charpenté jusqu'à la fin ses engagements se retrouve dans ces pages : «... la foi n'introduit pas à une autre vie. Elle donne la possibilité de vivre autrement notre condition d'homme. » L'ultime vérité de cette condition se joue dans le consentement à la finitude, la reconnaissance de nos pauvres ruses pour y échapper, la traversée des angoisses et des peurs : «... qui me garantit qu'il y aura un demain ? En toute rigueur il faut bien que j'avance à chaque instant le pied sur un terrain qui n'existe pas. Je marche affronté à l'abîme. J'avance dans la nuit. » Il marchait tourné vers Dieu, par décision fondatrice : « Un jour je verrai son visage. Aujourd'hui je ne connais que sa main, la main du crucifié. Et je marche... même sur la mer. »

Quand il demanda, encore étudiant, à entrer dans la Compagnie de Jésus, il était « convaincu d'y trouver ce qu'il cherchait : ce premier sentiment ne s'est jamais démenti »<sup>13</sup>. Il suffit de lire *Le Christ de Dieu pour Ignace de Loyola*<sup>14</sup> et *Le secret des jésuites : les Exercices spirituels*<sup>15</sup> pour y reconnaître les sources de sa mystique concrète si bien traduite par sa pratique d'un compagnonnage spirituel discrètement irrigué par la joie.

12. Desclée de Brouwer/Bellarmin, coll. « Christus », 1979.

13. *Courrier de la Province de France*, art. cit.

14. Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », 1981.

15. Desclée de Brouwer/Bellarmin, coll. « Christus », 1984.





# Psychanalyse contemporaine et religion

*Dans cet article très fouillé, Jacques Arènes – qui vient de soutenir sa thèse de psychopathologie fondamentale et psychanalyse – tente ici de dégager les principaux aspects de la religion qui intéressent certains psychanalystes contemporains. Le simple fait que ceux-ci envisagent désormais la religion sous un jour positif est en soi, pour l’auteur, un « événement spirituel », qui mérite que l’on s’y attarde avec attention et rigueur.*

La psychanalyse s’est édifiée en conflictualité avec la religion. Freud considérerait l’objet religieux comme voué à disparaître au profit du « Dieu Logos », qui serait l’attitude scientifique généralisée, successeur proposé à la fonction illusoire de la religion dans la société<sup>1</sup>. L’attitude psychanalytique classique oscille donc entre un vœu de « remplacer » la religion par une attitude plus adulte, et un désir, plus modeste, de compléter et transformer, par sa puissance critique, la religion et les rapports que le sujet entretient avec elle. Ces deux postures se nourrissent du modèle freudien de la religion comme issue des vœux infantiles de protection, notamment par la figure paternelle.

1. *Le malaise dans la culture* (1930), *Œuvres complètes*, t. XVIII, PUF, 1994 p. 195. Selon Freud, la religion est illusion, car elle ne correspond pas à une vision scientifique de la réalité. Cette « illusion » se déploie comme réponse à des désirs infantiles méconnus par les croyants.



JACQUES  
ARÈNES

Psychanalyste, Paris. Enseignant au centre Sèvres, il a récemment publié : *La défaite de la volonté : figures contemporaines du destin* (avec N. Sarthou-Lajus, Seuil, 2005), *N’ayons pas peur des ados* (avec I. Gravillon, Desclée de Brouwer, 2006), *Le psychanalyste et le bibliste : la solitude, Dieu et nous* (avec P. Gibert, Bayard, 2007).

Dernier article publié dans *Christus* :  
« Devenir parent : heureux traumatisme »  
(n° 217, janvier 2008).



## **Besoin de croire et éthique**

Cette attitude classique de la psychanalyse, assez critique vis-à-vis du fait religieux, a-t-elle évolué ? Relater les différents courants exprimant l'interaction de la psychanalyse contemporaine et du fait religieux est impossible en quelques pages. Je m'attacherai à évoquer certaines grandes lignes de cette interaction. La critique de l'illusion religieuse est aujourd'hui moins marquée. Certains psychanalystes s'intéressent aux vertus dynamiques du « besoin de croire », besoin « incroyable » par sa force et sa créativité, dangereux par ses dérives, qui serait une donnée incontournable de la culture. Il précède le fait religieux, et nos sociétés sécularisées l'ont peu reconnu, au risque de « mutiler la capacité individuelle de penser et de créer »<sup>2</sup>. Freud aurait ainsi méconnu la dynamique transformante de la vie de foi<sup>3</sup>.

Si le « besoin de croire » contribue au « travail de culture », le rapport à l'altérité, ainsi que les ressorts mystérieux qui permettent aux sociétés de garder leur cohésion, forment un autre aspect de la contribution des religions au monde commun qui fascine les psychanalystes, notamment dans la mouvance lacanienne. Il ne s'agit pas de comprendre la religion comme expérience créatrice, mais de repérer, comme Freud a pu le faire, la participation de la religion à la manière dont l'humanité continue à lutter contre les forces de barbarie. L'identité humaine aurait un fondement éthique à travers cette capacité d'ouverture à l'Autre dans sa radicale différence<sup>4</sup>.

Nous allons développer ces deux aspects (*besoin de croire* et *éthique du sujet*) à travers les positions de quelques psychanalystes contemporains. Ces deux aspects, en tension féconde, indiquent par leur interaction que la nécessaire acceptation du statut radical de l'altérité n'est pas antinomique avec la singularité de l'expérience et la créativité croyante.

2. Julia Kristeva, *Cet incroyable besoin de croire*, Bayard, 2007, p. 38.

3. C'est ce qu'affirme le psychanalyste et théologien Antoine Vergote (cf. Jean-Baptiste Lecuit, *L'anthropologie théologique à la lumière de la psychanalyse. La contribution majeure d'Antoine Vergote*, Cerf, 2007, p. 512).

4. Jean-Daniel Causse, *L'instant d'un geste. Le sujet l'éthique et le don*, Labor et Fides, 2004.



## Un exemple

Un congrès récent de l'AIEMPR<sup>5</sup> donne un bon exemple de la manière dont les « psys » s'approprient aujourd'hui l'objet religieux. Cette association fut fondée à la fin des années 40 dans le milieu catholique, à une époque où des personnes intéressées par la psychanalyse désiraient la défendre face à une hiérarchie ecclésiale réticente. Cette association est aujourd'hui aconfessionnelle, et composée de psychanalystes, psychologues, psychiatres et psychothérapeutes, mais aussi de théologiens, accompagnateurs spirituels, etc. Peu représentée en France, mais bien vivante en Suisse et en Belgique et dans certains pays latins, l'AIEMPR a choisi, en juillet 2009, pour son dernier congrès le thème de l'« oralité ». Y furent explorés le « cannibalisme », la dévoration, l'attente d'être comblé, caractéristiques des vécus les plus archaïques de l'enfant et de toute culture. L'interaction du fait religieux avec ces questions a donné lieu à des interventions sur le désir profond de cannibaliser l'autre pour prendre possession de lui, qui peut se transformer en position d'accueil du prochain.

Écouter des analystes, pour une partie d'entre eux confessant une foi chrétienne, sur un tel sujet permet de repérer le cœur de leur démarche. Il s'agit moins pour eux d'interpréter la religion comme une production possiblement névrotique, mais de faire valoir l'intuition d'une parenté anthropologique entre le « modèle » monothéiste et la pensée analytique. Le monothéisme aiderait ainsi à comprendre l'entrée en culture de l'être humain et les transformations d'une pulsionnalité première; d'où l'intérêt pour l'étude des interdits prescriptifs lié aux transgressions originaires<sup>6</sup>. À notre époque où la psychanalyse entre, comme la religion, dans une culture de minorité, on perçoit une plus grande paix chez ceux qui tentent de faire le lien entre ces deux mondes, en montrant en particulier le versant créateur de la foi. La religion, notamment monothéiste, est perçue comme un lieu d'élaboration du symbolique, un « outil »

5. Association Internationale d'Études Médico-Psychologiques Et Religieuses.

6. Cf., par exemple, la communication de Muriel Gilbert, « Nourrir l'origine de la naissance à la mort : penser les interdits fondateurs à partir des figures de Myriam et d'Antigone ». Elle situe l'interdit du cannibalisme « sauvage » comme aussi fondamental que celui de l'inceste ou du meurtre.



qui œuvre à l'éloignement du sensible<sup>7</sup>, le refus mosaïque de l'idolâtrie correspondant *in fine* à une sortie de l'archaïque. Certains éléments concrets de la religion peuvent même être considérés comme des lieux de transformation psychique<sup>8</sup>.

### Nouvelles lectures de la Bible

La psychanalyse s'est passionnée pour le texte biblique, parce qu'elle est fascinée par le travail d'interprétation des textes originaux, que ce soient le texte de l'histoire d'enfance d'un sujet ou les grands mythes structurants, culturels ou religieux. Françoise Dolto vit, par exemple, en Jésus un enseignant des lois auquel le désir est soumis. Bien d'autres l'ont suivie, et c'est ainsi que toute une génération nourrie de sciences humaines a voulu reprendre les textes sacrés à la lumière d'une anthropologie du désir<sup>9</sup>.

La psychanalyse lacanienne s'est penchée plus généralement sur le « texte » de la religion, avec un intérêt marqué pour le *Logos* divin. Le sujet humain est un être de langage, placé en position de secondarité. « Nul ne prend la parole en premier »<sup>10</sup>. Chacun répond à un appel, ce qui récuse l'idée d'une autofondation subjective chère à notre monde contemporain. Jean-Daniel Causse, théologien et psychanalyste, intègre la pensée éthique protestante et le texte biblique au corpus lacanien où l'éthique n'est pas absente<sup>11</sup>. Causse évoque « l'être fils » comme lieu d'humanisation, la place du fils étant celle du renoncement à être tout – éthique lacanienne du sujet se déployant à travers un éloge du manque<sup>12</sup>. Cette anthropologie de la limite permet de revisiter la notion de mal : le mal radical, le

7. Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Gallimard, 1986, p. 218.

8. Bernard Pottier, théologien et psychologue, a évoqué, dans son intervention, la liturgie eucharistique comme lieu d'élaboration possible de tensions paradoxales qui habitent le sujet. Elle susciterait un travail psychique ouvrant des chemins vers une certaine « résolution des questions qu'elle pose elle-même », tant au niveau du rapport vivant entre passé, présent et l'avenir, qu'au niveau d'une thématique du sacrifice capable d'élaborer la culpabilité.

9. Citons entre autres Marie Balmary, Dominique Stein, Nicole Jeammet, etc.

10. Jean-Daniel Causse, *Figures de la filiation*, Cerf, 2008, p. 13.

11. Cf. Jacques Lacan, *Le séminaire. Livre VII. L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Seuil, 1986.

12. *L'instant d'un geste. Le sujet, l'éthique et le don*, Labor et Fides, 2008, pp. 19, 20 et 33.



« péché originel », donc à la fois individuel et collectif, serait une désymbolisation originaire, une puissance mortifère de « défilialisation ». C'est le « devenir sujet » qui serait mis en danger par le refus de la place de fils, à l'œuvre dans notre monde contemporain.

Si la religion peut être vecteur de symbolisation, elle se trouve aussi receler certains dangers. Le « péché originel » des religions, pour Lacan et ses successeurs, c'est le piège de l'imaginaire. Des postlacaniens intéressés au religieux vont dans ce sens. Il s'agit de sortir de l'idolâtrie et de l'emprise de l'image<sup>13</sup>, et de se méfier de cette « mousse » religieuse qui donne du sens « en veux-tu en voilà »<sup>14</sup>. L'intérêt pour l'au-delà de l'image entraîne le psychanalyste du côté de la mystique, qui permet de comprendre un modèle du désir qui serait au-delà du vœu d'être imaginativement comblé. La mystique qui intéresse Lacan, et certains postlacaniens, est « anti-naturelle », en tant qu'elle met en valeur le « pur amour », au-delà de tout utilitarisme narcissique<sup>15</sup>.

### L'illusion créatrice

Évoquer la religion seulement sous le signe du manque ne permet pas de saisir la logique de la surabondance, qui serait un « au-delà » de l'éthique, ce à quoi se risque Jean-Daniel Causse à la suite de Ricoeur<sup>16</sup>. Le prochain vu sous le statut du semblable sous-tend l'adage évangélique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ce « comme toi-même » engendre une méfiance chez Lacan : il y perçoit la rage collante du « rien que moi-même », avec ses dérives possibles de vouloir « le bien des autres, à l'image du mien »<sup>17</sup>. Si le prochain est aussi une radicale altérité, nous devons mettre en tension la logique de la symétrie avec une autre logique, celle de la surabondance ordonnée à un don originaire, toujours en excès. L'au-delà de l'éthique consiste à laisser agir en soi ce don originaire de l'*agapè*, don reçu s'opposant à la vision contemporaine d'un sujet comme sa propre source.

13. Cf. Philippe Julien, *La psychanalyse et le religieux*, Cerf, 2008, p. 61.

14. Cf. J. Lacan, *Le triomphe de la religion* (1974), Seuil, 2005, p. 80.

15. Cf. Jacques Le Brun, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Seuil, 2002.

16. Cf. *Ibid.*

17. *Le séminaire. Livre VII*, p. 220.



Nous abordons ici – même dans les terres lacaniennes! – les zones de l'énergie et de la créativité du croire, issues de la surabondance originaire. Le « besoin de croire » est vital. L'explication freudienne de la naissance du religieux à partir du désir infantile de protection n'est que l'envers d'une autre face, celle de la joie et du rachat: « L'une des plus importantes sources du besoin de croire [est] le besoin d'établir une contre-force opposable à la mélancolie »<sup>18</sup>. Pour faire des projets et aimer, il est nécessaire que les choses soient autres que ce qu'elles sont. Elles se doivent de donner signe de parole et de vie. Le croire devient alors une confiance et aide le sujet à cheminer<sup>19</sup>. Cette nécessité basique du croire, cette énergie de croyance, doit se livrer aux exigences de transformation incluses dans la raison, afin d'être dépassée, à l'occasion « d'une révélation associée à un événement intérieur »<sup>20</sup>.

Si l'expérience religieuse est une illusion, cette illusion est créatrice. Dans cette vision des choses, qui n'est pas celle de Freud, l'univers de l'illusion, le monde de ce qui n'est pas démontrable au sens scientifique du terme, et qui est, pour partie, « fabriqué » par le sujet, ou par des groupes, correspondrait à ce qui est authentique et profond dans la vie humaine. Le processus de l'illusion créatrice, englobant les univers artistiques, littéraires, religieux issus du génie humain, participe à la construction d'une aire d'expérience qui fait pont entre la réalité intérieure de chacun et le monde qu'il partage avec ses semblables. Cette « heureuse » illusion se déploie à travers la capacité du croyant à s'investir dans un monde d'expérience, et à mettre en forme un environnement porteur de sens. À travers la dynamique de l'illusion, la réalité prend une forme qui permet au sujet de la vivre dans une dynamique intersubjective<sup>21</sup>. Cette optique de créativité redonne droit à l'autorité de l'expérience intérieure, dont les psychanalystes se sont, par le passé, beaucoup méfiés<sup>22</sup>.

---

18. Sophie de Mijolla, *Le besoin de croire. Métapsychologie du fait religieux*, Dunod, 2004, p. 120.

19. Jean-Bertrand Pontalis, « Se fier à... sans croire en... », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°18, automne 1978, pp. 5-15.

20. Jean-Michel Hirt, *Vestiges du dieu*, Grasset, 1998, p. 191.

21. William W. Meissner, *Psychoanalysis and Religious experience*, Yale University Press, 1984, p. 177.

22. Cf. J. Kristeva, *op. cit.*, p. 9.



Le croire est réhabilité parce qu'il conditionne la possibilité même de parole. Les religions et les spiritualités utiliseraient des mouvements psychiques, et des énergies, permettant au sujet humain de devenir créateur de culture. Dans son éloge d'une position singulière, celle du psychanalyste mais aussi celle du praticien des humanités et de la littérature, Julia Kristeva revendique une nouvelle refondation de l'existence humaine autour d'une transcendance dans l'immanence<sup>23</sup>.

Cette formule paradoxale résume l'approche de certains psychanalystes contemporains, intrigués et séduits par la créativité de l'expérience du croire, et qui tentent de la « détourner » dans une forme de spiritualité laïque.

23. *Ibid.*, p. 60.

## ÉDITIONS FACULTÉS JÉSUITES DE PARIS

*Des Éditions créées en 2002*

### SPIRITUALITÉ IGNATIENNE

*(ouvrages extraits de notre catalogue)*

**ADRIEN DEMOUSTIER** - *Les Exercices spirituels de S. Ignace de Loyola.*

*Lecture et pratique d'un texte* - Un outil précieux pour ceux qui donnent les Exercices

ISBN 9782848470100 - 504 p. - 39 €

**SYLVIE ROBERT** - *Les chemins de Dieu avec Ignace de Loyola*

Pour découvrir ou approfondir une voie spirituelle par les textes

ISBN 9782848470207 - 204 p. - 16 €

**PHILIPPE LÉCRIVAIN** - *Paris au temps d'Ignace de Loyola (1528 -1535)*

Des années décisives : la naissance d'un Ordre et les premiers compagnons

ISBN 9782848470097 - 176 p. + illus. - 30 €

**ALBERTO HURTADO** - *Comme un feu sur la terre. Une mystique du prochain*

Les écrits d'A. Hurtado, jésuite chilien, † 1952, canonisé en 2005

ISBN 9782848470089 - 212 p. - 13 €

**ÉDITIONS FACULTÉS JÉSUITES DE PARIS**

commandes@centresevres.com - www.boutique-centresevres.com

35 bis rue de Sèvres 75006 Paris - Tél. 01 44 39 75 00





## LES SUPPLÉMENTS ET HORS-SÉRIES

**vie**  
Chrétienne



**NOUVEAU**

### L'OFFRANDE DE DIEU

*Martin Pochon sj*

N° 552 - 145 pages



**A NOUVEAU DISPONIBLE**

### VERS LE BONHEUR DURABLE

*Adrien Demoustier sj*

N° 366 - 94 pages

À qui le Christ offre-t-il sa vie ? Pourquoi le Père aurait-il eu besoin de la mort de son Fils ? L'auteur reprend successivement les passages et les expressions des évangiles qui nous posent ces questions et nous invite à entrer dans l'offrande que Dieu nous fait de sa vie en son Fils.

À partir des quatre premières règles du discernement des esprits ; des conseils et des exemples au service des accompagnateurs et de tous ceux qui cherchent à découvrir la volonté de Dieu.

EN VENTE dans les librairies religieuses et les centres spirituels

RENSEIGNEMENTS 01 40 21 06 25 ou [contact@revueviechretienne.com](mailto:contact@revueviechretienne.com)



Sur la presqu'île de St-Jacut-de-la-Mer  
prendre un temps de retraite, de réflexion...

### 1 JOURNÉE pour s'éveiller

**"Questions de société" :**

*l'argent, outil et passion*

Jean BOISSONNAT 3 octobre 2009

**"Un homme, une vie" :**

*Rencontre avec Mgr Jacques Gaillot*

évêque émérite d'Evreux

11 novembre 2009

### 2 JOURS pour repenser sa vie, sa foi

**Temps de crise, temps de révélation**

Pierre Chamard-Bois, bibliste

17-18 octobre 2009

**Le monde des pauvres : changer le regard**

Pedro Meca, dominicain, travailleur social 12-13 déc. 2009

### 2 JOURS pour regarder

**A travers le regard d'artistes d'aujourd'hui,  
la recherche d'un silence intérieur**

Marc Chauveau, historien d'art

21-22 novembre 2009

### 1 SEMAINE de retraite spirituelle

**Au coeur de l'Eglise, au coeur de ce monde,  
vivre notre Baptême**

Claude Touraille, prêtre

12-20 novembre 2009

**Cette espérance qui est en nous**

*nourrie par tant de témoins d'hier et d'aujourd'hui*

*A la lumière des Exercices Spirituels de St Ignace*

Alain Guyot, jésuite

1-8 décembre 2009

**"Demeurez en Moi et Moi en vous"**

Jean-Marie Martin, théologien

5-12 novembre 2009

**La Création, bonne nouvelle pour temps de crises**

Dominique Lang, assomptionniste

20-28 février 2010

Demandez le programme complet des activités

L'Abbaye - BP 1 - 22750 ST-JACUT-DE-LA-MER Tél. 02.96.27.71.19 Fax. 02.96.27.79.45

[contact@abbaye-st-jacut.com](mailto:contact@abbaye-st-jacut.com) [www.abbaye-st-jacut.com](http://www.abbaye-st-jacut.com)







# Études ignatiennes

**482 Accompagner les jeunes**  
*Du désir d'être aimé à la volonté de servir*

**491 Sentir avec l'Église**  
*Une méditation*



# Accompagner les jeunes

## Du désir d'être aimé à la volonté de servir

↓  
BERNARD  
MENDIBOURE  
S.J.

Communauté Vie  
Chrétienne, Lille.  
A publié : *Lire la Bible  
avec Ignace de Loyola*  
(L'Atelier, 2005).

Dernier article publié  
dans *Christus* :  
« Lecture et pratique  
des Exercices  
spirituels : sur l'œuvre  
d'Adrien Demoustier »  
(n° 210, avril 2006).

**D**evant l'avenir, en général, les jeunes ont « bon espoir ». C'est ainsi que les caractérisait Aristote, et c'est pour cela, ajoutait-il, qu'il est difficile de leur enseigner la philosophie morale. D'entrée, le « bon espoir », l'« insouciance », une certaine « naïveté » devant l'avenir, allant de pair avec une authentique générosité, semblent former le « portrait-robot » de la jeunesse (et pas seulement celui du temps d'Aristote). C'est particulièrement vrai des jeunes des milieux favorisés que l'on rencontre au sein des différents réseaux ignatiens, mais aussi, me semble-t-il, des jeunes en général ; même si, dans un monde interconnecté, beaucoup sont conscients des difficultés objectives qu'ils rencontreront pour bien vivre.

### Le désir d'être aimé

Bien sûr, il faut compléter cette première esquisse par d'autres traits plus critiques et moins flatteurs communément rapportés au sujet des jeunes de notre temps :

- Ils manquent d'intérêt pour les autres et pour ce qui se passe dans la société ; ce à quoi ils sont encouragés, il est vrai, par l'individualisme ambiant.
- Ils reconnaissent qu'ils sont centrés sur eux-mêmes et leur petite tribu, via ordinateur, « chat », télévision, téléphone portable.
- Ils se définissent eux-mêmes comme la génération de « l'orgasme inachevé », qui cherche la satisfaction sans jamais la trouver, parce qu'ils zappent sans cesse d'un centre d'intérêt à un autre.



- Ils ont besoin de la protection de leurs parents, tout en voulant être indépendants. Ils se veulent « indépendants », sans être assez « autonomes ».

- Leurs passions sont éphémères et superficielles.
- Ils sont connectés en permanence et en un sens condamnés à la réussite, mais la nature de cette « réussite » fait rarement l'enjeu d'un questionnement.

### L'exemple d'Ignace

Au fond, si les jeunes d'aujourd'hui ont « bon espoir », c'est qu'ils oublient qu'ils sont mortels. Ignace aussi voulait briller par l'exercice des armes, en oubliant qu'il pouvait y laisser sa vie avant terme ; et il voulait « séduire » par des pièces de vers la dame imaginaire de haute condition pour en être aimé et admiré. Il a même essayé de « séduire » Dieu par ses exploits ascétiques. Aimer et être aimé, n'est-ce pas le désir naturel de tout homme ? Mais l'expérience spirituelle d'Ignace, que le Seigneur lui a enseignée à Manrèse « comme un Maître d'école enseigne un enfant », nous indique le chemin d'une conversion, d'un passage : du *désir d'être aimé* – désir légitime, originel et « naturel », mais encore trop narcissique – à une *volonté de servir*, c'est-à-dire d'aimer en retour.

C'est ainsi que l'on pourrait récapituler le chemin vécu par Ignace depuis sa jeunesse jusqu'à son âge mûr, un chemin qui se trouve en filigrane dans ses *Exercices spirituels* et qui s'achève avec cette demande de grâce : « « En tout aimer et servir. » Grâce demandée lors de la dernière contemplation des *Exercices*, celle pour « parvenir à l'amour ». Offrande et échange de liberté entre l'homme et son Créateur : « Prends, Seigneur, et reçois toute ma liberté... » En reconnaissance de tous les biens et tous les dons qui descendent d'en haut (n° 237), j'offre mon désir et ma volonté d'aimer et de servir en tout. Un amour qui « doit se mettre dans les actes plus que dans les paroles » et « consiste en une communication mutuelle » (n° 230-231). Une communication qui est source de joie, car c'est une joie que de servir le Créateur de tout bien. Avec cette joie, ne rejoignons-nous pas le sage *Qohelet* : « Réjouis-toi, jeune homme au temps de ta jeunesse, n'oublie pas ton Créateur au temps de ton adolescence » (11,9) ?



### Une conversion du désir

Ne croyons pas trop vite que cette conversion du « désir d'être aimé à la volonté de servir » ne concernerait que des personnes au début de leur vie. Elle peut être la prise de conscience d'hommes déjà avancés sur le chemin de la perfection. Ainsi Pierre Favre, un des premiers compagnons d'Ignace (aux dires de ce dernier, il était de ceux qui donnaient le mieux les *Exercices*) :

« Daigne le Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint Esprit, m'accorder d'avoir l'intelligence, la force et la volonté de rechercher et de demander également ces deux grâces, vis-à-vis de Dieu et de ses saints : en être aimé et les aimer. Mais je m'attacherai davantage à ce qui est meilleur et plus magnanime, et à ce que j'ai moins fait jusqu'ici : à vouloir aimer plutôt qu'à vouloir être aimé. Je chercherai désormais à leur donner des signes de mon amour plutôt que d'attendre des signes du leur ; ce sont ces travaux entrepris pour le Christ et pour le prochain, selon le mot du Christ à Pierre : "M'aimes-tu plus qu'eux ? Pais mes brebis." Veille à être d'abord Pierre, pour devenir Jean qui est aimé davantage et à qui vont ses préférences. Mais jusqu'à présent j'ai voulu être Jean avant d'être Pierre ».

Chose remarquable dans ce texte, Pierre Favre ne « refoule » pas du tout son désir d'être aimé. Et c'est bien *deux grâces* qu'il demande à Dieu de lui accorder. Simplement, en se référant à l'évangile de Jean, il indique le mouvement général de son évolution spirituelle qui l'a conduit d'un premier désir d'être aimé comme « le disciple bien-aimé » (Jean) à un désir d'aimer de façon active, c'est-à-dire de « faire des œuvres » par amour pour Dieu et le prochain (comme Pierre). On ne saurait opposer Pierre et Jean.

### La volonté de servir

Le « service » est un mot-clé de la spiritualité ignatienne. Il définit la vocation de l'homme dès le début des *Exercices spirituels* : « L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu notre Seigneur et ainsi sauver son âme. » Le mot « aimer » ne vient que plus tard dans le texte, bien qu'il soit l'« âme » du service. En premier vient la « louange ». Nous sommes créés pour la louange de notre Créateur et Seigneur : pour ce qu'Il est et aussi pour ce qu'il nous a donné. En voulant atteindre la fin « surnaturelle » qui définit la



vocation de l'homme, Dieu, en effet, n'a pas manqué de nous donner de l'aide : « Les autres choses ont été créées pour l'homme afin de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il a été créé. » Le monde est bon et même très bon (*Gn 1*), puisque donné par Dieu à l'homme pour l'aider : « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur et sans repos tant qu'il ne repose en toi » (saint Augustin). Ignace pourrait ajouter : Oui, et pour arriver à cette fin, il faut user de notre liberté, user des choses qui nous sont données (*user* vient avant *se dégager de*).

Quant aux « choses », elles représentent tout l'ordre du réel : les choses matérielles, mais aussi les réalités plus « spirituelles », comme l'amour, l'amitié, les relations humaines. L'homme est un animal spirituel. Spirituel, certes, mais aussi « charnel » : il n'est pas un ange, c'est-à-dire un « pur esprit ». Pour arriver à sa fin, il doit user des choses qui ont été créées pour lui, pour l'aider. Autrement dit, se servir des médiations, user de sa liberté. Et si le secret de la « liberté » des anges dont parle Ignace dans ses *Exercices* nous échappe, leur péché, selon lui, ressemble étrangement à celui de l'homme pécheur. C'est un « anti-Principe et Fondement » : « Ils n'ont pas voulu user de leur liberté pour rendre respect et obéissance à leur Créateur et Seigneur » (n° 50).

Mais comment, dans notre mission d'éducateurs au service des jeunes, traduire concrètement ce *point zéro* qu'est le « Principe et Fondement » des Exercices, qui définit la fin de l'homme et parle des moyens qui lui sont donnés pour l'atteindre ?

### L'accompagnement « éducatif »

Notre accompagnement a en propre de s'appuyer sur les dynamismes et les qualités de la jeunesse : le « bon espoir », l'optimisme fondamental, la générosité, l'attention au présent plus que le souci du lendemain, une certaine absence de calcul et de « sérieux dans les affaires » qui seront souvent les caractéristiques de l'âge mûr. On pourrait ici entendre la parabole des talents (*Mt 25*) : « Entre dans la joie de ton maître », est-il dit aux deux premiers serviteurs qui font fructifier ce qui leur est confié et qui ont donc le sens d'une certaine « altérité ». Ils n'ont pas reçu de consignes particulières, ils ont pris des initiatives, ils se sont débrouillés. Quand on aime, on se débrouille, on ne compte pas, on n'enterre pas son talent comme le troisième serviteur : les jeunes sont appelés à risquer leur liberté,



à l'exercer dans ces trois domaines inspirés de *Gn 1 : 1*. Sur le plan affectif, en trouvant la bonne relation avec l'autre, et notamment l'autre sexe (l'Alliance, et sa forme achevée, le mariage); 2. Sur le plan professionnel (et citoyen), en travaillant au bien commun; 3. Dans le « repos », en obéissant au commandement du « sabbat », en rendant un culte à notre commun Créateur et Seigneur, en vivant fraternellement le temps libre et gratuit de la contemplation et de la fête.

Cette première forme d'accompagnement a pour but d'aider le jeune à devenir « homme » ou « femme ». Tout n'est-il pas dit? Quoi de plus beau que de devenir ce que l'on est? En principe, un tel type d'accompagnement peut s'adresser à des jeunes de toutes catégories, y compris ceux qui ne « se souviennent pas de leur Créateur aux jours de leur jeunesse ».

### **L'accompagnement « pastoral » et « ecclésial »**

Oui, la vocation de l'homme est formidable, mais nous y mettons bien des obstacles, au lieu de nous « dégager des choses dans la mesure où elles sont des obstacles à notre fin » (n° 23). Nous sommes invités à un festin magnifique, celui du Royaume de Dieu, mais nous préférons nous occuper de nos affaires (alibi économique), travailler sans nous arrêter (alibi du travail : les bœufs ou les ordinateurs que je viens d'acheter et pars essayer...) ou jouir égoïstement de notre lune de miel (je viens de me marier et pour cela je ne puis venir).

Pour nous aider à vivre concrètement dans cette foi (« la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi... »), Dieu nous a donné sa Loi. Une Loi faite pour l'homme. Pour que son peuple reste libre après l'Exode et demeure en paix dans la terre promise, Dieu dit : « Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » (*Dt 6,5*). Un tel commandement se décline ainsi : « Tu ne te feras pas d'idole, tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu accueilleras l'étranger, honore ton père et ta mère... » Pourtant, dit saint Paul : « Nous savons que la loi est spirituelle, mais moi, je suis charnel, vendu comme esclave au péché » (*Rm 7,14*). Il faut que je me laisse réconcilier avec le Dieu Créateur par le Dieu rédempteur, accepter de recevoir de Lui le pardon afin de devenir un homme nouveau.

Pour saint Ignace, la Loi a particulièrement à voir avec l'existence en nous d'« affections désordonnées » : « Il faut nous rendre indif-



férents » pour (re) trouver la *préférence* qui nous fonde, la source qui est au « cœur de nos vies », que nous avons niée, oubliée...

Ce détour théologique est incontournable si l'on veut aider des jeunes à « devenir chrétiens ». Car il s'agit ici de l'accompagnement « pastoral », et pas seulement « éducatif ». « Pastoral » est un mot biblique. Le Pasteur a soin de ses brebis. Il n'est pas seul mais membre de l'Église. C'est en Église et avec elle que nous accompagnons des jeunes et avons à inventer une « pastorale » à la fois nouvelle et traditionnelle, une catéchèse vivante, en particulier sacramentelle : par des pédagogies « pénitentielles » et « eucharistiques » (ainsi le MEJ) ou adaptées (tenant compte du goût des jeunes pour le « communautaire » : JMJ, RJI, CVX, Ynigo, etc.). Pédagogies de type ignatien, c'est-à-dire à la fois « mystiques » (orientant vers une relation d'amitié, de confiance et de gratuité avec le Seigneur) et « ascétiques » (assumant les faiblesses de l'homme, ses capacités d'illusion, mais aussi sa disposition à la grâce ; convaincues de l'importance de la « volonté » et d'une certaine « ascèse » pour grandir). La pratique de la « relecture » – qui considère le passé, le présent et l'avenir – en constitue un exemple typique. Le dernier mot d'Ignace dans sa « méditation sur les péchés » l'illustre bien : « Terminer par un colloque sur la miséricorde, en m'entretenant avec Dieu notre Seigneur et en lui rendant grâce de m'avoir donné la vie (*passé*) jusqu'à maintenant (*présent*), et former le propos de m'amender avec sa grâce pour l'avenir (*avenir*) » (n° 61).

Ces indications ont aussi à voir avec ce que préconise l'annotation 18 des *Exercices spirituels* à l'égard de personnes « frustes » ou « rudes ». Ignace conseille d'aider ces personnes en les invitant à pratiquer l'examen de conscience, à fréquenter les sacrements et à s'engager dans des « œuvres de miséricorde ».

### L'accompagnement spirituel ou « vocationnel »

Même si les deux types d'accompagnement évoqués plus haut sont déjà en eux-mêmes « spirituels », ils sont peut-être encore trop dépendants du registre de l'observance de la Loi. Cette observance est une bonne chose, et même une très bonne chose. Jésus « regarda et aima » l'homme riche qui était venu lui demander ce qu'il devait faire pour avoir la vie éternelle en partage et qui lui avait répondu : « Maître, tout cela, je l'ai observé dès ma jeunesse. » Pourtant, Jésus continue : « Une seule chose te manque : va ; ce que tu as, vends-le,



donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens, suis-moi » (Mc 10,17-21). La vocation plénière de l'homme consiste donc à entendre l'appel du Verbe fait chair à le suivre, à se détacher de tout le reste pour s'attacher à Lui, parce qu'il est le chemin qui mène au Père et donc à la Vie éternelle. « Demander la grâce de ne pas être sourd à son appel », dit Ignace au retraitant qui entre dans la deuxième semaine des *Exercices* par le porche royal de « l'appel du roi ». Ce qui fait désormais la différence, c'est de ne pas être sourd à l'appel du Roi éternel et de lui offrir son désir et sa volonté de « le suivre le plus près possible et de l'imiter » (n° 98, *Vulgate*).

En s'offrant au Roi éternel, l'exercitant va du désir d'être aimé à la volonté d'imiter le Christ « par amour » (*affectar*), d'« aimer davantage » (*affectar mas*). C'est la connaissance intérieure du Christ, longtemps contemplé dans les Mystères de sa vie, qui va lui permettre de « choisir » la vie ou l'état de vie dans lequel le Christ l'appelle à le suivre: mariage ou célibat pour le Royaume? ministère ordonné impliquant le célibat ou sacrement de mariage? Il est éclairant d'entendre ce que dit Ignace à ce sujet dans son « Préambule pour faire élection »:

« En fait, il arrive que beaucoup choisissent en premier lieu le mariage, ce qui est le moyen, et en second lieu le service de Dieu dans le mariage; or, c'est le service de Dieu qui est la fin. Il y en a d'autres aussi qui veulent d'abord posséder un bénéfice, et ensuite y servir Dieu. De la sorte, ces gens-là ne vont pas droit à Dieu, mais ils veulent que Dieu vienne droit à leurs attachements désordonnés. Ils font donc de la fin un moyen et du moyen une fin. Ainsi, ce qu'ils devraient mettre en premier, ils le mettent en dernier; car en premier lieu, nous devons avoir pour objectif la volonté de servir Dieu, ce qui est la fin, et en second lieu d'accepter un bénéfice ou de nous marier, si c'est pour nous préférable, ce qui est le moyen en vue de la fin. Rien ne doit donc me pousser à prendre ou à laisser tel ou tel moyen, si ce n'est uniquement le service et la louange de Dieu notre Seigneur et le salut éternel de mon âme » (n° 169).

Grâce à Dieu, chacun trouvera réponse à sa question: dans quelle vie ou état de vie le Seigneur m'appelle-t-il à le servir et le suivre?





Qu'est-ce qui est pour moi « préférable » : suivre le Christ qui appelle ses premiers disciples en leur disant « Venez à ma suite et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes » (*Mt 4,18-22*) ? ou le suivre à la manière de Zachée à qui Jésus dit : « Zachée, descends vite, il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison » (*Lc 19*) ? Les deux appels ont toujours existé : « gens des maisons et gens des rues » (Madeleine Delbrêl). Simplement, il importe que l'accompagnateur soit discret dans ce type d'accompagnement :

« En dehors des Exercices, en effet, nous pouvons sans doute licitement et méritoirement inciter toutes les personnes qui semblent en avoir les aptitudes à choisir la continence, la virginité et toute forme de perfection évangélique ; toutefois, dans ces Exercices spirituels, il convient davantage, et il vaut beaucoup mieux, alors qu'on cherche la volonté divine, que le Créateur se communique Lui-même à l'âme qui lui est fidèle, l'embrassant dans son amour et sa louange, et la disposant à entrer dans la voie où elle pourra mieux le servir à l'avenir » (n° 15).

\*\*\*

Ignace serait-il « volontariste » ? Non, la « volonté » pour lui est d'abord faite pour « aimer » ou se « laisser affecter » (n° 3). Elle est la faculté de l'« affectivité » avant d'être celle de l'« effectivité » ou de l'« agir ». Mais il est bien vrai qu'il dit, à un moment crucial des *Exercices* (« l'offrande du Règne ») : « Je veux et désire... » Il sait sans doute par expérience que le désir sans la volonté peut être théorique, vain et inefficace. Le désir, pour lui, c'est le vent dans les voiles, le vent qui fait avancer le bateau. La volonté, c'est le gouvernail. Ce n'est pas le gouvernail qui fait avancer le bateau, mais si, par son intermédiaire, on n'oriente pas bien le bateau pour le soumettre au vent et aller dans la direction du cap choisi, on risque d'« empanner » ou même de « couler ». N'est-ce pas la conjugaison des deux « forces » (le vent et le gouvernail, le désir et la volonté) qui permettra au marin d'atteindre le cap choisi et désiré ?





## POUR LE VRAI SENS QUE NOUS DEVONS AVOIR DANS L'ÉGLISE MILITANTE...

(Exercices spirituels 352-370)

**353.** *La première.* Laissant tout jugement, nous devons avoir l'esprit disposé et prompt à obéir en tout à la véritable épouse du Christ notre Seigneur, qui est notre sainte Mère l'Église hiérarchique.

**354.** *La deuxième.* Louer la confession au prêtre et la réception du très saint Sacrement une fois par an, et plus encore chaque mois, et bien mieux encore tous les huit jours, dans les conditions requises et dues. [...]

**360.** *La huitième.* Louer les ornements et les édifices des églises, ainsi que des images et vénérer celles-ci selon ce qu'elles représentent. [...]

**362.** *La dixième.* Nous devons être plutôt prêts à approuver et à louer aussi bien les décrets et les ordonnances que la conduite de nos supérieurs. Car, bien que la conduite de certains ne soit pas ou n'ait pas été louable, parler contre elle, soit dans des prédications publiques, soit dans des entretiens en présence des gens simples, engendrerait plus de médisance et de scandale que de profit. En effet, le peuple s'indignerait alors contre ses supérieurs aussi bien temporels que spirituels. De sorte que, de même qu'il est nuisible de parler mal des supérieurs en leur absence aux gens simples, il peut de même être profitable de parler de leur mauvaise conduite aux personnes qui peuvent précisément y porter remède. [...]

**365.** *La treizième.* Pour toucher juste en tout, nous devons toujours tenir ceci : ce que moi je vois blanc, croire que c'est noir, si l'Église hiérarchique en décide ainsi, croyant qu'entre le Christ notre Seigneur, l'Époux, et l'Église, son Épouse, il y a le même Esprit qui nous gouverne et nous dirige pour le salut de nos âmes. En effet, c'est par le même Esprit et Seigneur qui nous donna les dix commandements, que notre sainte mère l'Église est dirigée et gouvernée.



# Sentir avec l'Église

## Une méditation



YVES DE KERGADEDEC S.J.

Centre Manrèse, Clamart.

Dernier article paru dans *Christus* : « Nul ne vient au Père que par moi » : le premier discours de Jésus après la Cène (Jn 13,31-14,31) » (n° 98, avril 1978).

**S**aint Ignace a aimé l'Église. Il l'a servie du même amour dont il a aimé et servi le Christ. Sa foi est celle de Jeanne d'Arc : « De Jésus-Christ et de l'Église, il m'est avis que c'est tout un, et qu'il n'en faut pas faire difficulté. » Sous l'étendard de la croix, il a lutté pour que la liberté de l'homme et le désir de Dieu se rencontrent et s'embrassent. Les règles « pour sentir vraiment avec l'Église » (*Ex. sp.* 352-370) sont des jalons qu'il a posés sur le chemin de la louange et de la foi.

### La disponibilité à obéir

La première règle met l'accent sur la disponibilité à obéir : « Laissant tout jugement, nous devons avoir l'esprit disposé et prompt à obéir en tout à la véritable Épouse du Christ notre Seigneur, qui est notre sainte Mère l'Église hiérarchique. »

D'instinct, nous résistons, voulant rester maîtres chez nous. Le Pape ou

un évêque dit-il quelque chose qui nous choque, aussitôt nous nous indignons et le faisons savoir, au nom même de l'Évangile ! Nous obéissons alors, mais à l'Ennemi. Sa lucidité sans amour met son venin de jalousie en tout jugement. Elle accuse et condamne, sème la zizanie en tout ce que Dieu veut unir.

L'Église est notre Mère, dans l'Esprit. Elle est d'abord l'Épouse que le Fils a reçue de son Père. Le oui qu'il a donné scelle une alliance indissoluble. L'Époux sera toujours présent là où parle, souffre et prie son Église. Rien ne pourra les séparer, pas même nos péchés. Pour nous, à tout moment, il faut choisir Jésus-Christ et l'Église, ou Satan et la Bête.

L'amour porte à louer. L'Église approuve et encourage l'assistance fréquente à la messe et la confession régulière, les longues prières, les vœux, les pèlerinages, les pénitences de Carême, les images dans les églises, bien d'autres choses encore. Le trait commun des règles 2 à 8 est qu'elles nous laissent libres d'observer telle ou telle pratique religieuse. Personne n'est obligé de vénérer les reliques des saints, mais celui qui les regarde de haut méprise ses frères et juge leurs prières. Une joie partagée introduit à l'obéissance.

### Compassion et action

L'Église formule des préceptes, en précisant leurs différents degrés d'autorité et la façon de les interpréter. Il est

parfois difficile de les comprendre et de les observer, *a fortiori* de les louer. Ignace en prend acte : nous aurons « l'esprit prompt à chercher des raisons pour les défendre et, en aucune manière, pour les attaquer ». La neuvième règle formule une obligation de moyens et non de résultat. Elle n'exclut pas qu'une décision paraisse indéfendable, une fois que l'on a vraiment cherché, sans les trouver, les raisons qui la justifient. Il reste alors à espérer qu'elle soit un jour modifiée, à essayer d'y contribuer pour notre part, à nous garder de l'attaquer. La bienveillance recommandée pour le temps des Exercices vaut aussi pour la suite.

Ignace a connu des supérieurs dont la conduite n'était pas louable. À l'été 1539, il s'adresse à Paul III, « Vicaire du Christ sur la terre », pour qu'il veuille bien examiner et approuver le projet de vie de ces quelques hommes qui désirent être appelés « Compagnie de Jésus ». Ce pape était connu pour favoriser sa famille. Il avait quatre enfants et avait nommé cardinaux deux de ses descendants, à l'âge de quatorze et dix-sept ans. C'est de lui que les premiers compagnons attendront pendant plus d'un an le signe indubitable que Dieu bénit leur Institut. Avec son accord, ils feront ensuite le vœu d'« exécuter sans aucune tergiversation ni excuse, immédiatement [...], tout ce qu'il ordonnera concernant le bien des âmes et la propagation de la foi » (*Écrits*, p. 297).



Même fautif, un membre de la hiérarchie continue de représenter l'Église. La dixième règle exige qu'il soit toujours respecté et qu'on ne le mette en cause ni en public, ni en privé. Le critiquer « engendrerait plus de médisance et de scandale que de profit », multiplierait les fautes. Ne pas juger ouvre un espace à la prière et à la compassion. Souffrir avec l'Église, intercéder pour elle, ne pas s'en détourner comme d'un grand malade, en rester solidaires, cela nous lie au Christ, au point même d'être « tenus pour insensés et fous pour lui qui, le premier, a été tenu pour tel, plutôt que sages et prudents dans ce monde » (*Ex. sp.* 167). Sur ce chemin d'humilité, l'appel à servir le Seigneur seul et son Épouse est promesse de joie et de fécondité.

La compassion porte à agir. « De même qu'il est nuisible de parler mal des supérieurs [...], il peut de même être profitable de parler de leur mauvaise conduite aux personnes qui peuvent précisément y porter remède » (règle 10). L'essentiel est de frapper à la bonne porte, au bon moment. Si nous avons accès auprès des responsables directs, nous leur ferons des « représentations », avec la prudence requise. Sinon, nous chercherons ceux qui pourraient intervenir à bon escient. Quand sa mission était en jeu et qu'une porte se fermait, Ignace n'hésitait pas à recourir à une autorité plus haute jusqu'à ce que la lumière soit faite.

## La vérité de l'homme

Sentir avec l'Église suppose plus que de la bienveillance, aussi efficace soit-elle. Il faut encore lutter de front contre notre jugement propre, le vaincre, le défaire : « Pour toucher juste en tout, nous devons toujours tenir ceci : ce que moi je vois blanc, croire que c'est noir, si l'Église hiérarchique en décide ainsi. » Cette treizième règle nous provoque en affirmant que croire passe avant voir. La foi ouvre nos yeux au-delà de nos évidences. Nous confessons à chaque Eucharistie que le corps du Christ est présent sous l'espèce du pain. L'obéissance de la foi nous sollicite encore à d'autres heures décisives. Ignace en témoigne dans le *Récit*.

Dans l'élan de sa conversion, il s'était rendu à Jérusalem, résolu à ne jamais quitter les lieux saints. Autant la chose était claire pour lui, d'un blanc parfait, autant elle était noire pour le Provincial des Franciscains. Il n'était pas question qu'il reste là. L'autorité légitime ayant parlé, le pèlerin obéit aussitôt et s'en alla. Il reprit alors son discernement, conduit par le même Esprit, et c'est ainsi qu'il découvrit sa véritable vocation. Pour mieux aider les âmes, il étudierait, deviendrait prêtre, rassemblerait des compagnons disponibles pour la mission en tout pays du monde.

Le *Mémorial* de Camara (n° 93) donne un autre exemple fameux. Le 23 mai 1555, un an avant sa mort, Ignace apprend que le cardinal Carafa vient d'être



élu pape sous le nom de Paul IV. Le fondateur des Théatins n'appréciait pas du tout la Compagnie, et il voulait lui imposer l'office au chœur et un généralat de trois ans. À cette nouvelle, Ignace fut très ébranlé: « Il se leva sans rien dire et entra pour faire oraison dans la chapelle; et peu après il en sortit, aussi joyeux et aussi content que si l'élection avait été grandement conforme à son désir. » À la lumière de la foi, ce qu'il avait d'abord vu noir avait pris sa vraie couleur blanche. Dieu n'abandonnait pas l'Église.

Ainsi est amené à réagir quiconque croit qu'« entre le Christ notre Seigneur, l'Époux, et l'Église son Épouse, il y a le même Esprit qui nous gouverne et nous dirige pour le salut de nos âmes » (règle 13). Entre le Christ – à qui nous nous confions et que nous écoutons quand nous prions et discernons – et son Église – qui nous stimule et nous confirme ou nous freine –, l'unique Esprit d'amour est à l'œuvre. En ouvrant notre cœur et notre intelligence à la Parole faite chair, en nous donnant le sens du Christ, il nous accorde avec l'Église, nous fait sentir, entendre en elle, la vérité de l'homme. En chacun de nos

frères, petits ou grands, à commencer par le plus humilié, il nous apprend à reconnaître la voix de l'Époux, à nous en réjouir, à la suivre. L'Église notre Mère est sainte, dans l'Esprit. Pécheurs, nous recevons en elle le sang du Christ qui purifie et qui permet d'aimer sans faire acception des personnes.

« C'est par le même Esprit et Seigneur qui nous donna les dix commandements, que notre sainte Mère l'Église est dirigée et gouvernée. » Tel est le principe et fondement des règles « pour le sens vrai que nous devons avoir dans l'Église militante ». L'Épouse tient son autorité de l'Époux et ne l'exerce en vérité que pour lui, pour sa plus grande gloire et pour notre salut, non pour être servie mais pour servir. Son seul orgueil est de lui obéir, quoi qu'il demande. Des hommes d'Église ont commis de grands crimes, entre autres en faisant brûler Jeanne. Mais l'Esprit est pardon, lui qui a fait surgir le Vivant d'entre les morts et fait naître l'Église pour qu'elle annonce la Bonne Nouvelle. Voilà pourquoi nous lui devons tant de respect, d'obéissance et d'amour. La servir et servir le Christ, c'est tout un.



# ≡ *Lectures spirituelles*

*Suivies par :*

**507** **Nouvelles de la revue**

**508** **Sessions**

**509** **Tables**

*Un livre*

Philippe Lécivain

## UNE MANIÈRE DE VIVRE

**Les religieux d'aujourd'hui.**

Lessius, coll. « La part Dieu », 2009, 224 p., 18,50 euros.

« Aujourd'hui, lorsqu'on veut devenir religieux, la question est moins d'adopter un "état" que de répondre à un appel spécifique et d'opter pour une manière de vivre l'Évangile à la façon d'un fondateur. » Dans la simplicité même de son énoncé, cette proposition me paraît une des plus heureuses qu'ait trouvée Philippe Lécivain, jésuite, pour définir ce qu'il entend par « vie religieuse ». Il a été donné à un fondateur – une fondatrice – de faire une « expérience de Dieu bouleversante » et unique. Sa manière de vivre en est le récit, récit vivant qui, chez des compagnons ou des compagnes, suscitera le désir de se joindre à lui (à elle) pour (re) faire à leur manière l'expérience de Dieu. Mais de « fondement », nul n'en peut poser d'autres que Jésus Christ (1 Co 3,11). C'est lui que le religieux est appelé à suivre de plus près et à imiter, et non le fondateur lui-même.

Dans la première partie, « Revisiter la tradition », l'auteur, en fin historien, décrit la lente évolution qui a fini par réduire la vie religieuse à un « état de vie » centré sur les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Les « conseils évangéliques », tels que Jésus les révèle à ses disciples dans son Sermon sur la montagne, ne débordent-ils pas largement la triade classique, comme l'indique l'auteur ? Plus que des « conseils évangéliques » d'ailleurs, ce sont des « chemins de vie » que propose Jésus à tous ceux qui viennent l'écouter, comme dans l'épisode de l'homme riche (Mt 19,16-26). Jésus propose à cet homme de se détacher de son héritage, peut-être celui de l'Ancien Testament, pour se mettre à sa suite. Le détachement, ici, n'est que le moyen qui lui est indiqué pour s'attacher à Jésus pauvre, chaste et obéissant, et entrer ainsi avec lui dans la voie de la perfection évangélique ou de la Nouvelle Alliance. Ce qui n'est pas la même chose que de « faire des vœux de religion ».





Quant à Mt 19,1-12, c'est d'abord à des gens mariés, insiste P. Lécivain, que s'adresse la radicale exigence évangélique ; et ses disciples ne s'y trompent pas : « S'il en est ainsi, il n'est pas expédient de se marier. » De même, l'expression de Jésus : « eunuques pour le Royaume des cieux », ne vise pas les religieux célibataires, catégorie sociale qui n'existe pas alors.

Certes, il y a une véritable originalité de la vocation religieuse. Mais cette originalité ne saurait être vécue de façon séparée, élitiste, comme si les religieux étaient des super-baptisés au sein du peuple de Dieu ou des super-militants dans leur relation au monde. S'ils sont mis à part par leur genre de vie, c'est pour être, à la manière du moine ancien, « séparé de tous pour être uni à tous ».

Tout chrétien est appelé à la perfection de l'amour. Cet amour précède l'Amour qui unit tous les membres du Peuple de Dieu, et si les religieux sont appelés à en être les signes de façon spéciale, c'est d'abord par leur manière de vivre dans une vie communautaire fraternelle. C'est pourquoi le mot *ensemble* est si important dans la pensée de Philippe Lécivain.

À ce point, Philippe Lécivain est des plus convaincants lorsqu'il nous invite à dépasser les oppositions superficielles entre Communion et Mission. C'est dans la mesure où ils vivent l'unité de leur « être ensemble » (vie communautaire) et de leur « agir dans le monde » (mission) que les religieux pourront vraiment devenir le signe de l'Amour trinitaire. Amour de Dieu « ad intra », Communion des trois Personnes entre elles, et amour de Dieu « ad extra », amour pour le monde jusqu'à devenir Homme : tous deux sont un seul et même Amour. C'est à cette similitude que doit tendre toute vie chrétienne, et la vie religieuse en particulier.

Les religieux ont donc à « inventer une manière de vivre pour de nouveaux commencements ». Une manière de vivre témoignant d'un « Dieu crucifié » qui prend sur Lui la détresse des hommes et fait avec eux une Alliance nouvelle et éternelle (dimension eucharistique de la vie religieuse). Au service du nouveau monde qui vient, marqué par l'international et le mondialisme économique, les religieux ont aussi à devenir les signes vivants du Royaume du Dieu qui vient (dimension eschatologique de la vie religieuse), comme l'a indiqué Vatican II.

L'ouvrage de Philippe Lécivain est original, tant par son contenu, riche et documenté, que par le mouvement général qu'il imprime, dans une veine à la fois traditionnelle et novatrice. Il mérite d'être lu par des religieux mais aussi par bien d'autres membres du Peuple de Dieu.

→ BERNARD MENDIBOURE

## Bible

Thérèse Glardon

### CES CRISES QUI NOUS FONT NAÎTRE

**Jonas, Mefibosheth, Élie  
et les filles de Tselofhad.**

Labor et Fides, coll. « Petite bibliothèque  
de spiritualité », 2009, 191 p., 18 euros.

L'auteur nous fait d'abord goûter quatre histoires de l'Ancien Testament. Deux semblent connues, celle du prophète Jonas et celle d'Élie à l'Horeb. Deux le sont beaucoup moins : celle de Mefibosheth (2 S 9), un handicapé petit-fils du roi Saül, et celle des filles de Tselofhad (Nb 27), des femmes qui réclament à Moïse un espace pour vivre. L'interprétation qui en est donnée s'appuie sur un travail précis et rigoureux du texte hébreu, tout en restant très lisible pour le lecteur non spécialiste. Elle vise à faire grandir la vie spirituelle du lecteur, à partir des épreuves traversées par les héros de ces quatre épisodes, riches en crises et en humanité ; car c'est dans l'ici et maintenant, dans le réel concret de l'existence de chacun, qu'il y a à se lever, à entendre, à parler et obéir.

Les derniers chapitres ressaisissent, dans des problématiques proches de Lytta Basset mais aussi des mystiques rhénans, quelques pépites découvertes dans les textes étudiés, autour du thème de la naissance : qu'est-ce que naître (ou renaitre, selon la question de Nicodème à Jésus) à soi, au monde, aux autres, à Dieu ? Là où il y a une crise, handicap, man-

que, souffrance, rejet, n'y a-t-il pas aussi travail d'enfantement ? Commencer à vivre à partir de la tendresse de Dieu, c'est naître enfin à la vie réelle. Ceux qui sont au centre du témoignage de cette miséricorde divine sont les pauvres, les exclus : leur cœur est prompt à s'ouvrir, à croire ; la joie est leur manteau, leur respiration.

Bref, un livre tonique, abordable par le grand nombre. Il est à recommander à tous ceux qui cherchent à travers la lecture de la Bible une croissance dans leur vie de foi, d'espérance et de charité.

→ BRUNO RÉGENT

Véronique Margron

### LIBRE TRAVERSÉE DE L'ÉVANGILE

Bayard, 2007, 207 p., 16 euros.

De courtes méditations, enlevées et souvent très suggestives, font parcourir les évangiles de Matthieu, Luc et Jean en suivant le cycle liturgique depuis l'Avent jusqu'à la Pentecôte. Pour chaque péricope, un seul élément est retenu, ce qu'indique bien le titre qui se veut sans prétention. L'ouvrage insiste sur la bonté de Dieu et le respect absolu qu'Il a de la liberté de l'homme. Il permet aussi de faire facilement le lien entre les scènes racontées par les évangélistes et bien des circonstances de notre vie d'aujourd'hui, entre adhésion au Christ et combat pour la justice, entre appropriation personnelle de la foi et nécessité de la dire dans les mots de notre époque.



Malheureusement, ces qualités sont mal servies par une écriture jetée, peu rigoureuse, qui sans cesse accole des phrases sans verbe et multiplie les formules en apposition. L'ouvrage, en fin de compte, semble viser à offrir des temps occasionnels de méditation plutôt qu'à proposer une lecture suivie.

→ JEAN DE LONGEAUX

### *Histoire de la spiritualité*

François Delmas-Goyon

## **SAINT FRANÇOIS D'ASSISE**

**Le frère de toute créature.**

Parole et Silence, coll. « Cahiers de l'École Cathédrale », 2008, 272 p., 23 euros.

La trajectoire de Francesco Bernardino n'a rien d'une ligne droite. Ce « jeune bourgeois qui a tout réussi », visité par Dieu à l'âge de vingt-trois ans, abandonne ses compagnons de fête, s'ouvre à la prière, rejoint les exclus (les petits, les « mineurs », les sans-droits) pour « suivre nu le Christ nu ». Décision qui fait scandale : pendant plusieurs années, François sera en butte aux sarcasmes et aux mauvais traitements de ses compatriotes. Mais il persévère, et sa joie rayonnante lui attire des compagnons : deux, huit, douze et davantage. Le voici bientôt à la tête d'une « Fraternité » de milliers de clercs et de laïcs.

Ce succès l'épouvante : comment éviter que cet Ordre religieux ne s'institutionnalise, ne se cléricalse, ne prenne – ou ne reprenne – place dans les structures hiérarchiques de l'Église féodale ?

François peut-il empêcher cette « dérive » ? Il ne le pourrait qu'en faisant acte d'autorité, ce qui ne ferait que renforcer le durcissement des structures. Il choisit donc, le cœur brisé, de laisser aller les choses. Dès 1220 (trois ans avant l'approbation officielle de l'Ordre), il se démet de toute autorité et, redevenu simple Frère parmi les autres, il continue à vivre comme il le faisait depuis quinze ans pour offrir à ses frères présents et à venir l'exemple de ce que doit être un Frère mineur. Au prix d'un déchirement intérieur, aggravé par ses souffrances physiques, il a ainsi sauvé l'esprit de sa fondation et transformé un échec en semence de vie.

Claire et bien documentée, cette nouvelle biographie est sans doute une des meilleures actuellement disponibles et constitue une excellente introduction à l'intelligence de l'esprit franciscain.

→ ÉTIENNE CELIER

Emilio J. Martínez González

## **SUR LES TRACES DE JEAN DE LA CROIX**

**Nouvelle approche biographique.**

Préf. B. Sesé. Trad. G. Grenet.

Cerf, 2009, 204 p., 32 euros.

L'œuvre de Jean de la Croix, en raison surtout de sa délicate articulation entre le dire *poétique* et la *prose* d'un commentaire nourri de pensée scolastique, réactive la question que pose toute théologie spirituelle : dans quelle mesure ce qui s'y énonce traduit-il, se réfère-t-il à une expérimentation de l'auteur ? Probléma-



tique occultée dans le cas sanjuanesque par les amplifications légendaires des hagiographies officielles, fables (au sens où l'entendait Michel de Certeau) qui fabriquent la figure du saint selon les normes canoniques et stéréotypes en vigueur dans l'univers baroque (par exemple, les origines aristocratiques indispensables pour faire un saint convenable, et que l'on invente donc au besoin).

Admirable est le présent essai qui entreprend de faire justice de ces fictions en privilégiant la voix des archives. Ainsi se restitue un paysage, un contexte tant culturel et religieux que social, économique et surtout institutionnel (les querelles dans l'ordre carmélitain dont Jean aura certes fait les frais, mais ici analysées avec impartialité ; plus encore, essentiels, ces réseaux où se communique, se partage et s'enrichit l'expérience spirituelle, expérience ecclésiale par conséquent), royaume du contingent, de l'inattendu, de l'imprévisible, où se poursuit la quête nuptiale, résolument soutenue par le désir d'un Dieu nocturnement insaisissable et l'embrasant infiniment d'une inextinguible flamme. En dépit de la discrétion dont Jean voulut entourer sa vie et son parcours spirituel, on repère dès lors des allusions furtives à telle ou telle péripétie qu'il aura vécue, déterminante pour cette *singulière* expérience que seul peut traduire l'excès poétique et dont le didactique et placide commentaire donne à tous les clefs de son mouvement.

→ FRANÇOIS MARXER

Pierre Teilhard de Chardin et Lucile Swan

## CORRESPONDANCE

Préf. T. King et M. Wood Gilbert.  
Trad. É. de la Herronière. Postf. G. Martelet.  
Lessius, coll. « Au singulier »,  
2009, 444 p., 29,50 euros.

Cette correspondance témoigne d'une relation de haute tenue entre Teilhard et une artiste américaine, sculpteur. Cette relation commencée à Pékin en 1929, s'est poursuivie, plus apaisée, jusqu'à la mort de Teilhard au printemps 1955. On sait combien la rencontre avec des femmes (sa cousine Marguerite Teilhard-Chambon, Léontine Zanta, Ida Treat, Rhoda de Terra) fut pour Teilhard un chemin d'incarnation qui le garda d'une spiritualité abstraite. « Rien ne s'est développé en moi que sous un regard et sous une influence de femme », écrit-il en 1950 dans son autobiographie.

Comme en témoigne l'échange épistolaire publié aux États-Unis en 1993, et dont la traduction nous est donnée dans le présent volume augmentée d'une postface de Gustave Martelet, cette relation avec Lucile Swan fut vécue dans un constant souci d'« aider les âmes », selon la formule de saint Ignace. Comme toute relation vraie, celle-ci fut marquée de découvertes admiratives, mais également d'incompréhensions et de déceptions surmontées, signes d'une véritable vie dans l'esprit. « L'esprit – le vrai, si différent de l'“abstraction” – est la plus consistante des réalités, pour peu



que nous essayons de bâtir sur lui », écrit Teilhard à sa correspondante en août 1938.

Aucune ambiguïté n'affleure dans cette relation exigeante, parfois douloureuse. Ce lien fut, pour Teilhard, un de ces lieux où transparaissait la proximité de Dieu. Cette correspondance, enrichie de témoignages, d'index et de documents photographiques, fait honneur aux éditions Lessius qui en assument, avec leur probité coutumière, les risques économiques.

→ ÉTIENNE PERROT

---

Petite sœur Annie de Jésus

---

## **PETITE SŒUR MAGDELEINE DE JÉSUS**

**L'expérience de Bethléem  
jusqu'aux confins du monde.**

Cerf, coll. « Histoire »,  
2008, 198 p., 18 euros.

Il est grand temps de collecter encore mille petits éclats spirituels de la vie de petite sœur Magdeleine de Jésus (1898-1989). Fondant en 1939 la Fraternité des petites sœurs de Jésus dans la droite ligne de la spiritualité de Charles de Foucauld, Magdeleine de Jésus veilla jalousement à ce que rien ne devienne véritablement médiatique dans le travail et la mission des petites sœurs. C'est dire si, après la biographie passionnante écrite par Kathryn Spink (Centurion, 1994), nous ouvrons avec bonheur un nouvel ouvrage consacré à la fondatrice écrit par une de ses plus anciennes compagnes, petite sœur Annie de Jésus entrée dans la Fraternité en 1948.

Être avec les plus pauvres, vivre avec ceux qui n'ont jamais entendu parler du Dieu de Jésus-Christ : c'est la vocation de Magdeleine Hutin qui commença sa vie religieuse au Sahara. Mais il y avait encore bien des coins de terre qui devaient accueillir cette nomade de Dieu, toujours soucieuse d'aller à la rencontre du plus isolé. À 81 ans, ne participait-elle pas encore à un voyage touristique en Chine pour en approcher les habitants ?

Très vite, elle entraîna de nombreuses vocations dans son sillage, dispersant les jeunes sœurs aux quatre horizons. Elle les invitait à une présence discrète et aimante des habitants du monde : « Qu'on ne nous demande pas de sortir de cet enfouissement de la vie cachée. Que l'on ne veuille pas nous englober dans un apostolat "organisé" pour lequel nous ne sommes pas faites. Notre présence silencieuse dans les ateliers et les usines, dans les rues des villes et des villages, dans les prisons, dans les roulottes ou sous les tentes, est peut-être un des apostolats les plus féconds qui soient. »

Profondément contemplative, Magdeleine de Jésus entraînait avec elle les « petites sœurs de rien du tout ». Petite sœur Annie de Jésus parle peu de cette dimension intime, profonde, personnelle, de la vie de prière de Magdeleine de Jésus. Mais toute sa vie est pétrie de cette profondeur évangélique, simple, exigeante, que la fondatrice savait rappeler à temps et à contretemps : « Soyez partout des éléments de paix et d'union. »

→ CHRISTOPHE HENNING



Christian Salenson

## CHRISTIAN DE CHERGÉ

Une théologie de l'espérance.

Bayard, 2009, 254 p. 18 euros.

## CATÉCHÈSES MYSTAGOGIQUES POUR AUJOURD'HUI

Habiter l'eucharistie.

Préf. J.-C. Reichert.

Même éditeur, 2008, 86 p., 15 euros.

Quelle fut la vision théologique de Christian de Chergé, prieur du monastère cistercien de Tibhirine, dans l'Atlas algérien, assassiné – on s'en souvient – avec six de ses frères moines en 1996 ? Déjà auteur d'un *Prier 15 jours avec Christian de Chergé* (Nouvelle Cité, 2006), le P. Christian Salenson, directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) de Marseille, répond en soulignant d'emblée que son approche fut avant tout monastique, et donc plus ancrée sur l'expérience mystique que sur des constructions dogmatiques. Pour le P. de Chergé, cette expérience s'incarne en particulier dans la rencontre de son ami Mohammed durant la guerre d'Algérie, puis de l'émir Sayah Attiyah, le chef d'une bande armée, trois ans avant la mort des frères.

Comment parler d'espérance, dans cette Algérie alors pleine de menaces, de violences, au cœur de la précarité et de la peur du lendemain ? Si Christian de Chergé réinvestit dans sa réflexion des thèmes traditionnels de la foi chrétienne, comme le sens de l'autre, la perception d'un Christ qui s'élargit à tous

les hommes, la communion des saints ou la Visitation, il enrichit souvent leur signification au contact des musulmans. Se méfiant beaucoup d'un dialogue avec l'Islam qui se cantonnerait à des discussions sur l'histoire et le dogme, dans un cadre de pure réciprocité, il se situe fortement dans l'esprit de *Lumen Gentium* : l'islam a bel et bien une place dans le dessein de Dieu. Non centrée sur les fins dernières, la dimension eschatologique prend alors tout son sens, « dans la perspective d'une réalisation déjà accomplie du dessein du Père d'être « tout en tous » et de réunir à la table du Royaume « les hommes de toutes tribus, langues, peuples et nations ».

Tout en allant très loin dans les lieux de rencontre spirituelle avec l'Islam (partage de la vie concrète et de la prière, *lectio divina* du Coran, méditation sur le Jésus de l'Islam, évocation de l'exode en termes d'hégire), le P. de Chergé ne verse pas pour autant dans une « immersion » qui diluerait son appartenance au christianisme. Comme le remarque l'auteur en conclusion, il parvient ainsi à éviter la double tentation du relativisme et du dogmatisme, invitant ainsi à prendre le risque du dialogue.

Écrit avec clarté, sans fioriture, ce livre a le mérite de bien dégager les grandes intuitions du prieur de Tibhirine. Pour autant, cette « théologie de l'espérance » qui doit présider au dialogue entre les religions est-elle vraiment transposable à d'autres situations, tant elle paraît d'abord liée à une expérience bouleversante mais singulière ?



Toujours du P. Salenson, les *Catéchèses mystagogiques* forment un petit livre nourrissant, utile et pédagogique, auquel on a envie de revenir pour y goûter plus profondément. Il s'agit de huit catéchèses pour entrer dans le mystère de la vie qui se dit et se célèbre dans la liturgie eucharistique. Ainsi, la vie de Dieu donnée en Jésus-Christ se charge de celle des hommes, la sauve, la porte à sa plénitude divine. Elle devient alors nourriture de communion et dynamisme de paix dans et pour le monde, à la suite et à la manière de Marie, modèle des disciples.

Plus suggestive que démonstrative, cette catéchèse s'adresse directement au lecteur pour l'inviter à regarder et à mesurer la portée des gestes qu'il pose, des rites qu'il habite et de la parole qu'il prononce au long de la messe.

Un ton très juste, profond et chaleureux, où l'on retrouve aussi toute l'expérience interreligieuse de l'auteur.

→ MARC **LEBOUCHER**  
et REMI **DE MAINDREVILLE**

### *Thèmes spirituels*

Éloi Leclerc

## **LE ROYAUME RÉVÉLÉ AUX « PETITS »**

Desclée de Brouwer, 2009, 128 p., 13 euros.

Jésus proclame l'avènement du Royaume de Dieu annoncé par les prophètes. Mais ce royaume n'est pas une manifestation de puissance : c'est un mystère d'amour. Il ne peut être recueilli

que par des cœurs humbles et désintéressés, par ceux qui renoncent à toute tentation, d'auto-réalisation et d'auto-justification, qui s'ouvrent au don gratuit de Dieu, à la communion d'amour avec tous les hommes. Le bon larron est comme le modèle de ces « petits » : en se confiant à la bienveillance de Jésus, il l'arrache à la solitude où il meurt, et lui donne la joie de donner.

Ce nouveau livre de l'auteur de *Sagesse d'un pauvre* (Desclée de Brouwer, 1959), parcourant les différentes étapes de l'annonce du Royaume, nous livre avec limpidité le cœur même du message chrétien.

→ É.C.

Claude Rault

## **DÉSERT, MA CATHÉDRALE**

Préf. M. L. Fitzgerald.

Desclée de Brouwer, 2008, 201 p., 19 euros.

Évêque dans le désert saharien d'une poignée de chrétiens disséminés en terre d'islam : comment est-ce possible ? Pourquoi être restés en Algérie lorsque se multipliaient enlèvements et meurtres ? Il y a dans ce livre bien des réponses aux incompréhensions métropolitaines.

Le jeune Père Blanc, arrivé en Algérie en 1970 comme directeur adjoint d'un Centre de formation professionnelle, va petit à petit s'enraciner, adopter ce pays, ses habitants et sa spiritualité. Pas de confusion, pas d'amalgame, mais la conscience forte de se tourner vers le même Dieu, chacun avec son chemin.



Les figures de Mgr Duval, de Christian de Chergé, des frères de Tibhirine et tant d'autres frères et sœurs moins connus, morts eux aussi, deviennent familières, au point que nous comprenons qu'ils aient pu continuer à vivre là.

Ne pas confondre la population et les extrémistes. Ne pas désertier du Lien de la paix (*Rybât Essalâm*) qui unit en Dieu des spirituels chrétiens et musulmans. Devant un point de divergence insurmontable, un musulman du Rybât a dit : « Nous ne devons nous exprimer nos différences que pour mieux nous exercer à la Miséricorde. » Voilà tout l'esprit de cette présence chrétienne en pays musulman, sans angélisme, sans esprit de conquête. Juste une présence et la Miséricorde au cœur de chacun.

Le cheminement spirituel est ancré sur la vie de Jésus à Nazareth, enfoui, puis humble présence sur les chemins de Palestine, « une nouvelle façon d'être en relation avec Dieu et avec les autres ». C'est le modèle que suit le jeune Père Claude et que ne désavoue pas Mgr Rault. Au dernier chapitre, en guise de final, « Une messe en islam » propose une merveille de liturgie chrétienne dans les termes de la foi islamique.

→ MONIQUE BELLAS

Francis Mouhot

### LE MOI ET L'ESPRIT

**Voyage au cœur de la psychothérapie.**

Préf. J. Arènes.

Mediaspaul, 2008, 335 p., 19 euros.

Écrit par un psychothérapeute praticien, enseignant à l'université de

Besançon, cet ouvrage se présente comme un voyage dans le dédale des différentes psychothérapies en cours aujourd'hui. Après avoir parcouru de façon très pédagogique les « écoles » (Freud, Rogers, Frankl, Winnicot, Dolto, les thérapies comportementales et cognitives, en montrant les aspects positifs et les limites), l'auteur en discute les conceptions anthropologiques et les confronte, sans cacher son engagement chrétien pétri d'anthropologie biblique. D'où le titre : *Le moi et l'esprit*. Dans une seconde partie, il montre en quoi consiste le travail thérapeutique : écoute, transfert, analyse, interprétation...

Écrit de façon vivante, illustré de nombreux cas, l'ouvrage s'attache à restaurer la notion d'esprit, et aborde des questions récurrentes : l'oubli et le souci de soi, la résistance à être aimé, le pardon, la place de la volonté, la confiance, sans pour autant verser dans la confusion entre le psychologique et le spirituel. Ouvrage de synthèse d'un pédagogue, il pourra aider les chrétiens en psychothérapie à mieux situer leur démarche, et les accompagnateurs spirituels à distinguer leurs attitudes de celle du psychothérapeute, tout en tenant compte des dimensions psychologiques d'une vie spirituelle.

→ CLAUDE FLIPO

### LA MÉMOIRE ET LE SOUFFLE

**Pratique du Yoga, lecture de la Bible. Récits d'une rencontre.**

Dir. G. Siguier-Sauné.

L'Harmattan, 2008, 204 p., 19 euros.





Chacun connaît les groupes chrétiens de lecture de la Bible, et, d'autre part, les praticiens ou enseignants du yoga, qui suivent le plus souvent un chemin spirituel emprunté à l'Orient. Or voilà que ce livre présente leur rencontre. Six enseignantes de yoga se sont mises à lire la Bible dans le cadre de l'École Française de Yoga où elles avaient fait leurs études. À l'issue de cet atelier animé par Gisèle Siguier-Sauné, ces femmes ont eu envie d'écrire leur itinéraire, toujours très contrasté.

La plupart ont été éduquées dans une religion chrétienne excessivement moralisante, relayée parfois par des situations familiales éprouvantes sinon étouffantes. La rencontre du yoga leur permet de découvrir, à l'articulation du corps et de l'esprit, une unité personnelle et intime, enfin vivante, qui ouvre un espace nouveau de vie intérieure. Vient alors le désir de revisiter leurs racines chrétiennes, en commençant par la lecture de la Bible, à l'aide des traductions et commentaires contemporains, totalement nouveaux pour la plupart. Un nouveau visage de Dieu se révèle alors progressivement, qui prend figure d'Alliance, de désir, de lumière, d'intériorité bienfaisante. Au point que certaines de ces femmes reprennent une pratique chrétienne régulière.

À la fin du livre, Isabelle Morin-Larbey présente ce qu'est le yoga, en se mettant à la portée de toute personne ignorante du sujet. C'est elle aussi qui, depuis de nombreuses années, propose un stage d'une semaine dans une abbaye bénédictine où des pratiquants du yoga

avancent dans la méditation de la Bible et la prière chrétienne, accompagnés par un jésuite.

→ PIERRE FAURE

---

Gérard Lecoite

---

## DE PIERRE EN PIERRE

### Récit d'une venue au monde.

Collab. C. Trocmé. Préf. L. Bibard.  
Cerf/Quart Monde, coll. « L'histoire à vif »,  
2009, 124 p., 10 euros.

Gérard Lecoite nous livre ici un récit vrai. Ce n'est pas une autobiographie en forme de tableaux aux valeurs contrastées, mais une relecture poignante faite de petites touches qui sonnent juste. Ce qui frappe n'est pas surtout le sort de cet enfant de la DASS fuyant et vivant dans les bois, volant, vivant d'expédients et récupéré par quelques organisations sociales ; retrouvant, au hasard des rencontres, le goût d'une vie humaine en milieu urbain, et qui finit, sans ressentiment ni ostentation, par aider, au quintuple de ce qu'il a lui-même reçu, les gens du Quart-Monde. Ce que retient d'abord le lecteur, c'est l'émotion de ces visages croisés sur ces chemins improbables, le vieil homme rencontré en forêt, le franciscain du collège de La Souterraine, Monsieur Baptiste, Joseph Wresinski à peine entrevu, Bronislaw Geremek, et ce lieu étonnant de réconciliation : la paroisse de Saint-Ouen-l'Aumône.

Laurent Bibard, qui préface l'ouvrage, a raison de comparer le livre de Gérard Lecoite à un incendie. N'est-ce pas ce que désirait le plus au monde l'envoyé du Père ?

→ É.P.





Guilhem Causse

## LES BANLIEUES

Fidélité, coll. « Que penser de... ? »,  
2009, 128 p., 10 euros.

L'auteur livre une relecture d'une période de deux ans où il a vécu dans le quartier de Montreynaud (une zup de Saint-Étienne). Il y arrive en septembre 2005, et sera donc témoin des événements qui ont secoué les banlieues françaises en novembre de cette même année.

Dans un langage accessible, Guilhem Causse, jésuite, donne des éléments pour aider à comprendre ce qui se passe, sans prétendre mener une analyse sociologique, mais à partir de son expérience. Il souligne la fécondité d'une présence d'Église et, réciproquement, l'intérêt que de tels engagements représentent pour celle-ci, notamment parce qu'en ces lieux difficiles, les chrétiens sont mis devant un des principaux combats spirituels de notre époque: le tissage de relations fraternelles, là où tout pourrait pousser à se protéger les uns des autres.

→ ÉTIENNE GRIEU

### *Ouvrages divers*

Catherine Chalié, Jean-Louis Chrétien,  
Ruedi Imbach et Dominique Millet-Gérard

## LE LUMINEUX ABÎME DU CANTIQUE DES CANTIQUES

Av. pr. J.-L. Chrétien.  
Parole et Silence, 2008, 133 p., 13 euros.

Commentaire à quatre voix de ce poème d'amour dont la « splendeur en clair-obscur n'a cessé d'inspirer au fil des siècles mystiques, penseurs et poètes ».

Jean-François Petit

## PETITE VIE D'EMMANUEL MOUNIER

La sainteté d'un philosophe.

Desclée de Brouwer,  
2008, 113 p., 10 euros.

Petite vie très complète et suggestive du philosophe chrétien (1905-1950) par un de ses meilleurs connaisseurs.

Nicolas Carré et Hubert Paris

## VIVRE AVEC UNE PERSONNE MALADE

Des conseils pour la famille,  
les soignants, les accompagnateurs.

Éditions de l'Atelier, 2007, 206 p., 18 euros.

Par deux accompagnateurs, dont N. Carré, l'inoubliable auteur de *Préparer sa mort* (L'Atelier, 2001). Ce livre propose une démarche nouvelle: choisir de vivre la maladie ensemble et sortir des comportements qui enferment bien-portants et mal-portants dans leurs univers respectifs.

Pierre Tanguy

## QUE LA TERRE TE SOIT LÉGÈRE

Postf. F. Cassingena-Trévedy.  
La Part commune, 2008, 95 p., 13 euros.

Suite poétique après la mort brutale d'un père.





# Nouvelles de la revue

www.revue-christus.com

## Enquête sur les choix de vie

À ce jour, nous avons reçu environ deux cents réponses à notre enquête sur les « choix de vie » (insérée dans notre dernier numéro et disponible dans notre site). Des réponses qui frappent par leur diversité, leur longueur, leur richesse. Cette grande confiance que vous nous faites nous touche énormément et ne peut que nous conforter dans nos orientations, en particulier dans notre projet de consacrer notre prochain hors-série (mai 2010) à ce thème. Non seulement nous proposerons une lecture de ces réponses (en citant des exemples), mais nous les soumettrons à des auteurs qui écriront spécialement pour ce numéro exceptionnel.

Rappelons aussi que nous sommes très attentifs aux lettres que vous nous envoyez, à vos encouragements, critiques ou remarques sur les numéros. Nous en sélectionnons de nombreux extraits dans notre site (voir « Courriers des lecteurs »). Exemples : « Je remercie vivement tous ceux et celles qui collaborent à cette revue. Elle m'aide beaucoup spirituellement à vivre mon diaconat permanent dans mon diocèse. Et avant toutes choses, je remercie le Seigneur pour le don de la foi qu'il m'a donnée pour apprécier tous les articles et commentaires et autres de cette revue. "Chercher et trouver Dieu en toutes choses" est aussi ma devise pour aller plus loin dans cette recherche » (C.B., Marseille). Ou encore : « Merci pour le *Christus* (n° 222, avril 2009) que j'ai dévoré... Très bons articles, surtout ceux de Michel Kobik, Franck Damour, de la psychanalyste Anne Lannegrace et de Marc Rastoin... D'autres m'ont laissé sur ma faim » (L.R., Bangui)...

## Conférences-débats

• Le 1<sup>er</sup> octobre 2009 aura lieu au Centre Sèvres (19h30-21h30) une conférence-débat à partir de notre hors-série : « Le corps : joies et blessures » (n° 222HS, mai 2009). Interviendront Olivier de Dinechin (Centre Sèvres), Natalie Héron (elle proposera une lecture du numéro) et Françoise Le Corre (philosophe, ex-rédactrice en chef adjointe d'*Études*).

• Les 4 et 5 décembre à La Baume, aura lieu un colloque en partenariat avec *Christus* sur « le courage », inspiré par notre présent numéro (voir détails p. 438).

## Publications

Dans notre collection « *Christus* : Repères spirituels », vient de sortir *L'œil de l'âme : plaidoyer pour l'imagination* de Jeanne-Marie Baude, essayiste, collaboratrice de la revue (voir détails dans la 2<sup>e</sup> de couverture). L'ouvrage est préfacé par Dominique Salin, s.j., du Centre Sèvres, spécialiste des relations entre littérature, spiritualité et mystique. Notons en passant que les ouvrages parus l'année dernière dans notre collection « Spiritualité et politique », chez Bayard, rencontrent un bon écho en librairie.

## Christus

### Rédacteur en chef

Remi de Maindreville

### Rédacteur en chef adjoint

Yves Roullière

### Comité de rédaction

Antoine Corman

Natalie Héron

Marguerite Léna

Emmanuelle Maupomé

Brigitte Picq — Bruno Régent

Christian Sauret

### Service commercial

Antoine Corman

### Maquettiste

Julia Nion

### Fabrication

Nathalie Crepy

### Communication

Laetitia de Montsabert

### Publicité

Martine Cohen (01 44 35 49 33)

14, rue d'Assas — 75006 Paris

Tél. abonnements

01 44 39 48 04

Tél. rédaction : 01 44 39 48 48

Fax : 01 44 39 48 17

Internet :

www.revue-christus.com

Mail :

redaction.christus@ser-sa.com

### Trimestriel

Le numéro : 11 € (étranger : 12 €)

Abonnements :

voir encadré en dernière page

Publié avec le concours  
du Centre National du Livre

Revue d'Assas Editions,  
association loi 1901  
Éditée par la SER-SA (principaux  
actionnaires : Assas-Éditions, Bayard  
Presse)

Président du conseil d'administration et  
directeur de la publication :

Bruno Régent s.j.

Direction générale : Antoine Corman

Deux encarts sont posés sur ce numéro.

## Sessions de formation spirituelle

14 octobre

**Journée des accompagnateurs :  
relecture des pratiques  
d'accompagnement**

Équipe des Coteaux-Païs  
La Molle, Montauban – 05 63 23 01 02

17 octobre et 7 novembre

**Une démarche pour décider**

P. Bracq et A. Riche (CVX)  
Le Hautmont (Mouvaux) – 03 20 26 09 61

2-5 novembre

**Discerner pour décider**

H. Le Houérou  
Le Châtelard, Francheville – 04 72 16 22 33

13-15 novembre

**La fraternité**

**Session de réflexion pour la vie  
religieuse et consacrée**

J. Peillon, P. André-Jean, M. Boileau,  
J.-M. Furnon  
L'Assomption, Lourdes – 05 62 94 39 81

27-29 novembre

**S'ouvrir à l'intériorité :  
oser la prière**

C. Galichon et M. Sauvaige  
Le Hautmont (Mouvaux)

16-19 novembre

**Dimension individuelle,  
dimension collective  
des Exercices spirituels**

S. Robert, Y. de Kergaradec, H. Raison  
Manrèse, Clamart – 01 45 29 98 60

23 novembre,

25 janvier, 26 avril

**Formation pour assistants  
paroissiaux et animateurs,  
animatrices en pastorales**

A. Tholence et F. Janin  
La Pairelle, Namur – 003281 4681 11

3-6 décembre

**Parcours pour responsables  
pastoraux**

**(1<sup>ère</sup> session pour 2009-2011)**

H. Raison, M.-T. Deprecq  
Manrèse, Clamart

5 décembre

**L'autorité en question**

J.-C. Eslin et F. Fleinert-Jensen  
L'Abbaye, Saint-Jacut-de-la-Mer  
02 96 27 71 19

11-14 janvier, 4-6 juin

**Formation à l'accompagnement  
spirituel (fondements)**

G. Busse, D. de Crombrughe, F. Janin,  
B. Walckiers  
La Pairelle, Namur

26-28 février

**Dieu a-t-il sur nous une volonté  
particulière ? (18 – 30 ans)**

G. Cottin, A. Granier  
Le Châtelard, Francheville

AYNÈS Laurent	La faculté de juger	222	137-143
BOUSQUET François	L'imagination dans l'Église	221	77-85
BRUN Marie-Luce	Autour du jugement dernier	222	200-206
CASSINGENA-TRÉVEDY F.	Les Nuits bibliques	221	26-36
CHARRU Philippe	L'écoute musicale, une voie spirituelle	223	294-302
CHRÉTIEN Jean-Louis	La guérison de Saül par David	223	288-293
CHRISTIENSEN Drew	Réimaginer le rêve américain ?	221	16-21
CUGNO Alain	Rêve et progrès	221	37-43
DIEUAIDE Jean-Michel	Présentation de compositeurs contemporains	223	319-329
ESNEAULT Marie-Thérèse	De la musique en prison	223	283-287
FAURE Pierre	La musique, un lieu spirituel ?	223	265-271
GOIJON Patrick	Écoute et silence intérieur	223	335-342
HÉRON Natalie	<i>Au cœur du mensonge</i> de Claude Chabrol	221	44-51
HIESSE Dominique	Dialoguer en entreprise	222	193-199
JURGENSEN Geneviève	Les relations familiales	224	401-408
LANNEGRACE Anne	Le « jugement suspendu »	222	176-183
LE BOURGEOIS Isabelle	Combattre le découragement	224	454-462
LE BOURGEOIS M.-Amélie	« Tu seras jugé sur l'amour »	222	184-192
LEBRUN Patricia	Propos sur les chants liturgiques	223	330-334
LE CORRE Françoise	L'imagination blanche	221	8-15
LE GAC Martine	Figures du découragement dans l'art	224	418-426
LE GOFF Jacques	Vivre et penser les crises économiques	224	446-453
MAINDREVILLE Remi de	Reprendre cœur dans une société désabusée	224	439-445
MARLE Gérard	Décider « en conscience »	222	144-151
MARXER François	<i>À la mémoire d'un ange</i> d'Alban Berg	223	310-318
MIGLIORINI Robert	Bref aperçu de la chanson contemporaine	223	272-275
MOUSSÉ Jean	Prière	222	136
PALENCIA Dolores	Un trésor dans des vases d'argile	224	434-438
PERRET Geneviève	Le poids de la croix	222	172-175
PIERRON Jean-Philippe	La composition de lieu	221	52-64
POIROT Éliane	L'expérience du prophète Élie	224	427-433
POUTHIER Jean-Luc	La musique au risque de l'histoire	223	303-309
RASTOIN Marc	Jésus, le juste juge	222	152-160
RIERA José María	L'architecture ou le rêve d'habiter chez soi	221	65-68
ROHAN-CHABOT H.-P. de	Multiplier l'intelligence collective	221	69-76
SALIN Dominique	La tentation du découragement	224	392-400
SEVEZ Pascal	Rock, rap, slam	222	276-282
SONNET Jean-Pierre	Déplacements de l'humanisme	221	86-94

SOULETIE Jean-Louis	Jugements de Dieu et liberté de l'homme	222	161-171
VERMANDER Benoît	Terres jaunes, terres du songe...	221	22-25
XERRI Jean-Guilhem	<i>Aux captifs, la libération</i>	224	409-417

## Chroniques

ARÈNES Jacques	Psychanalyse contemporaine et religion	224	473-479
BATTESTINI-NEWMAN Joëlle	La plénitude de l'être	221	96-106
BERNARD René	Une vie auprès des gitans	223	351-358
COMEAU Geneviève	Peut-on donner sans condition ?	223	344-350
DAMOUR Franck	Olivier Clément (1921-2009)	222	215-220
LAMY Jean-Pierre	Projet pédagogique ignatien	222	208-214
WELLENS Annie	Joseph Thomas (1915-1992)	224	464-472

## Études ignatiennes

BEGASSE DE DHAEM A.	Les trois séjours d'Ignace en Vénétie	223	360-370
CARRIÈRE Jean-Marie	Lire le texte biblique pendant l'oraison ?	221	108-116
ÉMONET Pierre	Pierre Canisius s.j. (1521-1597)	222	231-240
KERGADEDEC Yves de	Sentir avec l'Église	224	491-494
KOBIK Michel	L'indifférence	222	222-230
MENDIBOURE Bernard	Accompagner les jeunes	224	428-489



POUR VOUS ABONNER  
OU ABONNER UN AMI À

# Christus

**FRANCE\* :** ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> – 39,50 € ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> – 72,50 €  
☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 54 € ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> +2 HS – 97,50 €

**Soutien :** ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> – 72 € ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> – 140 €  
☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 99 € ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> +2 HS – 198 €

**Étudiant** (sur présentation de la carte) : ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> – 32 € ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 42 €

Envoyez votre règlement à l'adresse suivante :

*Christus – 14, rue d'Assas – 75006 Paris  
Tél. : 01 44 39 48 04 – Fax : 01 44 39 48 17*

■ **BELGIQUE : Mêmes tarifs que la France**

*Dipromedia – Rue Blondeau, 7 – B-5000 Namur  
Tél. : 081/22 15 51 – Compte bancaire 775-5939663-83*

■ **SUISSE :** ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> – 68 CHF ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 92 CHF  
☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> – 123 CHF ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> +2 HS – 168 CHF

*Sefico SARL – Rue Marc Morand, 11- CP 496 – CH-1920 Martigny  
Tél. : 027/722 36 03 – Fax : 027/722 36 60*

■ **CANADA (+ taxes) :** ☐ 1 an 4 n<sup>os</sup> – 69,30 CAD ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 93,95 CAD  
☐ 2 ans 8 n<sup>os</sup> – 125,40 CAD ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> +2 HS – 177,95 CAD

■ **ÉTATS-UNIS :** ☐ 1 an 4 n<sup>os</sup> – 52 USD ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 63,95 USD  
☐ 2 ans 8 n<sup>os</sup> – 95 USD ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> +2 HS – 120,95 USD

Chèques à l'ordre de NOVALIS : C.P. 990 Succursale Delorimier Montréal Québec H2H 2T1 CANADA

■ **AUTRES PAYS :** ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> – 44 € ☐ 1 an, 4 n<sup>os</sup> +1 HS – 59,50 €  
☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> – 79,50 € ☐ 2 ans, 8 n<sup>os</sup> +2 HS – 107,50 €

*Christus – Paiement par virement postal uniquement :  
IBAN : FR 92 30041 00001 1043965A020 69*

Tarifs valables à partir de juillet 2009 – \*TVA 2,1 % (Cochez les cases correspondant à votre choix, merci.)

RENVOYEZ CE BULLETIN DÛMENT REMPLI AVEC VOTRE RÈGLEMENT À *Christus*

☐ Je m'abonne ☐ J'offre un abonnement à :

Nom (Mme, Mlle, M.)

Prénom

Adresse

Code  Ville

Pays  Profession

Règlement ci-joint à l'ordre de Christus par :

☐ Chèque ☐ CCP ☐ CB : N°    (carte bleue, ECMC, VISA)

Date d'expiration :

Signature

Cryptogramme\* obligatoire :

\* (3 derniers chiffres au dos de votre carte sur la bande de signature)





# Christus

## ■ Numéros disponibles :

- ☐ 212 – Traverser la peur (octobre 2006 – 10 euros; étr. 11,50 euros)
- ☐ 213 – Amour et sexualité (janvier 2007 – 10 euros; étr. 11,50 euros)
- ☐ 214 – Parmi nous, les musulmans (avril 2007 – 10 euros; étr. 11,50 euros)
- ☐ 215 – Le combat spirituel (juillet 2007 – 10 euros; étr. 11,50 euros)
- ☐ 216 – La haine qui nous habite (octobre 2007 – 10 euros; étr. 11,50 euros)
- ☐ 217 – Devenir enfant (janvier 2008 – 11 euros; étr. 12,50 euros)
- ☐ 218 – Obéir : à qui, jusqu'où ? (avril 2008 – 11 euros; étr. 12,50 euros)
- ☐ 207 – Le recueillement (juillet 2005 – 10 euros; étr. 11,50 euros)
- ☐ 219 – Mémoire et oubli (juillet 2008 – 11 euros; étr. 12 euros)
- ☐ 220 – Vivre les ruptures (octobre 2008 – 11 euros; étr. 12 euros)
- ☐ 221 – Imaginer pour changer (janvier 2009 – 11 euros; étr. 12 euros)
- ☐ 222 – Tu ne jugeras pas (avril 2009 – 11 euros; étr. 12 euros)
- ☐ 223 – La musique (juillet 2009 – 11 euros; étr. 12 euros)

## ■ Numéros Hors-Série :

- ☐ 153 HS – L'accompagnement spirituel (6<sup>e</sup> éd., 15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 168 HS – Affectivité et vie spirituelle (2<sup>e</sup> éd., 15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 178 HS – La prière (3<sup>e</sup> éd., 15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 186 HS – Aimer davantage : commentaires des Exercices (3<sup>e</sup> éd., 18 euros; étr. 20 euros)
- ☐ 190 HS – Le Cœur de Jésus (2<sup>e</sup> éd., 15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 194 HS – L'épreuve du mal (3<sup>e</sup> éd., 15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 198 HS – L'écoute (3<sup>e</sup> éd., 15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 206 HS – Marie, celle qui a cru (15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 210 HS – Psychologie et vie spirituelle (15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 214 HS – Vieillir, mourir, ressusciter (15 euros; étr. 18 euros)
- ☐ 218 HS – Vouloir ce que Dieu veut (18 euros; étr. 21 euros)
- ☐ 222 HS – Le corps (18 euros; étr. 21 euros)

≈ BULLETIN DE COMMANDE ≈

Nom (M<sup>me</sup>, M<sup>lle</sup>, M) : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code : ..... Ville : ..... Date : .....

À retourner, avec votre règlement à l'ordre de **Christus** :

14, rue d'Assas – 75006 Paris

Tél. : 01 44 39 48 04 – Fax : 01 44 39 48 17 – E-mail : [abonnements.christus@ser-sa.com](mailto:abonnements.christus@ser-sa.com)

N.B. : Conception maquette : Marc Henry. Mise en page : Julia Nion. Corrections : Étienne Celier. Impression : Normandie Roto, Lonrai. CPPAP : 0512K81593. ISSN : 0009-5834. Dépôt légal à parution. Les noms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes, à d'autres organismes de presse et sociétés de commerce liés contractuellement à Assas Editions. En cas d'opposition, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

N° 3-98-0467

